

-19 N34
L'ANTI-BOUCHE.

ATLANTIC

ANTI-BOUCHE - L'ANTI-BOUCHE

CONTRAST

Les deux se combattent - les deux se
font - les deux se font - les deux se font
- les deux se font - les deux se font
- les deux se font - les deux se font
- les deux se font - les deux se font

PARIS

PARIS ANTI-BOUCHE

LES DEUX SE FONT - LES DEUX SE FONT

PARIS.

MADAME FRÈRES, LIBRAIRES,

10, rue de la Harpe, 10

10, rue de la Harpe, 10

1851.

79N34

79N34



UNIVE



NT

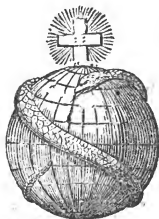


Eug. Vander-Naeken

L'ANTI-ROUGE ,

ALMANACH

ANTI-SOCIALISTE, ANTI-COMMUNISTE.



Cette croix qui grandit sur ce globe qu'enserre
Le tortueux serpent de la sédition ,
C'est l'espérance de la terre ,
C'est l'emblème immortel de la religion.
Le serpent rampe et siffle en sa rage impuissante ,
La croix s'élève triomphante :
La croix et le serpent , c'est le Christ et Proudhon.

L'ANTI-ROUGE,

ALMANACH

ANTI-SOCIALISTE, ANTI-COMMUNISTE,

CONTENANT :

Histoire du communisme , — Doctrines des
principaux chefs des écoles socialistes et
communistes, — Mélanges, — Variétés,
— Anecdotes , — Poésies ,
Pensées, etc. , etc.

publié

PAR UN AMI DE L'ORDRE.

Ne nous endormons pas , car ils
veillent.



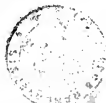
PARIS ,

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,

PALAIS-NATIONAL , 215 bis,

Rue Richelieu , 10.

1851.



Matthieu Lænsberg a donné si pleinement dans les folies démagogiques, que nous avons regardé comme un devoir de faire, nous aussi, un Almanach. Et voilà qu'au lieu d'un, nous en publions deux : *L'Anti-Rouge* et l'*Almanach historique de la République française*, tant nos cartons sont pleins de matériaux que nous ayons mis en réserve. Notre intention formelle était de garder l'anonyme pour des ouvrages où nous n'avons guère été que compilateur ; mais il s'y trouve forcément trop de personnalités, pour que nous ne soyons pas tenu de signer en toutes lettres :

JULIEN TRAVERS.

DIALOGUE

ENTRE LUI ET MOI.

LUI. Encore un nouvel almanach ?

MOI. Encore un nouvel almanach.

LUI. Comme si nous n'en avions pas assez !

MOI. Nous n'en avons que trop !

LUI. Pourquoi donc en faire un de plus ?

MOI. Parce que nous n'en avons pas assez , quoique nous en ayons de trop.

LUI. Expliquez-vous.

MOI. Nous avons trop d'almanachs qui attaquent la société , nous en avons trop peu qui la défendent.

LUI. Est-ce que les almanachs ont de l'influence sur l'opinion publique ?

MOI. Autant peut-être que les journaux. Bien des citoyens français ne lisent point de journaux ; il n'est pas un citoyen français (de ceux qui ont passé par une école primaire) , qui ne lise un almanach. La foi est faible au journal , parce qu'il dément parfois , le lendemain , ce qu'il annonçait la veille : si l'almanach ne parle qu'une fois par an , il est là insinuant et persistant , il est un livre , la foi est robuste à l'almanach.

LUI. Chez les Français illétrés peut-être ?

MOI. Eh ! n'est-ce pas le plus grand nombre ? Que les doctrines socialistes et communistes infestent ces esprits neufs aux choses de l'intelligence , et vous verrez ce qui sortira du suffrage universel !

LUI. Il faut compter sur la conscience morale et sur le sens commun.

Mor. Oui, s'ils ne sont pas altérés; mais si le bon sens est perverti par des sophismes, si la conscience est éteinte par les passions non moins ardentes que viles, allumées par les utopistes de toutes les écoles, savez-vous ce qu'il adviendra?

Lui. Ah! la société courra de grands risques.

Mor. Il faut donc faire feu de toute arme; il faut suivre le génie du mal dans toutes ses évolutions, répondre à ses livres par des livres, à ses journaux par des journaux; à ses almanachs par des almanachs, comme à ses coups de fusil par des coups de fusil.

Lui. C'est vrai; mais un coup de fusil vaut un coup de fusil, un homme mort ne se relève pas. Les coups de la presse sont plus inégaux: un argument de bon sens et de logique renverse instantanément; mais le vaincu se relève, il prouve aux badauds qu'il n'est pas tombé, puis il prend l'offensive avec ses sophismes, et l'on bat des mains à son opposition.

Mor. Ce n'est pas une raison pour lui laisser le champ libre. Tôt ou tard l'opinion saine se fait jour, et il faut lui préparer les voies. Tel a été le but de cet almanach.

Lui. Soit!... Le mal qui travaille la société est si grand, qu'il faut essayer de tous les remèdes. Le vôtre a cela de bon, que, s'il est impuissant, du moins il est sans danger.

Mor. Après tout, je pense comme Rivarol: *Il faut attaquer l'opinion avec ses armes; on ne tire pas des coups de fusil aux idées.*

JANVIER

*Etait dédié à Janus. Signe
le Verseau.*

*Les jours croissent d'une
heure 4 minutes.*

1	d	<i>La Circoncision.</i>
2	e	s. Basile, évêque.
3	f	ste Geneviève.
4	g	s. Evroult, abbé.
5	A	Vigile sans jeûne.
6	b	<i>L'Épiphanie.</i>
7	c	s. Aldric, évêque.
8	d	s. Lucien, martyr.
9	e	ste Marquienne.
10	f	s. Guillaume.
11	g	s. Hygin, pape.
12	A	s. Satyre, mart.
13	b	Baptême de N. S.
14	c	s. Hilaire, évêq.
15	d	s. Maur, abbé.
16	e	s. Paul, hermite.
17	f	s. Antoine, ab.
18	g	Chaire s. Pierre.
19	A	s. Omer, évêque.
20	b	ss. Fabien et Séb.
21	c	ste Agnès, vierge.
22	d	s. Vincent, mart.
23	e	s. Emérantiane.
24	f	s. Timothée.
25	g	Conv. de s. Paul.
26	A	s. Polycarpe.
27	b	s. Julien, év.
28	c	s. Jean Chrysost.
29	d	s. François de S.
30	e	ste. Bathilde, R.
31	f	s. Contest, év.

Il a 31 jours, et la Lune 30.

FEVRIER.

*Les Romains y sacrifiaient
pour les morts.*

Signe les Poissons.

*Les jours croissent d'une
heure et demie 3 minutes.*

1	g	s. Ignace, évêq.	<i>Dans les Années Bissextiles, ce Mois a 29 jours, et la Lune 28.</i>
2	A	<i>La Purification.</i>	
3	b	s. Perp. et Félicité.	
4	c	ste Eutiche, v.	
5	d	ste Agathe, v.	
6	e	s. Vaast, évêque.	
7	f	s. Romuald.	
8	g	s. Honorat, évêq.	
9	A	Oct. de la Purific.	
10	b	ste Scholastique.	
11	c	s. Severin, évêq.	
12	d	ste Eulalie, v.	
13	e	s. Licin, évêq.	
14	f	s. Valentin.	
15	g	ss. Fauste et Jov.	
16	A	<i>Septuagésime.</i>	
17	b	s. Silvain, év.	
18	c	s. Siméon, év.	
19	d	s. Gabin, prêtre.	
20	e	s. Eucher, év.	
21	f	s. Pepin, duc.	
22	g	s. Baradot, s.	
23	A	<i>Sextuagésime.</i>	
24	b	(s. Mathias.	
25	c	(<i>En l'an Bissext.</i>	
26	d	s. Nélis, pape.	
27	e	s. Festor, év.	
28	f	s. Romain, abbé.	
Epacte XXVIII.			
Lettre Domin. E.			

MARS

Ce mois était consacré à Mars. Signe le Bélier.

Les jours croissent dans le mois d'une heure 48 minutes.

1	g	s. Aubin, év.
2	A	Quinquagésimé.
3	b	ste. cunégonde.
4	c	s. casimir, p.
5	d	Les Cendres.
6	e	ste. collette, rel.
7	f	s. Théophile.
8	g	Les 40 Martyrs.
9	A	Quadragesime.
10	b	s. Sophrone.
11	c	s. Maximilien.
12	d	Quatre-Temps.
13	e	ste. Euphrasie.
14	f	s. Lubin, év.
15	g	s. Longin, sold.
16	A	s. Cyriaque.
17	b	s. Patrice, év.
18	c	s. Alexandre, év.
19	d	s. Joseph.
20	e	s. Nicette, év.
21	f	s. Lucipin, abbé.
22	g	s. Epaphrodite.
23	A	s. Victorien.
24	b	s. Pigménie.
25	c	l'Annonciation.
26	d	s. Ludger, év.
27	e	s. Ruper, év.
28	f	s. Gontran.
29	g	s. Eustase.
30	A	s. Jean Climac.
31	b	s. Guy, abbé.

Il a 51 jours, et la Lune 50. Le Printemps commence le 19 ou 20.

AVRIL.

Du mot Aperire, qui signifie Ouvrir; la Terre s'ouvre pour produire.

Signe le Taureau.

Les jours croissent d'une heure 42 minutes.

1	c	s. Hugues, év.
2	d	s. François de P.
3	e	s. Richard, év.
4	f	s. Ambroise.
5	g	s. Vincent Ferr.
6	A	La Passion.
7	b	s. Hégésipe.
8	c	s. Gauthier, abbé.
9	d	s. Ippsiche.
10	e	s. Macaire, év.
11	f	s. Eustorge.
12	g	s. Zenon, év.
13	A	Les Rameaux.
14	b	s. Lambert, év.
15	c	ste. Hélène.
16	d	s. Paterne, év.
17	e	s. Anicet, pape.
18	f	s. Eleuthère.
19	g	s. Paphennuce.
20	A	PAQUES.
21	b	s. Anselme, év.
22	c	ste. Opportune.
23	d	s. Georges, mart.
24	e	s. Sabas, mart.
25	f	s. Marc, abstin.
26	g	s. clet, pape.
27	A	Quasimode.
28	b	s. Vital et Agrip.
29	c	ss. Robert, abbe.
30	d	s. Eutrope, év.

Il a 51 jours, et la Lune 29.

MAI

Était dédié aux vieux citoyens Romains.

Signe les Gémaux.

Les Jours croissent d'une heure 17 minutes.

1	e	s. Phil. et s. Jacq.
2	f	s. Athanase.
3	g	Inv. de la ste. †.
4	A	ste. Monique.
5	b	s. Pie V, pape.
6	c	s. Jean-Porte-Lat.
7	d	ste. Marie Égypt.
8	e	s. Viron, évêque.
9	f	s. Grég. de Naz.
10	g	s. Dioscoride.
11	A	s. Maillard, év.
12	b	s. Epiphane.
13	c	s. Gervais, év.
14	d	s. Pachôme.
15	e	ste. Dimpne.
16	f	s. Honoré.
17	g	ste. Restitue.
18	A	s. Venant.
19	b	s. Yves, prêtre.
20	c	s. Paul, év.
21	d	s. Hospice, sol.
22	e	ste. Julie, vierge.
23	f	s. Didier, évêq.
24	g	s. Donatien.
25	A	s. Urbain, pape.
26	b	Rogations.
27	c	s. Evroult, abbe.
28	d	ss. Manv. et Germ. év.
29	e	Ascension.
30	f	s. Félix, pape.
31	g	ste. Pétronille.

Il a 51 jours, et la Lune 50.

JUIN

Tire son nom de Juvenibus : il était dédié à la Jeunesse.

Signe l'Ecrevisse.

Les Jours croissent de 16 minutes jusqu'au 22.

1	A	s. Caprais.
2	b	s. Pothin et ses C.
3	c	ste. Clotilde.
4	d	s. Quirin, év.
5	e	s. Boniface.
6	f	s. Norbert évêque.
7	g	Vigile, jeûne.
8	A	PENTECÔTE.
9	b	ss. Prim. et Fel.
10	c	s. Evremond.
11	d	s. Barnabé.
12	e	s. Basilide et c.
13	f	s. Antoine de P.
14	g	s. Quintien.
15	A	Trinité.
16	b	s. Cyr et ste. Jul.
17	c	s. Avit, abbé.
18	d	ste. Marine.
19	e	FÊTE-DIEU.
20	f	s. Tr. de s. Latuin
21	g	ss. Naz. et Cels.
22	A	s. Paulin, év.
23	b	Vigile, jeûne.
24	c	s. Jean-Baptiste.
25	d	s. Prosper, év.
26	e	ss. Jean et Paul.
27	f	s. Ladislas, roi.
28	g	s. Irénée, év.
29	A	ss. Pierre et Paul.
30	b	Com. de s. Paul.

Il a 51 jours, et la Lune 29.

L'été commence le 20 ou 21.

Cycle solaire 12.

JUILLET.

En mémoire de la naissance de Jules-César.

Signe le Lion.

En ce mois les jours diminuent de 57 minutes.

1	c	Oct. de s. Jean-Bap.
2	d	Visitation de N. D.
3	e	s. Grégoire, év.
4	f	Translat. de s. Mart.
5	g	ste. Zoé, martyre.
6	A	Oct. de s. Pierre ets. P.
7	b	s. Allyre, évêq. ue.
8	c	s. Sigisbaud, évêq.
9	d	ste. Anatole.
10	e	Les sept Frères.
11	f	s. Benoît, abbé.
12	g	ss. Nabor et Fel.
13	A	s. Silas, apôtre.
14	b	DÉDICACE.
15	c	s. Thomas d'Aq.
16	d	s. Vitalien, év.
17	e	s. Alexis.
18	f	s. Clair, prêtre.
19	g	s. Arsène, diacre.
20	A	ste. Marguerite.
21	b	s. Victor, martyr.
22	c	ste. Marie-Magd.
23	d	s. Appollinaire.
24	e	s. Vincent de P.
25	f	s. Jacques (Zéb.)
26	g	ste Anne.
27	A	ste. Anthuse.
28	b	s. Pantaléon.
29	c	s. Loup, évêque de S
30	d	s. Ignace, de Loy.
31	e	s. Germain.

Il a 31 jours, et la Lune 30.

AOUT.

En l'honneur de la naissance d'Auguste.

Signe la Vierge.

Les jours diminuent d'une heure 33 minutes.

1	f	s. Pierre ès liens.
2	g	s. Exupère, év. de B.
3	A	Inv. de s. Etienne.
4	b	s. Dominique.
5	c	s. Menge, l. év. de ch.
6	d	Transfig. de N. S.
7	e	s. Donat., évêque.
8	f	Oct. de s. Exupère.
9	g	s. Romain.
10	A	s. Laurent, mart.
11	b	s. Taurin, évêque.
12	c	ste. Claire, vierge.
13	d	s. Hypolite.
14	e	Vigile, jeûne.
15	f	L'ASSOMPTION.
16	g	s. Roch, laïque.
17	A	s. Mammez.
18	b	ste. Hélène.
19	c	s. Magne, év.
20	d	s. Barnabé, abl. é.
21	e	s. Privat, év.
22	f	Oct. de l'Assompt.
23	g	s. Rigomer.
24	A	s. Barthélemy.
25	b	s. Louis, roi.
26	c	s. Zéphirin.
27	d	T. s. Sulpice.
28	e	s. Augustin, év.
29	f	Décoll. des. Jean.
30	g	s. Fiacre, solitaire.
31	A	ss. Félix et Adaucte.

Il a 31 jours et la lune 30.

SEPTEMBRE

OCTOBRE

*Etait le 7^e de l'année com-
mençant à Mars.*

*Etait le 8^e, mois de l'an-
née Martiale.*

Signe la Balance.

Signe le Scorpion.

*Les jours diminuent d'une
heure 43 minutes.*

*Les jours diminuent d'une
heure 44 minutes.*

1	b	s. Gilles, abbé.
2	c	s. Lazare.
3	d	s. Godegrand.
4	e	s. Greg. le grand.
5	f	s. Victorin.
6	g	s. Joachim.
7	A	s. Euvert, évêq.
8	b	Nativité de N. D.
9	c	s. Gérard, évêq.
10	d	ste. Pulchérie.
11	e	ss. Prot. et Hyac.
12	f	ste. Bonne.
13	g	s. Maurille.
14	A	Exalt. de la ste †.
15	b	Oct. de la Nativ.
16	c	s. Cyprien.
17	d	Quatre-Temps.
18	e	s. Ferréol, mart.
19	f	s. Janvier, év.
20	g	s. Eustache.
21	A	s. Mathieu.
22	b	s. Maurice.
23	c	ste. Thècle.
24	d	s. Gérard, évêque.
25	e	s. Lo, évêque.
26	f	s. Fauste, mart.
27	g	ss. Côme et Dam.
28	A	ste. Liobe, vierge.
29	b	s. Michel, arch.
30	c	s. Jérôme, pr.

Il a 30 jours, et la Lune 29. L'automne commence le 22 ou 23.

1	d	s. Remi, évêque.
2	e	Les ss. Anges. Gard.
3	f	s. Denis, aréopagite
4	g	s. François d'Ass.
5	A	s. Placide.
6	b	s. Bruno.
7	c	ste. Justine.
8	d	ste. Réparate.
9	e	s. Denis, évêque.
10	f	ss. Géréon et C.
11	g	s. Nicaise, év.
12	A	s. Wilfride.
13	b	s. Géraut.
14	c	s. Galiste, prêtre.
15	d	ste. Thérèse.
16	e	s. Gal, abbé.
17	f	ste. Hedvige.
18	g	s. Luc, évang.
19	A	s. Aquilin, év.
20	b	s. Caprais.
21	c	s. Hilarion.
22	d	s. Mellon, év.
23	e	s. Romain.
24	f	s. Magloire.
25	g	s. Crespian, martyr.
26	A	s. Amand, év.
27	b	s. Frumence.
28	c	ss. Simon et Jude.
29	d	s. Quentin, év.
30	e	s. Léon, pape.
31	f	Vigile, jeûne.

Il a 31 jours, et la Lune 30.

NOVEMBRE

Etait le 9^e. Mois de l'année Martiale,

Signe le Sagittaire.

Les jours diminuent d'une heure 17 minutes.

1	g	La Toussaint.
2	A	Les Trépassés.
3	b	s. Marcel.
4	c	s. Charles Borrom.
5	d	s. Malachie.
6	e	s. Léonard, abbé.
7	f	s. Florent, évêque.
8	g	s. Herculin.
9	A	s. Théodore.
10	b	s. Martin, pape.
11	c	s. Martin, évêque.
12	d	s. Ruf, évêque.
13	e	s. Adelin, év.
14	f	s. Brice, évêque.
15	g	s. Malo, évêque.
16	A	s. Bucher, év.
17	b	s. Grég. Thaum.
18	c	s. Odon, abbé.
19	d	ste. Elisabeth.
20	e	s. Edmond, roi.
21	f	Prés. de N. D.
22	g	ste. Cécile, vierge.
23	A	s. Clément, pape.
24	b	s. Chrysogone.
25	c	s. Pierre et ste Catherine.
26	d	s. Lin, pape et mart.
27	e	s. Maxime, évêque.
28	f	s. Sostène.
29	g	s. Saturnin.
30	A	s. André.

Il a 30 jours, et la Lune 29.

DÉCEMBRE.

Etait le 10^e Mois de l'année Martiale.

Signe le Capricorne.

Les jours diminuent de 20 minutes jusqu'au 22.

1	b	s. Eloi, évêque.
2	c	s. François Xavier.
3	d	s. Lucius, roi.
4	e	ste. Barbe.
5	f	s. Sabas, abbé.
6	g	s. Nicolas, év.
7	A	s. Ambroise, év.
8	b	Concep. de N. D.
9	c	ste. Léocadie.
10	d	s. Melchiade.
11	e	s. Damas, pape.
12	f	s. Sinesius, m.
13	g	Tr. des ss. cer. et p.
14	A	s. Gratien, év.
15	b	Oct. de la Concep.
16	c	s. Adon, év.
17	d	ste. Olempiade.
18	e	ss. Ruf et Zozim.
19	f	s. Nemèse, m.
20	g	s. Philogène, év.
21	A	s. Thomas, ap.
22	b	s. Ischiron.
23	c	ste Victoire.
24	d	Vigile, jeûne.
25	e	NOEL.
26	f	s. Etienne, 1 ^{er} m.
27	g	s. Jean, apôtre.
28	A	ss. Innocens.
29	b	s. Thomas de Cant
30	c	s. Ursin, évêque.
31	d	Sylvestre, pape.

Il a 31 jours et la Lune 30. L'hiver commence le 20 ou le 21.

LE CLUB

DE

LA MODÉRATION.

HISTOIRE ABRÉGÉE DU COMMUNISME.

PRÉAMBULE.

Un avocat sans causes et un médecin sans malles, las d'attendre dans leur petite ville des cliens belles, prirent, il y a peu d'années, le parti de venir à la campagne, et ils se retirèrent au joli village du Mesnil. Ils ne s'étaient point concertés pour cela, et d'ailleurs ils n'avaient eu entr'eux que de vagues relations de société. Mais, loin de la ville, ils se lièrent d'autant plus vite, que leurs goûts étaient peu et que leurs haines étaient les mêmes. Le monde avait des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre; le monde, inféodé à la richesse, admirait le succès et se laissait prendre aux appâts du charlatanisme; le monde avait reconnu leur génie: ils abhorraient le monde.

La ressemblance de leurs opinions politiques était parfaite. Au temps de leurs études en droit et en médecine, ils avaient assisté aux funérailles de Lamarque, et les sociétés secrètes, auxquelles ils étaient encore affiliés, les avaient maintenus dans les idées saines par l'envoi gratuit de petits poignards et de brochures incendiaires.

Dans le village du Mesnil, leur liaison devint intime : ils s'abonnèrent aux mêmes journaux, et recherchèrent les mêmes hommes, ceux qui allaient le moins à l'église et le plus au cabaret. Le maire et le curé, hommes d'ordre et de paix, leur furent également antipathiques ; et l'instituteur étant mort, ils mirent tout en œuvre pour écarter le candidat du Conseil municipal, et lui faire substituer par le Comité supérieur un jeune homme sans principes et sans mœurs, chassé de l'Ecole Normale d'un département voisin. Il ne réussirent pas ; mais ils calomnièrent le nouvel instituteur, ils intriguèrent dans quelques familles, et détournèrent plus d'un père abusé d'envoyer son fils à l'école.

Cet avocat et ce médecin s'appelaient, le premier Nicole, le second Lafiteau.

Le Mesnil, qui tirait son nom d'un vieux manoir, construit à l'époque de la dernière Croisade et tombé sous le marteau des barbares de 1793, avait pour maire un homme de bien, dans toutes les acceptions du mot : sa fortune était éparse au soleil dans trois communes, et il en faisait le meilleur usage. Il se nommait David, avait servi sous l'Empire, et s'était retiré dans une de ses terres après les Cent-Jours. Là il avait oublié les champs de bataille et la gloire

sanglante , pour se consacrer à de bonnes œuvres et à l'exercice d'une active bienfaisance. Sa conscience , alarmée dans sa retraite, lui avait prescrit cette expiation ; car il ne doutait pas que plus d'une de ses balles n'eût porté la mort , et dans quelques combats il en était venu à l'arme blanche. Quoiqu'il ne manquât point d'arguments pour justifier ces terribles égorgements d'hommes , qu'on appelle la guerre , il se rappelait involontairement des circonstances qu'il avait racontées d'abord avec enthousiasme, et qui s'étaient présentées à lui sous un jour nouveau dans la solitude. Bref , il s'accusait de mort d'homme, et, comme expiation, il consacrait sa fortune au soulagement des misères de l'humanité.

Son curé , l'abbé Sylvain , qui n'avait pas trente ans, le secondait avec tout le zèle et le feu de la jeunesse. C'était un théologien de la bonne école , qui avait vu, mieux que la plupart des séminaristes, ses confrères, les conséquences de certains systèmes, et qui , au lieu de se perdre dans les questions subtiles et dangereuses , s'était attaché à l'Ecriture Sainte et aux Pères de la primitive Eglise. Il avait lu l'histoire avec fruit , surtout l'histoire de nos troubles civils ; et son esprit , mûr avant le temps , suivait, avec une perspicacité peu commune , l'enchaînement des événements, la série des causes et des effets, depuis le crépuscule philosophique du moyen-âge jusqu'à la lumière sanglante qui éclaira les échafauds de la Terreur. Il voyait distinctement dans une hérésie de cinq ou six siècles, le germe des réformes qui , parties souvent de l'obscur cellule d'un moine indocile , devaient gagner peu à peu les générations modernes, et renouveler la face

du monde. Cette renovation ne l'avait ni pour ami ni pour adversaire. Les faits religieux, les faits civils s'accomplissaient sous l'œil de la Providence ; ils étaient récompense ou châtiment, sans qu'il les approuvât, sans qu'il les blâmât. Seulement, spectateur attentif, il les notait à mesure qu'ils s'accomplissaient, et se tenait au courant des idées naissantes, des publications de quelque importance, afin d'apprécier leur influence heureuse ou funeste sur ce confus ensemble de pensées vagues et de sentiments mobiles qu'on appelle l'opinion publique. L'étude toutefois n'occupait que les heures où les soins de son ministère lui laissaient de la liberté. Homme de ses devoirs avant tout, la rêverie, la théorie, la méditation ne venaient chez lui qu'après l'action. C'était le prêtre dans ce qu'il a de plus grand, l'abnégation.

L'éloignement de l'abbé Sylvaïn pour l'intrigue l'avait empêché d'agir, lorsque la commune avait eu besoin d'un instituteur : il s'en repentait. Le jeune homme qu'avait désigné le Conseil municipal, n'avait pas de mauvais antécédens. Quand le Comité d'arrondissement le nomma, l'inspecteur affirma que sa conduite à l'Ecole Normale avait été exemplaire, et que, dans la session d'examens où il avait été reçu, on l'avait classé l'un des premiers. Il n'en devait pas moins être l'un des exemples de l'imprévoyance de la loi, qui conférait l'inamovibilité, à 18 ans. M. Dujardin n'en avait pas dix-neuf, et il était installé maître d'école au Mesnil, plus indépendant dans ses fonctions que le curé-desservant, révocable par l'évêque, plus indépendant que le maire, révocable par le préfet.

L'installation de M. Dujardin ne datait pas de quinze mois, lorsque la révolution de Février vint jeter la stupeur dans les départements et troubler la paix des campagnes.

A la nouvelle des événements de Paris et de la proclamation de la République, M. David crut que la guerre allait s'allumer de nouveau, et il trembla d'être encore exposé, malgré son âge, à donner la mort à des créatures humaines; car, s'il ne devait plus franchir la frontière, il lui faudrait peut-être se mêler à ces guerres impies où les mauvais citoyens forcent les bons à se défendre, eux, leurs familles et leurs propriétés. Grâce au génie de la France plutôt qu'au vouloir de ses nouveaux chefs, il en fut quitte pour la peur; et s'il perdit provisoirement sa place sous le Gouvernement provisoire, l'accroissement de la misère accrut sa bienfaisance et lui donna mille occasions de multiplier les ingrats.

L'abbé Sylvain, malgré son esprit d'observation, ne comprit rien, d'abord, à ce mouvement étrange qui remplaçait la monarchie par la démocratie, sans cause apparente, sans besoin réel, et cela au risque de perturbations sociales qui s'étendraient du palais à la chaumière, et porteraient l'alarme au sein du pâtre comme au cœur du roi. Il feuilleta plus attentivement les livres de Proudhon et les brochures de Cabet, les satires bibliques de Lamennais et les pamphlets de Cormenin, les histoires de Louis Blanc, dirigées contre la bourgeoisie, et les apologies de Marat par Esquiros et de Robespierre par Lamartine, dirigées contre l'ordre social tout entier. Il rapprocha de ces brandons de discorde les romans sans vergogne, qui avaient sali les journaux honnê-

tes comme les feuilles perverses ; les pièces de théâtre licencieuses, qui avaient inoculé publiquement l'immoralité ; les prédications des disciples de St.-Simon et de Fourier ; les promesses de l'Icarie et les plans de désorganisation du travail, exposés, comme organisation, avec un art perfide et prônés avec une incroyable assurance. Tant de médecins pour guérir la société auraient suffi pour lui donner la fièvre.

Les symptômes de cette fièvre se révélèrent à l'abbé Sylvain, quand il en eut philosophiquement étudié l'accès. Il reconnut que les Français, las de leur bonheur et de leur prospérité matérielle, oublièrent Dieu, comme le firent les hommes au temps du déluge ; que tout à leurs débauches, ils étouffèrent le flambeau des lois morales, et que, saturés de voluptés, ils éprouvèrent le mal des peuples blasés, *l'ennui*.

L'ennui du bien-être, oh ! c'est insupportable ! Une émeute a cela de bon, qu'elle rompt les habitudes de la vie : qu'est-ce donc qu'une révolution ? Béni soit ce grand changement, s'il est radical cette fois ! nous ne voulons plus d'une variante de monarchie : les monarchies se ressemblent. Il y a bien plus de variété, de dangers et d'émotions dans la République : vive la République !

Et l'abbé Sylvain vit, comme toujours, la main de la Providence empreinte sur les faits accomplis. Les fanfares de l'Empire vous ont assourdis, une charte révisée vous a inspiré un profond dégoût, une prospérité inouïe vous fatigue. A tout cela vous avez trouvé un remède ; vous n'aurez à vous plaindre, de long-temps, ni de l'excès de votre bonheur, ni

des libertés de vos chartes , ni des fanfares de vos victoires : vous avez la République !

Les appréhensions de M. David et les remarques de l'abbé Sylvain faisaient un grand contraste avec les espérances démesurées de l'avocat et du médecin politiques. Mouches du coche révolutionnaire, ils croyaient aider au mouvement du monde en faisant de l'opposition dans un village. Nicole et Lafiteau , qui ne voulaient plus subir le féodal *Messieurs* , et ne reconnaissaient que la patriotique dénomination de *citoyens*, avaient été des premiers informés du mouvement insurrectionnel , et , avec l'aide de leurs amis dévoués , ils avaient pendant 48 heures arboré le drapeau rouge sur l'humble clocher du Mesnil.

Forcés de remettre en place les trois couleurs , ils s'étaient empressés d'ouvrir un club, et d'y commenter les *Bulletins* officiels du ministre de l'Intérieur. Chaque soir , pendant trois mois , ils y lurent les journaux anarchiques que leurs amis leur envoyaient gratuitement de la capitale. Ces feuilles immondes produisirent de désastreux effets sur les cœurs simples , mais avides , des paysans. Le socialisme , le communisme allaient naturellement à leur convoitise : il leur semblait qu'il n'y aurait de pauvres que les riches , et qu'eux , les pauvres , ils auraient tous des fortunes égales à celle de M. David ; ils fermaient les yeux à l'injustice en faveur de la jouissance.

Le Mesnil eut l'honneur insigne d'être visité par un commissaire de Ledru-Rollin. Ce commissaire usa de ses pleins pouvoirs , et donna la place du percepteur à Lafiteau. Il cassa le maire et le

Conseil municipal, créa un nouveau Conseil et remit l'écharpe au citoyen Nicole, en attendant qu'il le fit nommer, selon son désir, avocat-général ou conseiller dans une Cour d'appel.

Le citoyen commissaire ne se contenta point de visiter l'école du jeune et vertueux Dujardin. Il essaya de lui faire comprendre, à la Carnot, le mérite et l'importance de ses fonctions. Tout l'espoir de la République était dans les instituteurs ; selon qu'ils élèveraient les jeunes générations confiées à leurs soins, ces générations seraient incrédules ou superstitieuses, républicaines ou monarchiques. Les communes pouvaient se passer et se passeraient bientôt de leurs desservants ; ce serait le moment où grandirait le rôle de l'instituteur, dont l'influence s'étendrait sur les pères comme sur les enfants. L'école serait le foyer des lumières désormais éteintes dans l'église, ainsi punie pour les avoir altérées et distribuées d'une main avare. L'église fermée et l'école ouverte, l'instituteur tenait lieu du prêtre ; il touchait son traitement et couchait dans son presbytère.

Dujardin ne croyait pas fermement qu'il pût remplacer l'abbé Sylvain ; mais si, pour niveler tous les cultes, le socialisme les abolissait tous ? Enfin si la République le voulait ?

Le commissaire ne tarda pas à jeter les fondements de sa candidature pour les élections du mois d'avril. Il réunit tous les instituteurs au chef-lieu de leur canton, les flatta, les persuada, les entraîna, et tous travaillèrent à l'envi à sa nomination, qui réussit et donna un digne soldat au bataillon sacré de la Montagne.

Après l'échec du 15 mai et l'arrestation des chefs du parti rouge, surtout après l'affreuse mêlée de juin où coulèrent des flots de sang français, lorsque la dictature du sabre eut remplacé la molle et impuissante direction de la Commission exécutive, les honnêtes gens commencèrent à respirer et les plus zélés à creuser un lit au torrent. Les ravages qu'il avait causés étaient immenses; mais ils n'en commandaient que plus impérieusement de courir aux digues et de faire obstacle à des dévastations nouvelles.

M. David et l'abbé Sylvain cherchaient le moyen de travailler efficacement au grand œuvre de la réparation sociale; ils sentaient que la tranquillité de la voie publique ne suffisait pas, si le trouble agitant encore les esprits, si les cœurs étaient toujours infestés de mauvaises doctrines. Les prédications socialistes du citoyen maire, la lecture d'écrits empoisonnés, et le don d'un grand nombre d'opuscules infâmes, où la religion et la famille, où Dieu et la propriété ne cessaient d'être attaqués, outragés, bafoués, avaient perverti la commune à un degré effrayant. Ils crurent à l'efficacité de remèdes analogues, et ils ouvrirent le *Club de la Modération*, où se discuteraient avec calme et convenance les doctrines les plus exaltées, où se liraient des journaux honnêtes et les réfutations les plus estimables du socialisme et du communisme.

Ils ne se contentèrent pas d'appeler à leurs réunions les gens paisibles; ils y invitèrent hautement les frères et amis, les fanatiques de la forme républicaine, les orateurs de cabaret, les crânes du lieu. Ils recommandèrent à l'instituteur d'y

assister : il avait bu le poison , ils tenaient à lui verser le contre-poison. Ils écrivirent même aux citoyens Lafiteau et Nicole , les priant de venir discuter franchement , décemment , les principes du socialisme , les bases de l'ordre politique et les moyens d'assurer le bonheur de l'humanité.

Ceux-ci reculèrent prudemment ; mais ils n'en furent que plus ardents à infiltrer la corruption intellectuelle , et la commune fut partagée en deux camps qui se balançaient d'abord , mais qui devinrent dans la suite fort inégaux. Celui de MM. David et Sylvain se recruta chaque jour de gens détrompés. Celui des citoyens Nicole et Lafiteau s'affaiblit d'autant , et se trouva tellement réduit en moins de six mois , qu'il ne conserva même pas les adhérents qu'il avait avant Février.

Nous dirons peut-être un jour comment s'opérèrent tant de conversions. Pour le moment , l'histoire en serait trop longue ; elle est chargée de si minutieux détails ! Il ne faut que peu de mots aux sophistes pour éveiller les mauvais instincts du cœur et fausser l'esprit : il en faut beaucoup pour les réfuter. Une haute raison , un langage précis n'arrivent au but que par une savante et pénible stratégie : tâche laborieuse que peu d'hommes remplissent avec succès , et à laquelle réussit l'abbé Sylvain dans ses conférences de village.

Sa méthode était simple : il abordait la difficulté de front. Un écrit socialiste avait-il été lu dans le club Nicole et Lafiteau ? l'abbé Sylvain se le procurait , l'étudiait , et s'empressait de le réfuter , devant ses trois ou quatre cents auditeurs , dans un commentaire piquant et plein d'intérêt.

L'instituteur avait donné à plein collier dans le mouvement, au mois d'avril ; les élections lui avaient tourné la tête : elles en avaient tourné bien d'autres ! Un moment il s'était cru nécessaire au salut de la République, et il avait eu la conscience naïve que ses efforts seraient fort utiles à la France. Les excentricités de son représentant parmi les plus turbulents de la Montagne, commencèrent à le dégriser ; il acheva de se convertir dans le *Club de la Modération*.

Mais avant sa conversion, Dujardin rendit involontairement de grands services à son curé, en remplissant dans les conférences le rôle, sérieux cette fois, d'avocat du diable. Assidu au club Nicole, il était en mesure de rappeler ce qu'on y avait dit, et l'abbé Sylvain n'aimait rien tant que les arguments dans toute leur force. Il en provoquait l'exposition, que Dujardin faisait avec la ferveur d'un néophyte. Ce bon jeune homme avait surtout été séduit par le côté du socialisme, qui semble propre à rendre la vie moins amère ; il en attendait la prochaine amélioration du sort des hommes, et il s'honorait de travailler au grand œuvre. Aussi, tout en demandant la lumière, tenait-il bravement tête à son curé ; et quand il se rendait, la conviction était profonde dans le reste de l'auditoire.

L'abbé Sylvain ne faisait pas toujours de la polémique. Ses connaissances en histoire lui fournissaient une prodigieuse quantité de rapprochements qui frappaient par leur nouveauté et leur justesse. Son auditoire, accoutumé aux lectures philosophiques des sectaires, et plus éclairé qu'on

ne l'est d'ordinaire au village, était charmé de l'entendre. Il ranimait dans ces hommes égarés le sens moral. Souvent il leur abrégait de gros volumes, où les vrais principes sociaux étaient défendus; il interprétait en langage clair et simple les travaux abstraits des philosophes et des publicistes, des plus récents surtout, parce qu'ils sont mieux appropriés aux besoins du jour et qu'ils traitent ce qu'on appelle les *questions brûlantes*.

Parmi les livres nouveaux que lui envoya son libraire vers la fin de l'année 1848, se trouvait un modeste in-12, intitulé HISTOIRE DU COMMUNISME, par M. Sudre. Le nom de l'auteur lui était inconnu; mais il lut l'ouvrage sans prévention et le jugea très-favorablement. Il le relut, l'annota pour l'abréger ou pour le citer, et, dans la conférence qui suivit, il s'exprima en ces termes :

HISTOIRE ABRÉGÉE DU COMMUNISME.

Nous avons vu précédemment, mes bons amis, à quoi tend le communisme, et par quels moyens il compte réaliser ses plans. Vous avez cru, vous croyez encore que les idées qu'il produit sont neuves, que le monde a cheminé depuis six mille ans sans le connaître, et qu'il est une révélation des sages de notre époque. Vous allez être déçus.

Plusieurs siècles avant Jésus-Christ, le système de la communauté eut une place dans les lois de Minos. Il en eut une aussi dans celles de Lycurgue, à Sparte. Là on fit un partage égal des terres, on abolit les monnaies d'or et d'argent, et les repas se

prireut en commun. Des esclaves, apelés Ilotes, travaillaient pour ces farouches républicains, qui les égorgeaient quand ils les trouvaient trop nombreux, de même qu'ils tuaient les nouveaux-nés s'ils ne paraissaient pas d'une complexion robuste. Les enfants conservés, fils de mères appartenant à la communauté, étaient élevés en commun. Quelle éducation ! Des exercices gymnastiques et militaires ; des luttes où les adolescents se déchiraient avec les ongles et les dents ; le larcin érigé en art ; le fouet jusqu'à la mort, comme châtiment ou comme exercice de constance : voilà les procédés à l'aide desquels on dressait la bête féroce appelée Spartiate..... Des jeunes filles sans amour ni modestie, des épouses sans tendresse ni chasteté, des mères sans entrailles : tel fut l'idéal féminin du sage Lycurgue.

Ces institutions barbares durèrent le temps de la barbarie. Lorsque la civilisation grecque pénétra chez les Spartiates, les sentiments de la nature se réveillèrent, et le communisme disparut pour reparaître, large et développé, dans la *République* d'un philosophe athénien, nommé Platon.

Cette République, mes chers amis, se compose, comme toutes les démocraties anciennes, d'hommes libres et d'esclaves. Les esclaves sont les instruments du travail, dont ne s'occupent pas les hommes libres. Ceux-ci, guerriers ou philosophes, sont des aristocrates qui vivent en commun dans un camp, où les enfants ne connaissent pas leurs parents et reçoivent l'éducation commune de l'Etat. Les femmes se livrent au métier des armes, et si leurs enfants ne promettent pas en naissant des citoyens forts et

vigoureux, ils sont impitoyablement mis à mort. Point de lettres, point d'arts, point de propriété, point de famille. Heureusement qu'une telle République n'exista jamais que sur le papier; elle n'a jamais dépassé les feuillets du livre qui la renferme, et c'est dans ces limites qu'il faut admettre les folles rêveries de nos socialistes modernes. Malheureusement pour notre tranquillité, il ne l'entendent pas ainsi. Tous ont hâte de refaire la société de fond en comble, et chacun à sa fantaisie. Notre devoir, à nous, comme notre intérêt, est d'y mettre obstacle.

Les Romains belliqueux ne connurent du communisme qu'une hideuse débauche, admise dans leurs lois et consacrée dans leurs mœurs jusqu'à la venue de Jésus-Christ.

C'est de l'avènement de notre divin Maître, que date le Communisme, disent les novateurs, et dans leurs banquets ils boivent au Christ, comme au chef de toutes les écoles socialistes. Les impies ! quelle ignorance, et quel blasphème !

Vous secouez la tête, mon cher Dujardin. Un souvenir de club, je le vois, trouble en ce moment votre intelligence. Eh bien ! expliquez-vous : je réclame pour vous de l'auditoire silence et liberté.

— Vous m'avez battu assez de fois, monsieur le curé, dit l'instituteur, pour que je prenne volontiers une revanche. L'occasion m'en paraît d'autant meilleure, que je puis vaincre aujourd'hui sur votre terrain même, sur le terrain religieux.

Jésus-Christ n'a-t-il pas prêché le renoncement aux biens de ce monde ? ses premiers disciples n'ont-ils pas vécu en communauté ? Si plus tard les

chrétiens se sont relâchés, n'est-ce pas en s'éloignant des doctrines du Sauveur, auxquelles revient et que développe le communisme ? Le communisme est l'esprit même de la primitive Eglise.

— Beaucoup pensent comme vous, dit l'abbé Sylvain, faute d'étude et de réflexion. Rappelez-vous cependant les paroles de Notre-Seigneur. Il est au milieu du peuple juif, où l'esprit de famille a toute sa puissance depuis Abraham, où la propriété est si respectable qu'elle ne se vend que pour un temps et revient au possesseur dans les années périodiques du jubilé : au lieu d'abolir ce qui existe, Jésus-Christ déclare qu'il n'est point venu changer la loi, mais la compléter ; il reprend l'énumération des devoirs tracés par le décalogue : « Tu ne tueras point ; tu ne commettras point d'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère, etc. » C'était consacrer la propriété, le mariage, l'autorité paternelle. Il alla plus loin : il fortifia le principe de la famille en proscrivant le divorce et la polygamie. Partout éclate dans l'Evangile l'anathème contre les actes qui portent atteinte à ces grandes institutions de la propriété et du mariage, glorieux et éternel apanage de l'humanité.

Les véritables enseignements du Christ, c'est la charité, la tendresse mutuelle, c'est le mépris des voluptés, c'est le renoncement aux choses de la terre. Ce qu'il a combattu, c'est cet appétit de jouissances matérielles, cette ardeur de passions égoïstes, ce sentiment de haine, d'envie et de convoitise qui, sous le beau nom d'amour de l'égalité et de la fraternité, inspirent les déclamations des

sectes anti-sociales et arment des bras criminels. Loin d'ébranler la propriété et la famille, Notre Sauveur les a confirmées, les a sanctifiées par la révélation d'une morale plus élevée et plus pure. La propriété devient, dans sa bouche, l'instrument de la bienfaisance et de l'aumône; la famille, la condition de la pureté et de la chasteté. Les préceptes spéciaux donnés à ses premiers disciples pour les besoins de leur apostolat ne s'appliquent point à tous les hommes, n'infirmement point les principes sur lesquels repose l'organisation de la société temporelle.

La communauté où vivaient les apôtres est une conséquence de leur mission; ce ne pouvait être, ce ne fut qu'un état essentiellement transitoire, qu'aucun d'eux n'établit dans les églises qu'il fonda. Ce qu'ils prêchaient tous à l'envi, c'était la charité, qui se manifeste dans l'ordre moral par la patience, la bonté, la paix, la joie, la fidélité, la douceur, la tempérance; et, dans l'ordre matériel, par l'aumône, ce sacrifice volontaire qui ne se conçoit pas sans la propriété individuelle.

Il y eut sans doute, dans l'Eglise naissante, des essais de communisme; les biens, les femmes appartenaient à tous; des infamies se commettaient à la clarté du jour; mais par qui? par de faux chrétiens, par des hérésiarques, comme Carpocras et son fils Epiphane. Dans le même temps, les églises qui s'établissaient acquéraient des propriétés distinctes, et leur tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

— Mais, reprit Dujardin, nierez-vous le communisme dans les monastères, et ne les désignait-on point par le nom même de *communautés*?

— Ose-t-on comparer des établissements qui se fondèrent d'après des principes si opposés aux principes des philosophes modernes ? Quel rapport y a-t-il entre les théories de ceux-ci et les mobiles religieux de ceux-là ? Le communisme place en première ligne la satisfaction des besoins physiques ; il la veut aussi large que possible , bien qu'égale pour tous. C'est au nom des exigences des sens , des appétits matériels, qu'il réclame l'abolition de la propriété et le partage égal des produits. Les communautés religieuses , au contraire , avaient pour principe l'ascétisme , c'est-à-dire le renoncement aux jouissances du corps ; elles condamnaient les plaisirs , réduisaient les besoins , éteignaient les passions , sanctifiaient les privations et les souffrances. Le but qu'elles poursuivaient , c'était la perfection morale. La vie commune n'était pour leurs membres qu'un moyen de se détacher des choses de la terre , et de marcher plus sûrement dans les voies du ciel.

Remarquez encore qu'elles se trouvaient placées au milieu de la grande société, fondée sur le principe de la propriété , et ne se soutenaient que grâce à son appui. Elles furent elles-mêmes propriétaires, et subsistèrent en général des fruits d'un travail étranger , perçus soit à titres de fermages , de dîmes, de redevances , soit à titres d'aumônes.

Rien de tel dans le communisme. Il aspire à absorber tous les éléments de la société , à embrasser des nations entières , de sorte que la communauté, ne trouvant plus rien en dehors d'elle , devra se suffire à elle-même. Comment organiser le travail de tant de millions d'hommes ? Comment soutenir

leur zèle, sans l'intérêt individuel et l'esprit de famille ?

Et puis le gouvernement des religieux, éprouvés par le noviciat, liés par des vœux redoutables, est possible ; il y a chez eux abnégation complète, soumission aveugle aux ordres du supérieur, abandon de toute liberté. Des nations entières admettraient-elles jamais la servitude volontaire ? Le communisme n'a-t-il pas la plus absurde et la plus folle des prétentions, celle de faire vivre sous la loi de l'égalité absolue l'universalité des hommes, avec toutes leurs variétés de caractère, leurs passions et leur égoïsme ?

— Et les frères Moraves ? dit l'instituteur.

— Cette association de mystiques, répondit le curé, a des idées singulières sur le mariage. Ne parlons pas de ces aberrations étranges ; mais observons que la communauté, chez eux, ne s'étend pas à tous les biens, et qu'après tout, ce n'est qu'une congrégation exaltée par le sentiment religieux, si fécond en sacrifices.

— Et les missions du Paraguay ? reprit encore Dujardin.

— Mon ami, elles n'ont subsisté que par la prédominance du sentiment religieux. Le communisme athée, sanctifiant la chair et les satisfactions sensuelles, opposerait-il la même digue au débordement des plus impures passions ?

— Assurément non, dit M. David : il sait détruire, il ne peut rien fonder.

— Ses partisans, reprit l'abbé Sylvain, cherchent à le rattacher à beaucoup de sectaires chrétiens, aux Pélagiens, aux Vaudois, aux Albigeois, aux

disciples de Wiclef et de Jean Hus. Vaines tentatives ! Aucun d'eux n'a défendu la communauté des biens et l'égalité absolue. Les vrais prédécesseurs des communistes, ce sont les Anabaptistes du 16^e. siècle, hommes de pillage, de débauche et de sang. Le tableau des folies et des horreurs auxquelles ils se livrèrent est affreux, et l'on ne peut rejeter la cause de leurs crimes sur le fanatisme religieux qui les animait. Ce sentiment était, au contraire, de nature à atténuer les funestes effets de leurs doctrines sociales et politiques; car les Anabaptistes respectaient la notion de Dieu et de l'immortalité de l'âme; ils croyaient aux peines et aux récompenses futures; ils admettaient la révélation chrétienne et se rattachaient à l'Evangile; ils n'avaient donc pas rejeté tout frein... Mais, de nos jours, les restaurateurs de leurs opinions ajoutent à leurs erreurs la négation de Dieu et de la vie future; ils éteignent les sentiments religieux dans l'homme pour le plonger dans un grossier matérialisme; leurs bandes à l'œuvre se signaleraient par des forfaits inouïs.

Je ferai peut-être un autre jour le récit du règne passager et de la chute des Anabaptistes. Aujourd'hui je veux rapidement passer en revue les chefs d'école ou les auteurs dont s'inspirent nos communistes modernes. L'un des plus célèbres est l'anglais Thomas Morus, qui publia, en 1516, un livre latin, l'*Utopie*, cadre ingénieux et hardi dans lequel vit une société de communistes.

Ce nom d'*Utopie* vient de deux mots grecs qui signifient *non lieu, nulle part*. L'île d'Utopie est donc une île qui n'est nulle part, ou mieux qui

ne peut être nulle part, tant la nature humaine s'oppose à la réalisation des gouvernements modèles, créés par l'imagination féconde des philosophes et des rêveurs ! Le nom d'Utopie a été justement appliqué à toute cette classe d'écrits, où les auteurs ont fait, à l'imitation de Morus, des critiques de l'ordre social, des déclamations contre la propriété, des tableaux de la misère des pauvres, des éloges de la vie commune, enfin des plans d'organisation gouvernementale.

On trouve de tout cela dans le philosophe anglais, qui insiste sur l'abolition du droit de propriété. A son estime, la propriété est la source de l'inégalité, et tous nos maux en découlent. Pourtant il est douteux qu'il ait cru à l'efficacité de la communauté, comme remède. L'un des interlocuteurs de l'Utopie (écrite en dialogues) dit en effet quelque part : « Bien loin de partager vos convictions, je pense, au contraire, que le pays où l'on aurait établi la communauté des biens serait le plus misérable de tous les pays. En effet, par quel canal y coulerait l'abondance ? Tout le monde y fuirait le travail ; personne n'étant aiguillonné par l'espérance du gain, chacun se reposant sur l'industrie et la diligence d'autrui, tous s'engourdiront dans la paresse. Quand même la crainte de la misère stimulerait les paresseux, comme la loi ne garantit pas inviolablement à chacun le produit de son industrie, l'émeute gronderait sans cesse affamée et menaçante, et le massacre ensanguinerait votre République. Quelle barrière opposeriez-vous à l'anarchie ? Vos magistratures consistent dans un nom vide et creux, un titre sans

autorité. Je ne puis même concevoir de gouvernement possible chez ce peuple de niveleurs repoussant toute espèce d'autorité. »

Point de réponse plausible à ces objections, qui ont conservé toute leur force devant les nouveaux réformateurs.

Dire que la loi du devoir est un mobile suffisant de l'activité humaine, c'est se borner à affirmer ce qui est en question, c'est contredire l'assentiment de l'humanité qui, depuis des siècles, proclame l'industrie fille de la seule nécessité.

Placer entre les mains du gouvernement la puissance de contraindre les individus au travail, c'est reconnaître par cela même l'insuffisance du principe du devoir, c'est substituer à la nécessité résultant de la nature des choses le despotisme de l'homme. Or, sous le despotisme de la communauté et de l'égalité absolue, ce despotisme n'est lui-même qu'un pouvoir nominal et sans force ; il n'a ni base ni sanction.

L'auteur de l'Utopie émet une foule d'idées nouvelles dont je ne discuterai point la justesse. Je m'attache à son organisation sociale, et j'y reconnais tous les vices inhérens à la communauté : anéantissement de la liberté, de la spontanéité de l'homme, asservissement universel. Morus s'est efforcé d'atténuer, autant que possible, le despotisme qui se trouve au fond de tout système communiste. Il rêve un gouvernement patriarcal, fondé plutôt sur l'influence et l'autorité morale des magistrats que sur une force coercitive ; mais la servitude de la règle n'en pèse pas moins lourdement sur les citoyens de l'Utopie. Pour eux, les journées s'écou-

lent dans une monotonie désespérante ; ils n'ont point la liberté d'aller et de venir, de rester, de se reposer à leurs heures, de se recueillir, s'il leur plaît, dans la solitude. A l'ordre du magistrat, il faut changer de demeure et de famille, ou bien, pour éclaircir les rangs d'une population trop pressée, émigrer vers des colonies lointaines. L'homme perd ainsi son plus noble attribut, l'indépendance personnelle. Il n'est plus qu'un rouage d'une grande mécanique, qui doit fournir chaque jour une certaine somme de travail, bon ou mauvais, et que la main du machiniste maintient sur son pivot ou déplace à son gré. Sous un tel régime, toute activité s'éteint en lui ; la paresse et l'indifférence engourdissent son âme ; la révolte naît du dégoût. De là, la nécessité d'une force terrible et toujours menaçante pour le stimuler et le contenir, comme il faut le fonet pour gouverner la bête de somme. Mais ce despotisme, où prendra-t-il son point d'appui ? Ce n'est point hors de la communauté, puisqu'il n'y a rien en dehors d'elle. Il n'existera donc que s'il plaît à ceux qui devront le subir de le constituer et de s'y soumettre. La même cause qui le rend nécessaire le rend impossible. Tel est le vice de la communauté. Elle fait l'homme esclave, et s'en remet à lui du soin de choisir son maître ; elle ne peut subsister que par le despotisme, et elle implique l'anarchie.

La fausseté palpable du système communiste n'empêcha pas les rêveurs de proposer aux hommes des plans analogues. Campanella, dans la *Cité du Soleil*, adopta franchement la communauté avec toutes ses conditions : la promiscuité des sexes, un

despotisme inquisitorial et terrible. Il ajouta à la réalisation de ses théories de prodigieuses découvertes scientifiques et industrielles. Dans la république solarienne, on verra des charrues marchant à la voile, des navires fendant les eaux sans mâts et sans rames; l'homme trouvera l'art de voler à travers les airs, de discerner dans la profondeur des cieux les étoiles les plus éloignées, d'entendre le concert harmonieux des sphères célestes. Il atteindra une longévité inconnue dans notre société imparfaite. Sa vie pourra s'étendre jusqu'à deux siècles, etc., etc.

Tels sont les réformateurs. Non contents de méconnaître les lois de la nature morale, ils font bon marché de celles de la nature physique. La même fougue qui les pousse à bouleverser l'ordre politique, les porte à renverser les données de la science, à s'égarer à la poursuite de vaines chimères.

Le 18^e. siècle ne manqua pas d'esprits aventureux qui s'attachèrent à l'utopie communiste, entre autres Morelly, qui, dans le *Code de la Nature*, établit comme loi fondamentale ces trois articles :

« 1^o. Rien dans la société n'appartiendra singulièrement ni en propriété à personne, que les choses dont il fera un usage actuel, soit pour ses besoins, ses plaisirs ou son travail journalier.

« 2^o. Tout citoyen sera homme public, sustenté et entretenu aux dépens du public.

« 3^o. Tout citoyen contribuera pour sa part à l'utilité publique, selon ses forces, ses talents et son âge; c'est sur cela que seront réglés ses devoirs ,

conformément aux lois distributives » (1).

Mably formula nettement à son tour les principes du communisme ; il condamne la propriété foncière , et se montre enthousiaste des lois de Lycurgue. Il n'est point partisan des grands Etats modernes ; il voudrait revenir au système des cités antiques , plus favorable , selon lui , à la liberté et à la vertu. Il ménage la propriété ; mais il tend , comme idéal de la perfection , à son abolition définitive.

J.-J. Rousseau , non moins aveugle que Mably dans son admiration des anciens , prôna beaucoup d'idées malheureuses , embellit de son éloquence bien des paradoxes ; toutefois s'il a quelques passages favorables au communisme , il s'éloigne complètement de cette secte impie , quand il traite des grandes questions sociales et philosophiques.

Helvétius préconisa la loi agraire , l'abolition des monnaies , etc. ; Diderot professa sur l'amour libre les plus extravagantes théories ; Linguet et Necker déclamèrent contre l'organisation sociale ; mais ils furent laissés fort en arrière par Brissot de Warville dans les *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et le vol* , publiées en 1780.

« Je me suis convaincu , dit-il , que jusqu'à présent on avait eu de fausses idées sur la propriété naturelle ; que la propriété civile lui était contraire ; que le vol qui attaque cette dernière , ne doit point être puni lorsqu'il est conseillé par le besoin naturel. »

(1) Voilà le principe de Louis Blanc : « Les droits sont proportionnels aux besoins , les devoirs aux facultés. »

Le besoin , voilà ce qui constitue la propriété aux yeux de Brissot. Le véritable voleur , c'est le propriétaire, du moment qu'il possède au-delà de son besoin. Ecoutez-le : « La propriété exclusive est un vol dans la nature... Pour affermir le droit cruel de propriété , on a prononcé des peines cruelles. L'atteinte portée à ce droit s'appelle vol, et pourtant le voleur dans l'état naturel est le riche , celui qui a du superflu (1). Dans la société, le voleur est celui qui dérobe ce riche. Quel bouleversement d'idées ! »

Et nous aussi nous dirons : quel bouleversement d'idées ! Faut-il s'étonner après cela de ce dévergondage anti-social qui souille tant de journaux de la Révolution , et de tant de passions procédant avec rage aux spoliations et aux massacres pendant la Terreur ?

Robespierre , dans sa Déclaration des droits , ne maintint la propriété que de nom. Il en subordonna complètement l'étendue et même l'existence à la volonté législative, et battit encore en brèche cette possession individuelle , précaire et mutilée , par le droit au travail , par la taxe des pauvres , par l'impôt progressif. Il avait posé la base du communisme , et tracé les moyens transitoires dont l'emploi devait , au bout d'un certain temps , assurer l'absorption complète par l'Etat des capitaux et des revenus privés.

Robespierre , dit-on , avait défendu la propriété.

(1) Ainsi le fameux axiome de Proudhon ne lui appartient pas ; il a volé à Brissot : « La propriété , c'est le vol. »

— Oui, en 92 ; mais dans sa Déclaration des droits, il pose des principes qui la tueront , et il le sait. Autrement il aurait dû faire connaître comment il empêcherait l'assistance de devenir une prime à la paresse ; l'impôt progressif, de nuire à la formation des capitaux , et d'en provoquer l'émigration ; le droit au travail , d'engloutir les richesses du pays , et de ruiner l'industrie particulière. Où trouver les ressources nécessaires pour fournir des instruments de travail à ceux qui'en manquent , pour payer les salaires de ceux qui réclament de l'emploi , sans aggraver incessamment les charges de l'emprunt et de l'impôt ? Comment donner à chacun de ceux qu'atteint le chômage une occupation en rapport avec ses connaissances ? En supposant ces difficultés résolues , comment utiliser les produits du travail fourni par l'Etat ? Comment éviter que ces produits , jetés dans la circulation , ne créent sur d'autres points un autre manque de travail , et que le chômage toujours renaissant ne s'aggrave par les moyens mêmes employés pour y remédier ? La solution de ces questions ne devait-elle pas précéder la proclamation du droit au travail ?

Quand le parti jacobin cessa de faire trembler la Convention , cette Assemblée posa d'une main ferme la véritable base de la démocratie , en inscrivant dans la Constitution de l'an III ces remarquables paroles : « C'est sur le maintien des propriétés que reposent la culture des terres , toutes les productions , tout moyen de travail , et tout l'ordre social. »

Mais l'ordre social fut bientôt menacé par Ba-

beuf et la faction des *Egaux* ; pour établir l'égalité sur la terre , ils tracèrent un plan hardi d'insurrection , qui devait établir en France le communisme par l'extermination de tous les opposants (1). Heureusement la conspiration fut découverte , et les théories des ultra-démocrates attendirent leur résurrection des fous contemporains auxquels je me hâte d'arriver ; car l'heure s'avance , et nous les connaissons assez par leurs prédécesseurs pour les apprécier en peu de mots.

L'anglais Owen , les français Saint-Simon et Fourier déguisèrent le communisme sous des formes diverses ; mais le plus triste résultat de leurs prédications pacifiques , c'est qu'ils contribuèrent puissamment à répandre dans les âmes une fâcheuse disposition à critiquer les bases de l'ordre social , à en contester la légitimité , à en provoquer la destruction.

Cette destruction est accomplie dans l'utopie de Cabet , intitulée *Voyage en Icarie*. L'auteur y fait une description détaillée de ce pays imaginaire , merveilleusement organisé pour des gourmands. L'auteur ne doute pas qu'une éducation commune et bien dirigée n'inspire à tous le désir de se rendre de plus en plus utiles à la République. Il considère le dévouement et l'émulation comme des mobiles suffisants de l'activité productive. Il nie la nécessité de l'aiguillon de l'intérêt personnel ; l'attrait du travail doit suffire pour déterminer chacun à s'y

(1) L'acte d'insurrection , trouvé dans les papiers de Babeuf , porte , article 12 : « Toute opposition sera vaincue sur-le-champ , par la force. Les opposants seront exterminés. »

livrer, et il est inutile et contradictoire d'en faire une obligation rigoureuse. Pourtant Cabet annonce qu'une fois la communauté complètement établie, le travail sera obligatoire pour tous. Il est vrai qu'il glisse légèrement sur cette idée, qu'il se borne à l'indiquer d'un mot ; mais c'est le dernier mot du système de la communauté, au fond duquel se trouvent toujours la contrainte et le despotisme. Après avoir tracé les plus brillants tableaux du bonheur dont on jouira sous ce régime admirable, après avoir entonné des hymnes en l'honneur de l'égalité, de la fraternité, et même de la liberté, tous les apôtres du communisme finissent par condamner les populations en masse *aux travaux forcés*.

Louis Blanc vise également au despotisme. Pour détruire le système de la concurrence, et établir des ateliers sociaux dans toutes les grandes industries aussi bien que dans l'agriculture, « le gouvernement, dit-il, serait considéré comme le régulateur suprême de la production, et investi, pour accomplir sa tâche, d'une grande force. » En peu de mots, voici le résultat de son organisation du travail, vrai modèle d'une complète désorganisation de la société française.

D'une part, on verra dans toutes les branches d'industrie un grand atelier national entouré de ses succursales, s'appliquant à ruiner par une concurrence méthodique les ateliers privés, pour arriver à les absorber ; de l'autre, des terres domaniales s'agrandissant toujours, exploitées par des ateliers nationaux, et faisant à l'agriculture privée la même concurrence. Tous ces ateliers associés entre eux,

et soumis au régime de l'égalité des salaires et de la vie en commun, formeront une vaste communauté dirigée dans son ensemble et dans chacune de ses parties par des administrateurs électifs. Audessus de tout cela, l'Etat, le Gouvernement continuera d'administrer les restes mourans de l'ancienne société; en même temps, il sera le législateur et le régulateur suprême des ateliers ou plutôt du grand atelier national.

Ainsi, absorption des terres et des capitaux au profit de la communauté; — Assujettissement de tous au régime de l'égalité absolue et à la vie commune; — Concentration du pouvoir de diriger souverainement les travaux, de disposer des choses et des personnes, dans les mains des administrateurs suprêmes de la communauté: voilà le dernier mot du système. Or, tout cela, c'est le socialisme aboutissant au communisme.

Louis Blanc déclare que « dût la société en être ébranlée jusque dans ses fondements, il poursuivra la réalisation de ses doctrines. » Il l'a poursuivie dans ses livres et dans ses prédications passionnées du Luxembourg, et l'humanité a vu avec horreur employer des moyens de destruction proscrits des combats par la loyauté des nations, et inconnus jusqu'ici dans les guerres civiles. Ni la gloire du guerrier, ni la sainteté du pontife, ni le caractère sacré du parlementaire, ces éternels objets du respect des hommes, n'ont arrêté les bras des meurtriers.

Mais oublions, s'il est possible, ces lamentables journées de juin, et finissons cette rapide esquisse de la doctrine qui, de nos jours, amené ces terribles résultats.

Parmi ceux dont le nom a le plus souvent retenti, dans ces derniers temps, à l'occasion du communisme, il en est un qui écrit beaucoup, mais qu'on lit peu. Je tenterais en vain de vous faire comprendre ce qu'il ne comprend point lui-même. Il est connu par des idées bizarres de *triade* et de *circulus* ; il se nomme Pierre Leroux. De ses monstruosité philosophiques il ne restera que le ridicule du *circulus* et de la *triade* ; n'en parlons point.

Mais parlons d'un homme qui a exercé et qui exerce une désastreuse influence sur la génération contemporaine, de Proudhon, l'adversaire le plus acharné de la propriété, l'ennemi le plus audacieux de toute religion et de tout Dieu. Jamais l'orgueil humain ne porta plus loin la folie et ne l'exhala en plus haineux blasphèmes. Tout ce que les peuples ont cru, il le nie ; tout ce qu'ils ont honoré, il le baffoue. Sa méthode est de tout confondre par l'effort d'une logique savante et captieuse, son but de détruire les bases de toute société, de jeter le découragement et le désespoir dans toutes les âmes. Pour lui, le bonheur est dans la destruction : c'est l'esprit de ténèbres fait homme, et travaillant sans relâche à la ruine de la civilisation, à l'extinction de l'humanité ; c'est la négation incarnée et dogmatisant en formules de l'enfer : Je ne veux, s'écrie-t-il, ni être gouvernant, ni être gouverné ; l'état normal, c'est l'absence de tout gouvernement ou l'anarchie ; la famille, c'est le crime ; la propriété, c'est le vol ; Dieu, c'est le mal.

Ici éclatèrent dans l'auditoire de l'abbé Sylvain des murmures d'étonnement et d'indignation.

Je m'arrête ici, mes amis. Je ne souillerai point vos oreilles des pages dégoûtantes et révoltantes de cet écrivain dont les ravages attestent l'affaiblissement de tous les principes dans la société moderne. A d'autres époques, on eût dit : c'est un fou ; de nos jours beaucoup ont dit : c'est un oracle. Oui, Proudhon est l'oracle du socialisme, et pourtant après l'avoir prôné, il l'attaque, il en montre le vide, il l'accable de ses sarcasmes ; mais cette doctrine anti-sociale est sa doctrine, au moins comme levier pour renverser l'ordre qu'il exécra, et dont la destruction est le but extrême des ultra-démocrates.

Loin de nous la pensée qu'il n'existe pas un socialisme honnête, sagement pratiqué chez les nations qui se civilisent : c'est l'amélioration graduelle des mœurs et des lois, c'est le véritable progrès. Mais celui que prêchent les apôtres du communisme, sa conséquence nécessaire, peut-on nier qu'il ne soit le retour à la barbarie ? Voyez-le reprendre en sous-œuvre toutes les grandes questions relatives à l'existence de l'homme, à ses rapports avec Dieu, ses semblables et la nature. Il n'accepte aucune des solutions admises jusqu'ici par l'assentiment général. Il prétend réformer toutes les lois de l'existence de l'humanité, changer les conditions de son développement, substituer à ses croyances d'autres croyances, à son droit un autre droit, à sa morale une autre morale. Il est donc une religion ; religion du mal, dont les dogmes sont l'athéisme, la négation d'une vie future, la sanctification de la jouissance, la destruction de la liberté, en un mot le contrepied des vérités et des croyances qui font la grandeur et la dignité de l'espèce humaine.

Le curé du Mesnil lisait sur tous les visages que ses paroles avaient détrompé quelques-uns de ses auditeurs, égarés par le club rouge, et confirmé la foi des autres dans les dogmes fondamentaux de l'ordre social. Il remit au lendemain la discussion des objections nouvelles que Dujardin voudrait lui soumettre.



DOCTRINES

DES PRINCIPAUX CHEFS DES ÉCOLES SOCIALISTES
ET COMMUNISTES CONTEMPORAINES.

BABEUF.

Le plus radical des systèmes auxquels aboutirent les rêveries utopiques du 18^e. siècle, est le système de Babeuf. Le célèbre manifeste des *Egaux* fut rédigé par son associé Sylvain Maréchal, auteur du *Dictionnaire des athées*. On lit dans cette pièce :

« Nous prétendons vivre et mourir égaux comme nous sommes nés ; nous voulons l'égalité réelle ou la mort.

« Et nous l'aurons, l'égalité réelle, n'importe à quel prix. Malheur à ceux que nous rencontrerons entre elle et nous ! Malheur à qui ferait résistance à un vœu aussi prononcé !

« La révolution française n'est que l'avant-courrière d'une autre révolution bien plus grande, bien plus solennelle, et qui sera la dernière.

« Nous consentons à tout pour l'égalité, à faire table rase pour nous en tenir à elle seule. Périssent, s'il le faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle !

« La loi agraire ou partage des campagnes fut le vœu instantané de quelques soldats sans principes, de quelques peuplades mues par leur ins-

tinct plutôt que par la raison. Nous tendons à quelque chose de plus sublime et de plus équitable : le bien commun ou la communauté des biens. Plus de propriété individuelle des terres ; la terre n'est à personne. Nous réclamons, nous voulons la jouissance communale des fruits de la terre : les fruits sont à tout le monde.

« Qu'il ne soit plus d'autre différence parmi les hommes que celle de l'âge et du sexe. Puisque tous ont les mêmes facultés, les mêmes besoins, qu'il n'y ait plus pour eux qu'une seule éducation, une seule nourriture. Ils se contentent d'un seul soleil et d'un air pour tous : pourquoi la même portion et la même quantité d'aliments ne suffiraient-ils pas pour chacun d'eux ?

« A la voix de l'égalité, que les éléments de la justice et du bonheur s'organisent : l'instant est venu de fonder la *République des Égaux*, ce grand hospice ouvert à tous les hommes. Les jours de restitution générale sont arrivés.

« ... Un seul homme sur la terre, plus riche, plus puissant que ses semblables, que ses égaux, l'équilibre est rompu ; le crime et le malheur sont sur la terre. »

Voici quelques extraits des pièces qui ont rapport aux mesures insurrectionnelles :

« Le peuple est en insurrection.... Toute opposition sera vaincue sur-le-champ par la force. Les opposants seront exterminés

« Seront également mis à mort : ceux qui battront ou feront battre la générale ; les étrangers, de quelque nation qu'ils soient, qui seront trouvés dans les rues, etc.

« Le peuple ne prendra de repos qu'après la destruction du gouvernement tyrannique. Tous les biens des émigrés, des conspirateurs et de tous les ennemis du peuple seront distribués sans délai aux défenseurs de la patrie. Les malheureux de toute la république seront immédiatement meublés et logés dans les maisons des conspirateurs. On prendra chez les riches ci-dessus les meubles nécessaires pour meubler avec aisance les sans-culottes.

« La communauté nationale assure, dès ce moment, à chacun de ses membres : Un logement sain, commode et proprement meublé ; des habillements de travail et de repos, de fil et de laine, conformes au costume national ; le blanchissage, l'éclairage et le chauffage ; une quantité suffisante d'aliments en pain, viande, volaille, poisson, etc., dont la réunion constitue une médiocre et frugale aisance.

« La communauté nationale est sous la direction légale de l'administration suprême de l'Etat.

« Tout commerce particulier avec les peuples étrangers est défendu.

« Les individus non participants à la communauté sont les seuls contribuables.

« La dette nationale est éteinte pour tous les Français. La république se charge des dettes des membres de la communauté envers les étrangers. Toute fraude à cet égard est punie de l'esclavage perpétuel.

« La république ne fabrique plus de monnaies. Il ne sera plus introduit dans la république, ni or, ni argent.

ROBERT OWEN.

L'anglais Owen a imaginé une *communauté coopérative* et un *gouvernement rationnel*. « Jamais, dit M. Louis Reybaud, dans ses *Etudes sur les réformateurs ou socialistes modernes*, jamais négation plus effrayante ne fut énoncée avec plus de sang-froid. Point de religion, point de mariage, point de famille. M. Owen conçoit une société sans liens, sans croyances, sans devoirs et sans droits. L'existence terrestre est la seule chose qui le touche: il n'imagine rien au-delà. En envisageant de près notre destinée, il avise en outre que l'homme n'est pas le maître de la dominer à son gré, qu'il est au contraire le jouet de circonstances irrésistibles. Ni l'éducation, ni le caractère, ni l'intelligence, ni la force physique ne sont des facultés entièrement dépendantes de la volonté humaine. Tout être subit la loi de la nature ou des événements. Si cela est ainsi, n'y a-t-il pas une injustice flagrante à le rendre responsable d'actes qui ne sont pas libres? M. Owen le croit... la fatalité seule détermine ici-bas le bien et le mal. Il ne saurait donc y avoir ni mérite ni démérite; on a tort de récompenser et tort aussi de punir. Quand on arrive à de telles conclusions dans l'ordre moral, on est rigoureusement conduit à la communauté dans l'ordre des intérêts. M. Owen la conçoit sans limites et sans règles. Chacun prend où il veut, fait ce qu'il veut: la société marche à l'aventure. Les modes d'organisation sont purement facultatifs. M. Owen n'admet rien d'obligatoire; la bienveillance universelle doit

tout remplacer, lois, mœurs, armée, prisons, gouvernement. Cela s'appelle, dans la langue de l'inventeur, le *régime rationnel*, ce qui ne veut pas dire le régime raisonnable. »

Les essais faits par Owen ont complètement échoué, ce qui n'empêche pas ce novateur d'avoir foi dans ses idées, et de compter en Angleterre une foule d'adhérens qui ont pris le nom de *socialistes*.

SAINT-SIMON.

Saint-Simon, après une vie singulièrement aventureuse et laborieuse, mourut en 1825, entouré de quelques disciples, animés d'un zèle ardent, déterminés à propager en les développant les doctrines du maître, et devenus les apôtres de la désorganisation sociale, avec la prétention d'apporter au monde une révélation nouvelle. La religion saint-simonienne est le pur panthéisme : Saint-Simon est le messie du Dieu-Tout ; la morale du nouveau culte est le plaisir, la réhabilitation de la chair, la liberté illimitée de la femme. Nous avons vu naître et mourir ce dogmatisme impuissant ; devant la police correctionnelle, il s'est évanoui dans le ridicule ; ce n'est plus qu'un souvenir.

CHARLES FOURIER.

Comme les saints-simoniens, Fourier, dit M. Sudre, ne se sépare du communisme proprement dit que sur la question de la répartition des produits. Dans le phalanstère, où l'on vit en commun,

chacun est rémunéré en proportion de la nature et de la qualité de son travail, du talent qu'il a déployé, des capitaux qu'il a apportés à l'association. Le grand pivot du système, c'est l'émancipation des instincts et des passions : le phalanstère, d'où sont bannies les notions du bien et du mal, de l'autorité et de l'obéissance, où nul n'observe d'autre loi que son bon plaisir, ne poursuit d'autre but que son amusement et ses jouissances, est une école de débauche, un séjour de profonde immoralité. Voici un fragment de la *Théorie des quatre mouvements*, par Fourier ; il dispense d'autres citations :

- « La liberté amoureuse commence à naître et
- « transforme en vertu la plupart de nos vices,
- « comme elle transforme en vices la plupart de
- « nos gentilleses. On en établit divers grades dans
- « les unions amoureuses. Les trois principaux sont ;
- « Les favoris et les favorites ;
- « Les géniteurs et les génitrices ;
- « Les époux et les épouses.
- « Les derniers doivent avoir au moins deux en-
- « fants l'un de l'autre ; les seconds n'en ont qu'un ;
- « les premiers n'en ont pas. Ces titres donnent
- « aux conjoints des droits progressifs sur une por-
- « tion de l'héritage progressif.
- « Une femme peut avoir A LA FOIS :
- « 1°. Un époux dont elle a deux enfants ;
- « 2°. Un géniteur dont elle n'a qu'un enfant ;
- « 3°. Un favori qui a vécu avec elle, et conserve
- « ce titre ;
- « Plus, de simples possesseurs qui ne sont rien
- « devant la loi.

« Cette gradation de titres établit une grande
« courtoisie et une grande fidélité aux engagements.
« Une femme peut refuser le titre de géniteur à
« un favori dont elle est enceinte ; elle peut ainsi ,
« dans un cas de mécontentement , refuser à ces
« divers hommes le titre supérieur auquel ils aspi-
« rent. Les hommes en agissent de même avec leurs
« diverses femmes. Cette méthode prévient com-
« plètement l'hypocrisie dont le mariage est la
« source. En civilisation , l'on obtient tous les
« droits à perpétuité , dès que le lien fatal est for-
« mé. De là vient que la plupart des époux et des
« épouses se plaignent, au bout de quelque temps,
« d'avoir été *attrapés*, et ils demeurent *attrapés*
« pour la vie. Ces *attrapes* n'existent pas dans le
« *ménage progressif*. »

CABET.

Cabet est le plus franc communiste parmi les novateurs anti-sociaux. Ses théories sont longuement exposées dans son *Voyage en Icarie*. L'Icarie est un pays imaginaire où c'est l'Etat qui fait tout. Il y a une grande imprimerie , dit M. Reybaud , une grande boulangerie , de vastes abattoirs , d'immenses restaurants , de gigantesques ateliers de tailleurs , de couturières , de tapissiers , d'ébénistes. Ici l'on confectionne les chaussures , là les étoffes , plus loin les ustensiles. Les aliments sont réglés par la loi , l'ordinaire est voté chaque année par les Chambres. On a des cuisiniers nationaux , des maçons nationaux , des blanchisseurs nationaux. A 5 heures du matin , la population entière est debout ;

à 10 heures du soir, elle se met au lit. Pendant l'intervalle consacré au sommeil, on ne trouve pas une âme dans les rues; la police se fait d'elle-même. Les détails sont minutieusement donnés par l'auteur, qui a malheureusement fait partager ses illusions, s'il a des illusions, à d'honnêtes, mais trop crédules ouvriers. Ces pauvres dupes sont partis pour l'Amérique, où il leur a promis le bonheur qu'il a rêvé, et où ils n'ont trouvé que des déceptions multipliées et toutes les privations de la misère.

PIERRE LEROUX.

Ce philosophe nébuleux est un des plus verbeux, des plus diffus écrivains qui aient embrouillé de nos jours les questions de métaphysique et d'ordre social. Il est panthéiste, mais avec des accessoires créés par sa lourde, quoique active imagination. A la charité chrétienne il substitue le principe de la solidarité : « Aimez-vous dans les autres, aimez les autres en vous; » égoïste formule qui n'est que la vieille doctrine de l'intérêt bien entendu, si misérable devant la noble loi du devoir. Le communisme, aux yeux de P. Leroux n'est qu'un état transitoire; le vrai principe de l'organisation future, c'est la *triadé*. Or, voici ce qu'est la triade : « La triade organique, dit notre philosophe, est l'association de trois êtres humains représentant chacun en prédominance l'une des trois faces de notre nature, l'un la sensation, l'autre le sentiment, le troisième la connaissance, dans une

« fonction sociale quelconque. L'élément social du
« travail n'est donc pas un individu, mais trois in-
« dividus, ou la *triade*. »

P. Leroux a trouvé un principe que le ridicule
a volontiers accueilli, le principe du *circulus*.
Qu'est-ce que le *circulus* ? écoutez la démonstration
de l'inventeur :

« L'histoire naturelle et la chimie, dit-il, nous
apprennent que les êtres animés se nourrissent les
uns des autres, ceux de l'ordre supérieur consom-
mant la substance de ceux de l'ordre inférieur.
Mais la destruction des substances consommées par
les êtres animés pour leur alimentation n'est qu'ap-
parente. Ces êtres rendent à la terre, sous la forme
de détritüs de la digestion, d'exhalations liquides
ou gazeuses, enfin de cadavres, la même somme
de matière organique qu'ils lui ont empruntée pour
entretenir leur existence. Cette matière, élaborée
par les forces naturelles, reproduit de nouveaux
êtres animés. Ainsi la vie renaît de la mort, la pro-
duction de la consommation, par un cercle éternel.
Telle est la loi du *circulus*, loi générale, primitive
de la création. »

Et voilà les billevesées que débitent sérieusement
les réformateurs !

LOUIS BLANC.

La plume élégante et ferme de ce jeune auteur
a revêtu le communisme de formes trompeuses, à
l'aide desquelles il a égaré bien des intelligences.
Son livre de l'*Organisation du travail* contient
l'exposition de son système, développé dans ses

commentaires passionnés du Luxembourg. Comme tous les novateurs, il excelle à faire la critique de notre société, et, comme eux, il échoue dans l'invention des remèdes. Que le lecteur en juge :

« Le gouvernement, dit L. Blanc, serait considéré comme le régulateur suprême de la production, et investi, pour accomplir sa tâche, d'une grande force.

« Le gouvernement lèverait un emprunt dont le produit serait affecté à la création d'ateliers sociaux dans les branches les plus importantes de l'industrie nationale. Les capitaux seront fournis par l'Etat aux ateliers, gratuitement et sans intérêt. L'atelier sera régi par des règlements ayant force et puissance de loi. »

Tout le système de L. Blanc, analysé, se réduit aux points suivants :—Absorption des terres et des capitaux au profit de la communauté ;—Assujettissement de toutes les personnes au régime de l'égalité absolue et à la vie commune ;—Concentration du pouvoir de diriger souverainement les travaux, de disposer des choses et des personnes, dans les mains des administrateurs suprêmes de la communauté.

Quelques déguisements qu'ait pris l'auteur, ses tendances ont été signalées même par les écrivains que l'on peut regarder comme ses amis. Lamartine y a vu le communisme. « Cette conception, dit-il, consiste à s'emparer, au nom de l'Etat, de la propriété et de la souveraineté des industries et du travail, à supprimer tout libre arbitre dans les citoyens qui possèdent, qui vendent, qui achètent, qui consomment, à créer et à distribuer arbitraire-

ment les produits, à établir des maximum, à régler les salaires, à substituer en tout l'Etat propriétaire et industriel aux citoyens dépossédés. »

Veut-on savoir à quel point L. Blanc porte l'ignorance du cœur humain ? Ce novateur donne pour mobile à ses ateliers « un intérêt collectif de gloire. » La question du travail est résolue pratiquement au moyen d'un poteau planté dans chaque atelier, sur lequel seront écrits ces mots : *Le paresseux est un voleur*. Nous avons vu des ateliers nationaux à l'œuvre, et reconnu l'inanité du stimulant de l'honneur. « La fatale machine de l'organisation du travail, dit M. Sudre, a pénétré par surprise et à l'ombre de la République dans les murs de la société; elle n'a pas tardé à révéler toute son effroyable puissance de destruction, et n'a réalisé que trop bien, pour l'anéantissement de l'industrie, du crédit et de l'ordre social, les prévisions de son auteur. »

Aujourd'hui que L. Blanc mène assez joyeusement, en Angleterre, sa vie de proscrit, il cherche à propager ses utopies dans un journal mensuel, intitulé *Le Nouveau Monde*. Politique à dormir debout, scientifiques rêveries qui malheureusement ont leurs dangers ! *Le Nouveau Monde* semble vraiment écrit par un homme d'un autre monde.

P.-J. PROUDHON.

Nous nous arrêterons à ce dernier, car après lui, comme dit le proverbe, il faut tirer l'échelle. Cet écrivain prouve au plus haut degré la tolérance de nos lois, puisqu'on le traite comme un homme

qui jouit de toutes ses facultés, et que la justice humaine règle avec lui des comptes, au lieu de l'envoyer dans une maison de fous. Evidemment c'était une belle et riche intelligence que celle de P.-J. Proudhon : il est fâcheux qu'elle ait été détraquée par l'orgueil, et qu'elle soit tantôt lumineuse et splendide, tantôt obscure et terne, chaos où luttent les vérités et les erreurs, et d'où sortent avec une froide abondance les formules algébriques et les théories les plus contradictoires. Quatre citations, parmi les plus monstrueuses, suffiront pour justifier la sévérité de notre jugement ; elles sont empruntées au *Système des contradictions économiques, ou philosophie de la misère*, publié en 1846.

1°. *L'hypothèse de Dieu.* — « Oubliez votre foi, et, par sagesse, devenez athée. — Quoi, dites-vous, athée malgré notre hypothèse ! — Non, mais à cause de notre hypothèse. Il faut avoir dès longtemps élevé sa pensée au-dessus des choses divines, pour avoir le droit de supposer une personnalité au-delà de l'homme, une vie au-delà de cette vie. Du reste, n'ayez crainte de votre salut. Dieu ne se fâche point contre qui le méconnaît par raison, pas plus qu'il ne se soucie de qui l'adore sur parole, et dans l'état de votre conscience, le plus sûr pour vous est de ne rien penser de lui. Ne voyez-vous pas qu'il en est de la religion comme des gouvernements, dont le plus parfait serait la négation de tous ? Qu'aucune fantaisie politique ni religieuse ne retienne donc votre âme captive ; c'est l'unique moyen aujourd'hui de n'être ni dupe, ni renégat ! Ah ! disais-je, au temps de mon enthousiaste jeu-

nesse, n'entendrai-je point sonner les secondes vêpres de la République, et nos prêtres, vêtus de blanches tuniques, chanter, sur le mode dorien, l'hymne du retour : *Change, ô Dieu ! notre servitude, comme le vent du désert, en un souffle rafraîchissant* ; mais j'ai désespéré des républicains, et je ne connais plus ni religion, ni prêtres.

« Je voudrais encore, pour assurer tout-à-fait votre jugement, cher lecteur, vous rendre l'âme insensible à la pitié, supérieure à la vertu, indifférente au bonheur. — Mais ce serait trop exiger d'un néophyte. Souvenez-vous seulement et n'oubliez jamais que la pitié, le bonheur et la vertu, de même que la patrie, la religion et l'amour, sont des masques... »

2°. On a dit : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.* — « Et moi, je dis : Le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de chasser, incessamment, l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience ; car Dieu, s'il existe, est essentiellement hostile à notre nature, et nous ne relevons, aucunement, de son autorité. Nous arrivons à la science, malgré lui, au bien-être, malgré lui, à la société, malgré lui ; chacun de nos progrès est une victoire dans laquelle nous écrasons la Divinité.

« Qu'on ne dise plus les voies de Dieu impénétrables ; nous les avons pénétrées, ces voies, et nous y avons lu, en caractères de sang, les preuves de l'impuissance, si ce n'est du mauvais vouloir de Dieu... Ma raison, long-temps humiliée, s'élève peu à peu au niveau de l'infini ; avec le temps, elle découvrira tout ce que son inexpérience lui dérobe ; avec le temps, je serai, de moins en moins, artisan

de malheur, et par les lumières que j'aurai acquises, par le perfectionnement de ma liberté, je me purifierai, j'idéaliserai mon être, et je deviendrai le chef de la création, l'égal de Dieu... Le moindre progrès que l'homme, ignorant, délaissé et trahi, accomplit vers le bien, l'honore sans mesure. De quel droit Dieu me dirait-il encore : *Sois saint, parce que je suis saint* ? Esprit menteur, lui répondrais-je. Dieu imbécile, ton règne est fini ; cherche parmi les bêtes d'autres victimes. Je sais que je ne suis ni ne puis jamais devenir saint, et comment le seras-tu, toi, si je te ressemble ? Père éternel, Jupiter ou Jéhovah, nous avons appris à te connaître : tu es, tu fus, tu seras à jamais le jaloux d'Adam, le tyran de Prométhée...

« Ton nom, si long-temps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant, eh bien ! ce nom est incommunicable ; désormais voué au mépris et à l'anathème, il sera sifflé parmi les hommes ; car Dieu, c'est sottise et lâcheté ; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge ; Dieu, c'est tyrannie et misère ; Dieu, c'est le mal. — Tant que l'humanité s'inclinera devant un autel, l'humanité, esclave des rois et des prêtres, sera réprouvée ; tant qu'un homme, au nom de Dieu, recevra le serment d'un autre homme, la société sera fondée sur le parjure ; la paix et l'amour seront bannis d'entre les mortels. Dieu, retire-toi, car, dès aujourd'hui, guéri de ta crainte et devenu sage, je jure, ma main étendue vers le ciel, que tu n'es que le bourreau de ma raison, le spectre de ma conscience. »

3°. *L'Eglise*. — « L'ignorance des pontifes et

des conciles, sur tout ce qui regarde la morale, a égalé celle du forum des prêteurs, et cette ignorance profonde de la société et du droit est ce qui a perdu l'Eglise et qui déshonore à jamais son enseignement. Du reste, l'infidélité a été générale; toutes les sectes chrétiennes ont méconnu le précepte du Christ. Toutes ont erré dans la morale, parce qu'elles erraient dans la doctrine; toutes sont coupables de propositions fausses, pleines d'iniquité et d'homicide. Qu'elle demande pardon à la société, cette Eglise, qui s'est dite infaillible, et qui n'a pas su conserver le dépôt; que ses sœurs prétendues réformées s'humilient... et le peuple, désabusé, mais clément, aviserà. »

4°. *La propriété.* — « La propriété, par principe et par essence, est donc immorale. Cette proposition est désormais acquise à la critique. Conséquemment le code, qui, en déterminant les droits du propriétaire, n'a pas réservé ceux de la morale, est un code d'immoralité; la jurisprudence, cette prétendue science du droit, qui n'est autre que la collection des rubriques propriétaires, est immorale; et la justice, instituée pour protéger le libre et paisible abus de la propriété, la justice qui ordonne de prêter main-forte contre ceux qui voudraient s'opposer à cet abus, qui afflige et *marque d'infamie* quiconque est assez osé pour prétendre réparer les outrages de la propriété, la justice est infâme. »

Voici la conclusion de l'ouvrage, elle est digne des autres parties.

« Tout annonce que le règne de la fiction est passé, et que la société va rentrer dans la sincérité de sa

nature... L'hypocrisie, la vénalité, la prostitution, le vol, forment le fond de la conscience publique. Or, à moins que l'humanité n'apprenne à vivre de ce qui la tue, il faut croire que la justice et l'expiation approchent...

« Le socialisme, en pénétrant les masses, est devenu tout autre; le peuple s'inquiète peu de l'honneur des écoles; il demande le travail, la science, le bien-être, l'égalité. Peu lui importe un système, pourvu que la chose s'y trouve. Or, quand le peuple veut quelque chose, et qu'il ne s'agit plus pour lui que de savoir comment il pourra l'obtenir, la découverte ne se fait point attendre : *Préparez-vous à voir descendre la grande mascarade...*

« Que le prêtre se mette enfin dans l'esprit que le péché c'est la misère, et que la véritable vertu, celle qui nous rend dignes de la vie éternelle, c'est de lutter contre la religion et contre Dieu. »

Est-ce assez d'audace et d'absurdité? Un esprit quelque peu sain eût-il écrit ces pages? Se trouverait-il en France un jury éclairé et probe, qui pût affirmer, sur son honneur et sa conscience, devant Dieu et devant les hommes, que l'auteur jouit de sa raison? Et le suffrage universel en a fait un représentant du peuple!

MÉLANGES.

L'esprit de famille. — La famille est , maintenant plus que jamais , le premier élément et le dernier rempart de la société. Pendant que , dans la société générale , toutes choses deviennent de plus en plus mobiles , personnelles , viagères , c'est dans la famille que demeurent indestructibles le besoin de la durée et l'instinct des sacrifices du présent à l'avenir. C'est là que se retranchent et se maintiennent , comme dans un asile tutélaire , des idées et des vertus qui font contre-poids au mouvement excessif , désordonné , inévitablement suscité dans les grands foyers de civilisation des grands États. Nos grandes villes , le tourbillon de leurs affaires et de leurs plaisirs , les tentations et les perturbations qu'elles répandent incessamment , jetteraient bientôt la société tout entière dans un état de fermentation et de relâchement déplorable , si la vie domestique partout répandue sur le territoire , son activité calme , ses intérêts permanents , ses liens immuables n'opposaient à ce péril de solides barrières. C'est au sein de la vie domestique et sous son influence que se maintient plus sûrement la moralité privée , base de la moralité publique. C'est là aussi , et aujourd'hui presque uniquement là , que se développent la partie affectueuse de notre nature , l'amitié , la reconnaissance , le dévouement , les liens qui unissent les cœurs dans le rapprochement des destinées. Des temps ont été , des sociétés ont existé

où ces sentiments individuels prenaient aussi leur place dans la vie publique, où les affections dévouées se combinaient avec les relations politiques. Ces temps ne sont plus et ne peuvent guère revenir. Dans nos sociétés si vastes, si compliquées, au milieu du mouvement qui les emporte, les intérêts généraux, les idées générales, les sentiments des masses et les combinaisons des partis président seuls à la vie publique. Les affections personnelles sont des liens trop délicats pour influencer puissamment dans les luttes de ces moteurs impitoyables. Cependant ce n'est jamais sans un grave dommage qu'on étouffe, dans tel ou tel des champs où se déploie l'activité humaine, l'un des éléments vitaux de la nature humaine : c'est une grande beauté et une grande force de moins, dans les relations de la vie politique, que cette absence presque complète des sentiments tendres et dévoués, cette domination presque exclusive des idées abstraites et des intérêts généraux ou personnels. Il importe infiniment à la société que ces dispositions, je dirai volontiers ces passions affectueuses du cœur de l'homme aient leur sphère assurée où elles se déploient librement, et que de là elles viennent quelquefois, par quelques beaux exemples, faire acte de présence et de puissance dans cette sphère politique où elles paraissent si rarement. C'est au sein de la vie domestique et par les affections de famille que ce but social est atteint. En même temps qu'elle est un principe de stabilité et de moralité, la famille est aussi un foyer d'affection et de dévouement où ces nobles parties de notre nature trouvent des satisfactions qu'elles n'obtien-

draient point ailleurs, et d'où elles peuvent, à certains jours, dans certaines circonstances, se répandre au-dehors, à l'honneur comme au profit de la société.

GUIZOT.

Les paysans. — Les socialistes, les communistes, les partageux font avec nos braves villageois comme le démon avec Jésus-Christ, lorsque, *du haut de la Montagne*, ils montrent tous les biens de la terre, promettant de donner à celui-ci un pré, à tel autre un champ, un domaine ou une maison, si l'on veut bien les croire, et leur confier le soin de gouverner le pays à leur gré.

Les hommes honnêtes, cependant (et, grâce à Dieu, ce sera toujours le plus grand nombre), comprennent bien qu'on ne peut pas ainsi dépouiller ceux qui possèdent au profit de ceux qui ne possèdent pas. — Obligés de réfléchir, ceux à qui l'on promet le bien d'autrui, sans pouvoir le leur livrer, comprennent et savent parfaitement qu'on ne devient propriétaire légitime d'une chose qu'en en payant le prix, de même qu'ils ne donnent leur journée qu'à celui qui paie leur salaire. Or, on ne peut payer ce prix qu'autant qu'on l'a gagné par son propre travail, ou hérité d'un père qui a travaillé et économisé pour ses enfants. La spoliation serait la guerre civile ; en 1793, il a fallu tuer avant de dépouiller. Or, la guerre civile serait la ruine du pays, et, en fin de cause, il y aurait assurément moins de riches, mais certainement aussi plus de pauvres et de malheureux, puisqu'il n'y aurait plus personne qui pût ou voulût faire travailler. Ainsi, ce serait la perte de la France !

Or, le peuple est patriote; il est fier de la gloire de son pays; il ne consentira jamais à devenir, pour la satisfaction de quelques ambitieux, un instrument de meurtre, d'incendie et de dévastation qui déshonorerait à jamais le nom français.

Le laboureur aime ses champs; il se plaît à son travail. Quand le soleil éclaire le sillon qu'il trace, quand il voit bondir ses troupeaux, il ne quitterait pas son labeur, quelque dur qu'il soit, pour aller en ville faire une émeute, ou pour piller le propriétaire ou le fermier qu'il sert et dont il est bien traité.

Le petit propriétaire, pour peu qu'il soit clairvoyant, comprend à merveille qu'après les plus gros, par lesquels on commencerait, viendraient les moyens, puis les inférieurs, et que tout y passerait de proche en proche, pour devenir successivement la proie des fainéants, des ivrognes, des malfaiteurs, et de ceux que les campagnards eux-mêmes appellent des *gens de rien*.

Ayons donc confiance dans la clairvoyance, le bon sens et l'honnêteté de ceux qu'il faut appeler avec honneur les *paysans*, c'est-à-dire par excellence les hommes *du pays*, les cultivateurs de la terre et du sol natal.

DUPIN aîné.

La propriété. — L'homme, jeté *nu sur la terre nue*, passe de la misère à l'abondance par l'exercice des facultés puissantes que Dieu lui a données.

Ces facultés composent une première propriété inséparable de lui; de leur exercice naît une seconde propriété, consistant dans les biens de ce monde, moins adhérente à son être, mais plus

respectable, s'il est possible, car la première lui vient de la nature, et celle-ci de son travail, et, par cela même qu'elle est moins adhérente, ayant besoin d'être formellement garantie par la société, pour que l'homme, certain de posséder le fruit de ses efforts, travaille avec confiance et avec ardeur.

Cette propriété acquise, garantie par la société, a pour conséquences nécessaires le don et l'hérédité, car le don est l'une des manières forcées d'en user, car l'hérédité résulte à son tour du don et de la nature, ne peut être empêchée par aucun moyen, et complète le système de la propriété, en créant au travail un stimulant infini au lieu d'un stimulant insuffisant et borné.

De la transmission héréditaire proviennent de nouvelles inégalités acquises, qui, s'ajoutant aux inégalités naturelles, produisent certaines accumulations qu'on appelle la richesse. Ces accumulations n'ont rien de contraire à l'équité, car elles n'ont été dérobées à personne, contribuent à l'abondance commune, servent à payer les produits les plus élevés de toute industrie perfectionnée, sont le moyen de la bienfaisance, et, nées du travail, se dissipant et périssant par l'oisiveté, présentent l'homme récompensé ou puni par la plus infallible des justices, celle du résultat.

THIERS.

La propriété, c'est le vol. — La propriété est immorale par principe et par essence !... Le code qui la protège est un code d'immoralité ! La jurisprudence, cette prétendue science du droit, qui n'est autre que la collection des rubriques propriétaires, est immorale ! et la justice, instituée pour

protéger le libre et paisible abus de la propriété ! la justice qui ordonne de prêter main forte contre ceux qui voudraient s'opposer à cet abus , qui afflige et marque d'infamie quiconque est assez osé que de prétendre réparer les outrages de la propriété, la justice est infâme !... *La propriété, c'est le vol !* Cette définition est la mienne, et toute mon ambition est de prouver que j'en ai compris le sens et l'étendue ! *La propriété, c'est le vol !* Il ne se dit pas en mille ans deux mots comme celui-là ! Je n'ai d'autre bien sur la terre que cette définition de la propriété ; mais je la tiens plus précieuse que les millions de Rotschild, et j'ose dire qu'elle sera l'événement le plus considérable du règne de Louis-Philippe.

PROUDHON.

La propriété, c'est la liberté. — « La propriété, c'est le vol, » a dit l'un d'entre eux. En admettant leur bonne foi, on craint de calomnier leur intelligence. Ou cette rédaction n'a point un vrai sens et n'est rien qu'un jeu de mots, ou elle est une provocation à la guerre civile. Le brigand, qui attend le voyageur au coin d'un bois, pour lui demander la bourse ou la vie, roule sans doute en lui-même quelque raisonnement semblable ; car le crime endort habituellement la conscience par un sophisme, et il lui sera commode d'appeler l'assassinat une restitution. Ce sera, selon cette doctrine, un crime politique, un crime privilégié.

Si la propriété est un vol, la reprendre à celui qui s'en est emparé, à titre de restitution, est un acte conforme au même principe qui a déterminé le premier assaillant : en effet, il est impossible de sup-

primer, dans celui à qui la propriété serait ôtée, la conviction de son droit à la posséder. La spoliation prendrait en vain la forme d'une loi, le sentiment universel protesterait et la regarderait comme l'abus de la force. Les propriétaires des champs, des maisons et des capitaux s'uniraient à ceux qui pensent que l'ordre social est bon et profitable ; puis ils se défendraient en sûreté de conscience. La société est dissoute, le jour où son principe est nié.

Au lieu de dire : « La propriété, c'est le vol, » il faut répéter ce qui a été dit souvent avec évidence : « La propriété, c'est la liberté. » Parcourez en effet les annales de tous les peuples, partout où vous verrez le despotisme, la conquête, ou le pouvoir né de la force, vous trouverez la propriété supprimée ou violée. La pensée des socialistes fournit un titre suffisant pour toute oppression : si la société est seule propriétaire, le pouvoir gouvernant, roi, sénat ou assemblée populaire, est maître de la terre et des hommes ; car celui qui ordonne le travail et règle la disposition des produits devient aussi maître de la personne. DE BARANTE.

L'argument des coups de fusil. — Nous assistons à une entreprise nouvelle contre la base fondamentale de la société, contre la liberté civile. Que se proposent donc les diverses variétés du socialisme ?

Les uns veulent presser le pas de la société française et la faire arriver, par contrainte ou par convulsion, au but que leur imagination a placé dans l'avenir.

D'autres nous prennent comme matériaux d'une

machine sociale toute nouvelle qu'ils veulent fabriquer; ils ont des expériences à faire sur leur malheureux pays, des utopies à essayer; pour cela, il faut d'abord rompre tous les liens de la société actuelle, anéantir les transactions et les contrats, supprimer les engagements des citoyens entre eux, et aussi les lois qui sont les engagements de l'Etat.

On se sent étouffé par un mauvais rêve, lorsque la raison est condamnée à se défendre contre de telles folies. De tous les vaincus, le plus opprimé a été le bon sens. Certes, ces hommes ont bien fait de remettre leur cause aux mains de ceux qu'ils avaient séduits et enivrés; car elle ne peut être défendue par d'autres arguments que des coups de fusil.

LE MÊME.

Le bon socialiste. — Le bon socialiste n'est ni celui qui rêve, ni celui qui renverse, ni celui qui violente; c'est celui qui cherche constamment le vrai progrès, qui respecte l'état social amené par les siècles, qui ne s'occupe que d'en développer les avantages et d'en diminuer les inconvénients. Celui-là ne prend pas tout changement pour une amélioration, ni tout mouvement pour un progrès; il sait qu'on peut marcher à reculons, et qu'on n'est pas toujours mieux, par cela seul qu'on est autrement. Le socialiste, c'est Vauban, traçant un système d'impôts destinés à soulager l'épouvantable misère du peuple, écrasé par le ruineux despotisme de Louis XIV; c'est Napoléon, consacrant les conquêtes démocratiques de la révolution par le Code civil; c'est sir Robert Peel ajoutant aux réformes politiques, les plus larges réformes financières et commerciales.

Le socialisme vrai, celui de tous les esprits éclairés, de tous les cœurs généreux, se dévoue à l'étude, à la réalisation des améliorations véritables; son but est légitime comme ses moyens; il n'effraie personne et rend service à tout le monde; il a droit d'exiger qu'on ne le confonde pas avec les déclamations anarchiques et vides, avec les menaces révolutionnaires, avec les doctrines hideusement subversives qui usurpent le même nom et attirent sur le mot de socialisme la juste réprobation du bon sens public.

GRUN.

Les Rouges. — Il est dans le parti républicain une classe qui n'a d'importance que par la force que l'imagination lui prête, fantôme sinistre qui apparaît comme quelque chose de gigantesque à travers les nuages qui l'enveloppent. Je parle des anarchistes, de ces monstres aux mains sanglantes, qui méditent, au fond de leurs repaires, le pillage, le meurtre, l'incendie. Impuissants par eux-mêmes, ils disparaîtront dès qu'on s'unira contre eux; et ce seraient des passions bien étrangement aveugles que celles, nous ne disons pas qui chercheraient des alliés dans le crime et dans la dévastation, mais qui ne suspendraient pas à l'instant toute autre guerre, lorsque des antres où ils se cachaient sortent soudain, haletants de fureur, les bannis de la civilisation, pour ébranler la société dans ses fondements mêmes. Quiconque alors hésite à se lever, à se joindre à ses frères pour la défense commune, celui-là n'est pas homme, celui-là est infâme à jamais.

LAMENNAIS.

Le parti rouge. — Ce parti ne cache ni ses tendances ni sa force. Il livre déjà au gouvernement issu du suffrage universel, et fondé sur la Constitution républicaine, des attaques dont la fureur égale, si elle ne dépasse même, le déchaînement des passions qui ont emporté la monarchie. Contenus par l'énergique modération de l'armée dans les grands centres de population, c'est jusque dans les plus petites bourgades de nos provinces les plus reculées et jadis les plus paisibles, que ses adeptes arborent les insignes de la terreur et réhabilitent les souvenirs les plus monstrueux de notre histoire.

Ce qui, sous la première République, du temps de Babœuf et de ses complices, paraissait le rêve d'une poignée de fous, est devenu pour nous une réalité menaçante, et la prochaine étape qu'on nous montre dans la route de l'avenir. Ce qu'on prêche, ce qu'on promet, ce qu'on avoue, ce qu'on salue d'avance, c'est la confiscation universelle, garantie et exploitée par la dictature illimitée de quelques conspirateurs. Le code de cette dictature est déjà écrit, et ses ministres se trouvent déjà par milliers au sein d'une population fanatisée par une presse qui lui enseigne chaque jour la philosophie du vol et l'apothéose de la révolte.

Oui, il faut le savoir et il faut le dire : c'est la société tout entière, la société telle qu'elle existe depuis six mille ans, que d'audacieux novateurs veulent bouleverser pour la refaire à leur gré. Ce ne sont plus les derniers vestiges de la royauté et de l'aristocratie qu'on veut effacer, c'est la religion, la famille et la propriété qu'on nie et qu'on pros-
crit.

Ce n'est plus la France seule qui est ébranlée ,
c'est l'Europe entière qui est en proie à l'in-
cendie.

MANIFESTE ÉLECTORAL.

Le Rouge. — Victor Hugo caractérise ainsi la République rouge, dans une circulaire adressée aux électeurs de Paris, à la fin de mai 1848 :

« Elle abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge , fera des gros sous avec la colonne , jettera bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat , détruira l'Institut , l'Ecole Polytechnique et la Légion - d'Honneur , ajoutera à l'auguste devise : *Liberté , Egalité , Fraternité* , l'option sinistre : *ou la Mort* ; fera banqueroute , ruinera les riches sans enrichir les pauvres , anéantira le crédit qui est la fortune de tous , et le travail qui est le pain de chacun , abolira la propriété et la famille , promènera des têtes sur des piques , remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre , mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendres , fera de la France la patrie des ténèbres , égorgera la liberté , étouffera les arts , décapitera la pensée , niera Dieu , remettra en mouvement ces deux machines fatales qui ne vont pas l'une sans l'autre , la planche aux assignats et la bascule de la guillotine ; en un mot , fera froidement ce que les hommes de 93 ont fait ardemment , et , après l'horrible dans le grand que nos pères ont vu , nous montrera le monstrueux dans le petit. »

V. HUGO.

Encore le Rouge. — La République, comme l'entendent certaines gens, c'est la guerre de ceux qui

n'ont ni un sou, ni une idée, ni une vertu, contre quiconque a une de ces trois choses.

LE MÊME.

Les promesses des Rouges. — On sait comment les choses se sont passées après la révolution de Février.

A cette époque, comme aujourd'hui, les Rouges disaient : « Le Trésor tiendra tous ses engagements vis-à-vis des créanciers de l'Etat. »

Quelques jours après, le Trésor était mis en suspension de paiement, et plus tard en commencement de faillite par le Gouvernement provisoire.

Les Rouges disaient encore : « Loin d'exiger des citoyens un sacrifice quelconque, nous voulons diminuer les impôts ! »

Sept jours après cette décevante promesse, le Gouvernement provisoire décrétait l'impôt des 45 centimes, demandait 1 p. % aux créanciers hypothécaires, proposait d'appliquer l'impôt progressif sur les successions et sur le revenu.

Ce n'est pas là de l'histoire ancienne ni un conte fait à plaisir; le pays se ressent encore du passage des républicains rouges aux affaires, et s'ils y revenaient par surprise ou grâce à la crédulité des électeurs, certainement la France pourrait s'attendre aux plus terribles catastrophes.

Bienfaits de la Rouge. — Voici un passage de Proudhon, qui trace en termes énergiques les bienfaits dont la République rouge doit faire *jouir* la France. La vivacité des images et la crudité des mots font partie du style de l'accusateur public de la propriété:

« La France sera comme une ruche enveloppée de flammes, où les abeilles, étouffées, brûlées, s'entreteuent de leurs aiguillons ;

« Quand le gouvernement sera sans ressources ;

« Quand le pays entier sera sans production, sans commerce ;

« Quand les ouvriers, démoralisés par le chômage et par la politique des clubs, prendront les armes pour vivre ;

« Quand des millions de prolétaires seront croisés contre la propriété ;

« Quand l'état *requerra* l'argenterie et les bijoux des citoyens pour les envoyer à la Monnaie ;

« Quand les perquisitions domiciliaires seront l'unique mode de recouvrement des impositions ;

« Quand des bandes affamées parcourront le pays et organiseront la maraude ;

« Quand le vagabondage sera devenu la condition commune ;

« Quand le paysan abandonnera la culture ;

« Quand les ouvrières se seront toutes livrées ;

« Quand la prostitution, le chagrin, la misère les auront rendues furieuses ;

« Quand des troupes de femmes célébreront les fêtes de la République par d'horribles bacchanales ;

« Quand les gerbes auront été pillées, les maisons forcées, les églises profanées, les torches allumées, les femmes violées ;

« Quand le sang aura été répandu, quand les têtes seront tombées...

Nous en passons et des meilleurs. Quand tout cela sera arrivé, Proudhon s'écrie : « Oh ! alors vous

saurez ce que c'est qu'une révolution. » Et il ajoute : « Réveillez-vous, Montagnards, Cordeliers et Bououvistes ! criez Vive la République ! et marchez ! »

Quel est le plan des Rouges. — Les Rouges, dans leurs conciliabules, disent tout haut qu'ils ont manqué leur affaire en Février.

Les masses, disent-ils, n'étaient pas alors suffisamment mûres pour leurs doctrines.

Ils avaient bien les quelques milliers de voleurs, de forçats libérés, de gens sans aveu, que renferme une immense capitale comme Paris, et dont toutes les grandes villes ont aussi leur part ; ces honnêtes gens étaient, dès-lors, parfaitement disposés pour exécuter la mise à sac générale et le pillage universel ; mais ils couraient risque de se trouver trop isolés.

Les ateliers nationaux eux-mêmes, nourris des leçons de Louis Blanc, étaient insuffisants pour cette besogne, comme on en fit l'expérience. Attaquée à coups de fusil, la société sut résister à coups de fusil, et demeura victorieuse.

Au 29 janvier, la République rouge n'osa pas descendre dans la rue.

Au 13 juin 1849, elle n'y mit le pied que pour subir une défaite qui, par bonheur, fut ridicule, et non sanglante.

Elle avait compté sur la désertion, sur la trahison dans l'armée, qu'elle calomniait par de telles espérances. Nos braves soldats montrèrent aux Rouges combien ce calcul était faux.

D'après ces diverses expériences, la République démocratique et sociale voit qu'elle n'a pas de chan-

ces, quant à présent, avec une lutte armée; mais elle est loin d'y renoncer pour l'avenir.

Pour préparer les voies aux moyens violents, les Ravageurs ont redoublé leur propagande perverse: ils se flattent de tromper et de corrompre les populations, à tel point que le vote universel, jusqu'ici l'instrument de leur confusion, devienne celui de leur victoire. Même alors, ils le savent bien, tout le monde ne se laisserait pas dévaliser, emprisonner, égorger sans résistance; néanmoins, beaucoup de gens se sentiraient paralysés, quand la République rouge se présenterait avec l'apparence du vœu national.

Bien entendu que les dix-neuf vingtièmes des électeurs, en votant pour le socialisme, c'est-à-dire pour un bien-être vague et inconnu, n'auraient pas cru voter pour le régime de Robespierre et de Marat; mais, n'importe, le tour serait fait, le nouvel escamotage serait accompli.

Th. MURET.

Les socialistes. — Ce qu'on nomme les socialistes est un *genre* immense de rêveurs, d'insensés ou de malades, divisés en *familles* de Saint-Simoniens, de Fourieristes, de Communistes, de Babouvistes, d'Icariens, etc., selon différents prétendus systèmes d'organiser la société, lesquels se réduisent au fond à diverses manières de prendre le bien d'autrui. Cette faction, fille d'une philosophie dissolvante, anti-religieuse et anti-sociale, ne serait en elle-même que ridicule; mais elle s'adresse aux mauvais penchants de la portion corrompue des villes; elle offre aux fainéants, aux dépravés un

monde dans lequel on ne travaillera qu'autant qu'on le voudra ; dans lequel on ne manquera jamais, quoi qu'on fasse, ni de pain, ni d'habits, ni de toit ; dans lequel on n'aura ni ses enfants à nourrir, ni son père et sa mère à soutenir, ni sa femme à faire vivre, et comme ces extravagantes utopies sont irréalisables dans une société religieuse et civilisée, les socialistes proposent l'abolition de la religion, de la famille et de la propriété.

Les partageux. — Le paysan a trouvé dans son dictionnaire campagnard un synonyme dont la crudité effarouche les doctrinaires du communisme. Il les nomme des *partageux*. Eh oui ! messieurs les socialistes, vous avez beau déguiser la chose sous l'artifice de l'expression, le paysan a trouvé le fin mot : vous êtes des *partageux*, pas autre chose ; n'ayant rien pour la plupart, vous demandez tout bonnement votre part dans le bien d'autrui, quitte à prendre le tout plus tard. Vous êtes des *partageux*, c'est-à-dire des frêlons qui convoitent le miel qu'ils n'ont pas fait. Vous êtes des *partageux*, c'est-à-dire des sophistes qui érigent le vol en système et la spoliation en doctrine. Abusez par vos subtilités l'ouvrier de Paris, ce demi-savant toujours facile à aveugler. Mais le paysan y voit clair, son bon sens lui dit ce que vous êtes, et comme il ignore l'art de dire honnêtement les choses malhonnêtes, il appelle un chat un chat, et Rollet..... un *partageux*.
PHARE DE LA MANCHE.

Le socialisme. — A une aristocratie effacée succèdera toujours une aristocratie. Les plus impla-

cables niveleurs de tous les temps n'ont jamais pensé au peuple que comme levier pour détruire, car ces honnêtes gens n'ont voulu abattre et faire table rase des privilèges et des sommités existantes, que pour bâtir à leur tour et à leur profit, sur ce plan libre et nivelé, leur petit édifice aristocratique, qui, à son tour, subit le sort commun, que l'édifice s'appelle empire, république, directoire, royaume ou consulat. Tout ce que la masse *payante* et *sensée* de la nation gagne à ces belles et grandes réédifications sociales sur de larges bases (comme ils disent sans rire), c'est de penser avec effroi que chacun, à son tour, a le droit de vouloir jouer à l'architecte; c'est de payer la main-d'œuvre, c'est de redorer chaque couronne, d'*habiller à neuf quelques gredins en quenilles*, et de *soûler la canaille*, pour pendre la crémaillère du nouvel édifice social à larges bases, comme disent les bonnes gens.

E. SUE.

Le vrai sens du mot SOCIALISME. — Le mot *socialisme* signifie en ce moment, non pas l'amélioration, mais la destruction de l'ordre social. La *république socialiste* veut dire: la république radicale, la république impatiente, la république implacable, la république expropriant ceux-ci, sous prétexte d'enrichir ceux-là; la république commençant par ruiner tout le monde pour établir le niveau, non de la richesse, mais de la misère et de la faim; la république faisant évanouir ou enfouir tous les capitaux et tous les salaires, sous prétexte d'organiser le travail; la république repudiant toutes les traditions et toutes les conditions

de la civilisation connue, pour créer, par la violence et par la tyrannie, un monde nouveau en opposition avec les éternels instincts que Dieu a donnés à l'homme : monde nouveau de vérité, d'égalité et de paix, enfanté par la vengeance, par l'envie, par la haine, éclairé par la lueur des coups de fusil, inondé du sang des citoyens et organisé par les chimères.

LAMARTINE.

• **Ce qu'est la propriété pour les communistes.** — M. Proudhon a publié un livre qui commence par cette maxime : « La propriété, c'est le vol. » Ainsi vous qui avez travaillé dix ans, vingt ans, trente ans, pour acquérir cette somme de bien-être plus ou moins considérable qui est nécessaire à votre tempérament, à votre organisation, à votre intelligence ; — vous qui vous êtes fait cette vie tranquille qui suffisait à Horace, ou cette grande existence qui ne suffisait pas à Byron ; — toi, l'ami d'Auguste, qui chanta à Tibur ; — toi, le protecteur des Grecs, qui allais mourir à Missolonghi ; — toi, mauvais soldat, qui avais gagné vers par vers cette *aurea mediocritas* dans laquelle tu t'endormais ; — toi, poète guerrier, qui des débris de la fortune paternelle avais acheté le vaisseau chargé d'armes avec lequel tu allais porter la liberté à une nation : — vol que ta maison, vol que ton vaisseau ; — car la propriété, c'est le vol. Ainsi, vous à qui je parle, votre hôtel, si vous en avez un, c'est un vol ; vos rentes, c'est un vol ; vos habits, c'est un vol ; vos femmes surtout, c'est un vol !... Et quand on pense qu'un rêveur, échappé de Charenton, fait une révolution avec de pareilles théories, comme

Aquilon, échappé de l'ancre d'Eole, faisait une tempête avec son souffle !

Heureusement derrière ces hommes traînant à leur suite quelques adeptes égarés, il y a le véritable peuple, le peuple de Paris, grand et fort, qui est arrivé à la possession et qui ne veut pas qu'on lui dise que la possession est un vol. Heureusement derrière le peuple de Paris il y a la France, la France qui, Paris les acceptât-il, n'accepterait pas, elle, ces étranges sophismes, ces incroyables paradoxes. Heureusement derrière la France il y a Dieu.

A. DUMAS.

Débuts de la République. — La République a fait en trois mois plus de mal que la monarchie en 18 ans : elle a fait descendre la corruption jusque dans les rangs inférieurs de la société ; elle a démoralisé les classes laborieuses, ce qu'on est convenu d'appeler le peuple. Le Gouvernement républicain, dans ses tristes débuts, ne se bornait pas à trafiquer du pouvoir, à prostituer les emplois au premier venu ; mais il conviait encore, en déchaînant les mauvaises passions, toutes les classes et tous les individus à la destruction des principes sur lesquels repose l'ordre social. A peine la République était-elle proclamée dans les rues de Paris, que le Gouvernement provisoire préludait aux attaques dont la propriété devait être l'objet en faisant largesse aux ouvriers des barricades du million échu de la liste civile, traitement qui, n'ayant plus de destination, aurait dû revenir au Trésor. Plus tard, il annonçait hautement l'intention de confisquer, moyennant une indemnité dérisoire, les chemins

de fer , les canaux et les assurances ; comme si , après la ruine des associations et la confiscation des propriétés collectives , la propriété individuelle pouvait rester debout ! A la même époque , on enseignait au Luxembourg des doctrines qui préparaient l'insurrection générale des classes laborieuses , et qui , en attendant , amenaient les entrepreneurs d'industrie , par l'avilissement graduel de leur capital industriel , à donner presque pour rien à l'Etat , qui s'érigait en entrepreneur universel du travail , ce dont il n'aurait pas osé s'emparer à force ouverte. Enfin , l'on suspendait les paiements du Trésor , et l'on conduisait l'Etat , par l'injuste rançon imposée à ses créanciers , à la hideuse banqueroute , s'il n'eût été relevé par tout ce qu'il y avait d'honnête et d'intelligent à la fois dans l'Assemblée constituante , de cette honte qui ne devait pas peser deux fois sur la France. Voilà le chemin que l'on avait fait en quelques mois. Au Gouvernement , des socialistes sans le savoir et sans le vouloir , qui frayaient les voies aux autres ; derrière eux venaient les socialistes qui savaient très-bien ce qu'ils voulaient , et qui nous ont bien prouvé que le communisme était la logique de cette situation , le dernier mot de l'anarchie. Cependant la propriété , que l'on attaquait , que l'on réduisait à merci , que l'on dévorait en espérance , s'est vengée en sauvant le pays. Elle a porté le poids des 45 centimes , et elle a mis ainsi à flot cette barque avariée du Trésor , qui menaçait de s'abîmer dans la tourmente.

LÉON FAUCHER ,

(au banquet de Limoges , août 1849).

Le socialisme. — Le socialisme, fort de la tolérance et des encouragements qu'il a trouvés dans les débuts de la République, fort de cette propagande éhontée qu'il fait incessamment dans les régions inférieures de la société, voilà désormais l'ennemi à combattre. Vous demanderez peut-être où le saisir. Il emprunte des formes diverses, je le sais ; mais qu'on le juge par ses œuvres. Au point de vue matériel, n'a-t-il pas déjà troublé les ateliers, paralysé l'industrie et le commerce, et transformé des travailleurs honnêtes en émeutiers ou en mendiants ? Au point de vue moral, n'a-t-il pas semé contre les hommes la haine et l'envie ? En faisant de l'homme sa propre idole, n'a-t-il pas enivré les âmes d'un panthéisme grossier ? Certes, il a fallu un de ces cataclysmes qui troublent le bon sens des populations, pour rendre le socialisme contagieux en France. Mais pense-t-on que ces adeptes, si aisément conquis, aient compris les systèmes fort subtils qui leur étaient prêchés ? De toutes les écoles qui se disputent l'empire du socialisme, le vulgaire n'a retenu que les attaques à la propriété et à la famille : voilà tout ce qui surnage du saint-simonisme, du fouriérisme, de l'owénisme et du cabétisme. Les maîtres peuvent débattre entre eux les combinaisons imaginaires d'un monde nouveau ; mais les disciples marchent droit à l'état sauvage. Le partage des biens et la communauté des femmes, voilà ce qui est dans l'air, ce qui circule, ce qui est accueilli. C'est, en effet, à ce dernier terme que la logique du socialisme conduit.

Le socialisme ne renferme pas, comme on l'a écrit, l'avenir du monde. Le socialisme n'est pas

l'avenir, il est le passé. On retrouve encore sur le globe ces sociétés qui reproduisent les caractères de l'enfance des nations, et qui traînent après elles la dégradation et la misère. Celles qui ne connaissent pas la propriété ne connaissent pas le mariage. La propriété et le mariage suivent la même fortune dans l'histoire : ce sont deux progrès contemporains dans la marche des sociétés. L'homme met l'empreinte de la personnalité sur les affections en même temps que sur les choses. Et pour trancher les disputes d'un mot, la propriété, c'est la civilisation, le communisme, c'est la barbarie.

Ce que je pardonne le moins au socialisme, c'est de s'être adressé, comme le tentateur, aux populations les plus ignorantes et les plus pauvres. Là se révèlent jusqu'à l'évidence son infériorité et même son immoralité. Il s'est bien gardé de chercher à convertir les hommes honnêtes et éclairés, ceux qui peuvent juger le fort et le faible d'une doctrine ; il n'a voulu avoir affaire ni à la raison qui examine et se rend compte, ni à ces situations dans lesquelles on résiste à échanger un bien certain contre un mieux hypothétique. Non, il a trouvé plus commode de faire briller la convoitise aux yeux les plus humbles, de les étourdir en leur jetant, pour ainsi dire, la Californie à la tête, et d'allumer dans leur cœur cette flamme de l'envie qui consume sans éclairer.

LE MÊME. (Ib.)

Le socialisme. — C'est la prétention, non pas de réformer, mais de refaire la société de fond en comble, de la constituer sur de nouvelles bases, de changer toutes ses conditions, de substituer un

autre droit à son droit, une autre morale à sa morale, comme si le crime et la folie avaient été jusqu'à présent ses seuls législateurs. En effet, si nous écoutons les adeptes de cette nouvelle alchimie, on ne conçoit rien de plus inique, de plus désordonné, de plus infâme que le régime sous lequel nous vivons. L'homme exploité par l'homme, le pauvre par le riche, le faible par le fort, la spoliation un droit, le travail une servitude, la misère augmentant chaque jour son empire, des classes entières fatalement vouées au vice et au crime, partout la division, la corruption, le mensonge, le doute : tels en sont les principaux résultats. Qu'on se garde bien d'en accuser les fautes, l'imprévoyance et les passions de l'individu. Toutes les passions sont légitimes, toutes sont utiles à notre bonheur, il ne s'agit que d'en savoir tirer parti. L'homme fait le bien et le mal selon le milieu dans lequel il vit, selon les rapports qu'on lui fait avec ses semblables ; c'est donc l'ensemble de ces rapports, c'est la société, encore une fois, qu'il faut refondre complètement ; et comme l'ordre social, tel que nous le concevons aujourd'hui, c'est-à-dire tel qu'il a toujours existé, repose tout entier sur la propriété et sur la famille ; c'est à ces deux institutions que s'attaquent en général, soit directement, soit indirectement, d'une manière franche ou détournée, tous les socialistes. Mais les uns s'élèvent plus particulièrement contre la propriété : ce sont les communistes ; les autres contre la famille : ce sont les phalanstériens ; d'autres, portant plus haut leurs coups, absorbent l'individu dans l'espèce et tendent à supprimer en nous le principe même de tout droit,

de toute règle, de toute obligation morale : ce sont les philosophes humanitaires, derniers échos d'une religion qui réhabilitait la chair, sanctifiait les passions et organisait le despotisme universel. Pour avoir raison de toutes ces sectes, il ne suffit pas de répudier leurs conséquences, ni de les écraser par la force ou par le jugement solennel d'une assemblée politique; il faut les étudier en elles-mêmes, dans leurs principes et dans les rapports qui les unissent ensemble; il faut remonter à leur origine et les suivre dans leur histoire. Le mal est ancien et profond, on n'en trouvera pas le remède si on ne l'observe depuis sa racine jusqu'à ses dernières ramifications. Telle est la tâche que je me suis proposée. Je parlerai d'abord du communisme, parce que là est le fond et pour ainsi dire le noyau des systèmes que je voudrais faire connaître. Tous les socialistes, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, qu'ils le dissimulent ou l'avouent, les phalanstériens, les philosophes humanitaires, les prétendus organisateurs du crédit et du travail, sont nécessairement communistes.

Ad. FRANCK.

(*Le communisme jugé par l'histoire.*)

Le devoir des bons citoyens. — Vous me demanderez ce qu'il reste à faire. Les progrès du socialisme, vous le savez, ont tenu surtout à l'opinion que l'on avait, et qu'il accréditait encore, de l'instabilité du pouvoir. Tant que l'on se flatte de renverser le gouvernement dans une émeute, dans une élection, dans un coup de main, l'audace des partis grandit en raison de leurs espérances. Que cette conviction disparaisse, et l'on n'ébranlera plus

les masses par l'attrait de ces déplorables nouveautés. Il faut donc fortifier le pouvoir et le placer au-dessus de toute atteinte. Il faut raffermir le sol qui menace de se dérober sous nos pas; et sur ce sol, qui présentera désormais un point d'appui solide, opposer la propagande du bien à la propagande du mal. Quoi ! tout devient instrument pour le mal, et tout ne serait pas instrument pour le bien ? Employez donc toutes vos facultés et toutes vos forces; ne perdez ni un jour, ni une heure; que l'ennemi vous trouve partout, veillant, prêchant et agissant.

On a cru trop long-temps qu'il n'était pas nécessaire de combattre l'absurde. C'est là une profonde erreur; l'absurde a aujourd'hui droit de cité. Sachez de plus que la raison ne fait pas son chemin toute seule. On ne la fait triompher dans ce monde que comme on gagne son pain, à la sueur de son front... Songez-y bien, le moment est décisif et solennel : il s'agit de savoir si la France gardera le rang que la civilisation lui a marqué en Europe, ou si on la fera descendre, en faisant violence à ses grandes destinées sur la pente qui mène à la barbarie.

LÉON FAUCHER.

Bases du communisme. — Beaucoup de gens ne connaissent pas exactement les bases essentielles sur lesquelles est fondée la subversive utopie du *communisme*. Voici une pièce officielle qui pourra servir à cet enseignement :

Extrait du procès-verbal d'une séance tenue le 20 juillet 1841, par le Comité des fondateurs du journal l'HUMANITAIRE.

Nous avons, à l'unanimité, reconnu et adopté, en

principe, les neuf questions suivantes, comme base fondamentale de la doctrine communiste égalitaire :

1° *La vérité*

Est indivisible, elle seule doit guider la raison de l'homme ; c'est pourquoi l'on doit la proclamer en tout et partout d'une manière convenable.

2° *Le matérialisme*

Doit être proclamé, puisque c'est la loi invariable de la nature sur laquelle tout est basé, et que l'on ne peut la violer sans tomber dans l'erreur.

3° *La famille individuelle*

Doit être abolie, parce qu'elle établit le morcellement des affections, rompt l'harmonie de la fraternité, qui seule doit unir les hommes, et devient la cause de tous les maux qui peuvent les perdre.

4° *Le mariage*

Doit être aboli, parce que c'est une loi inique, qui rend esclave ce que la nature a fait libre, et constitue la chair propriété individuelle ; rend par ce moyen la communauté et le bonheur impossibles, puisqu'il est constant que la communauté n'admet aucune espèce de propriété.

5° *Les beaux-arts*

Etant en dehors de la nature et des besoins de l'homme, ne peuvent être acceptés que comme délassement.

6° *Le luxe*

Doit disparaître, par la même raison qu'il n'est pas dans la nature et dans les besoins de l'homme.

7° *Les villes*

Doivent être détruites, parce qu'elles sont un centre de domination et de corruption.

8° *Chaque communauté*

Devra avoir une spécialité d'état.

9° *Les voyages continus*

Etant en rapport avec l'organisme et l'activité de l'homme, devront recevoir tous les développements possibles.

Après avoir résumé ces neuf questions, nous avons passé à la discussion et adopté à l'unanimité :

Que l'homme n'avait ni *idée*, ni *goût*, ni *penchant*, ni *aptitude* innés, parce qu'alors il faudrait admettre qu'il y a deux natures d'hommes différentes, ce qui est souverainement absurde, et par conséquent la communauté deviendrait impossible.

Ensuite nous avons nié l'existence du dévouement, en reconnaissant que ce que l'on qualifiait tel aujourd'hui n'était que pur égoïsme ou la satisfaction impérieuse d'un besoin.

Les six fléaux de l'humanité. — Struve, l'ami de Ledru-Rollin, son émule en Allemagne, son frère en socialisme, vient de lancer aussi son manifeste. Et pour que la ressemblance fût parfaite, c'est à la suite d'une fugue rapide et sur un rivage où il mène joyeuse vie, que Struve décrit ce qu'il appelle le règne futur de la fraternité. Voici ce qu'en dit un journal suisse :

« Struve compte six fléaux de l'humanité : *les rois, les nobles, les employés, l'aristocratie d'argent, les prêtres et les armées permanentes*. D'après ses calculs (faits en florins, ce qui importe sans doute assez peu), les rois coûteraient aux peuples 1 milliard par an; les nobles, les employés et les prêtres, 2 milliards pour chacune de ces trois classes; les armées 3 milliards, et la finance 4 mil-

liards : en tout 14 milliards, que les peuples garderaient en poche, s'ils se débarrassaient de ces six fléaux. Mais, pour cela, dit Struve, IL FAUT QUE L'EXTERMINATION S'ÉTENDE DU TAGE A L'OURAL, DE L'OcéAN A LA MER NOIRE, et qu'elle soit assez complète pour anéantir, non seulement ces fléaux eux-mêmes, mais jusqu'aux éléments dont ils se composent. »

Le communisme jugé par l'expérience en Afrique.
— Le 14 avril 1849, M. Taillefer, député, racontait ceci à la tribune de l'Assemblée nationale, et personne ne l'a contredit :

« Messieurs, dit-il, je citerai un fait qui est
« à ma connaissance. Nous avons eu en Afrique
« un gouverneur qui avait le goût de ces sortes
« d'expériences. Une tentative de travail en commun fut faite par ses ordres. Un certain territoire fut partagé de telle sorte, que le sixième était
« cultivé par l'industrie individuelle de chaque
« colon, et les cinq autres sixièmes par une association. Eh bien ! qu'arriva-t-il ? c'est que le sixième cultivé par des individus isolés produisit plus
« que les cinq autres sixièmes mis en commun. (On rit.)

« Le gouverneur n'y comprenait rien. Un vieux
« soldat s'approcha de lui et lui dit : *Nous avons
« parmi nous des paresseux, et comme ils avaient
« une part égale à la nôtre, nous sommes tous de-
« venus paresseux.* » (MONITEUR du 15 avril 1849.)
TAILLEFER.

Le socialisme désavoué. — Quant aux faits et

gestes du socialisme, je renonce à vous en entretenir. La tâche serait au-dessus de ma patience ! et ce serait dévoiler trop de mystères, trop de turpitudes ! Comme homme de réalisation et de progrès, je répudie de toutes mes forces le socialisme, vide d'idées, *impuissant, immoral, propre seulement à faire des dupes et des escrocs* ! N'est-ce pas ainsi qu'il se montre depuis vingt ans ? Annonçant la science et ne résolvant aucune difficulté, promettant au monde le bonheur et la richesse, et lui-même ne subsistant que d'aumônes, et dévorant, sans rien produire, d'immenses capitaux !

Pour moi, je le déclare, en présence de cette propagande souterraine... , en présence de ce sensualisme éhonté, de cette littérature fangeuse, de cette mendicité sans frein, de cette hébétude d'esprit et de cœur qui commence à gagner une partie des travailleurs, je suis pur des infamies socialistes, etc., etc.

PROUDHON.

Utilité des controverses sur le communisme. — Aucun temps ne fut plus tourmenté que le nôtre par l'esprit d'aventure. De toutes parts on est en quête du bonheur, on le poursuit dans mille directions, on le cherche où il n'est pas. On le demande à des combinaisons artificielles et extérieures, tandis que son siège est surtout dans le cœur humain. Des imaginations inquiètes se tournent vers un nouveau mobile civilisateur ; personne ne songe à l'homme, en qui se trouvent les éléments de toute amélioration et de tout progrès. Pendant que les sociétés chimériques pullulent, on laisse la société réelle marcher au hasard, sans but et sans idéal.

Le phénomène de ces sectes qui s'engendrent les unes les autres tient à cette situation, et dans ce sens cette histoire méritait d'être racontée. Un coup d'œil jeté sur les égarements de l'esprit humain, a toujours un utile résultat : il raffermi dans la pratique du bon sens en montrant où conduisent les vertiges de la pensée.

Louis REYBAUD.

L'impôt des 45 centimes. — Cet impôt, qui a pesé si lourdement sur vous, ne sont-ce pas les *républicains de la veille* qui l'ont créé ? A quoi était-il destiné par eux ?

A donner 40 francs par jour aux fameux commissaires qui sont allés porter, dans la France entière, le trouble et le désordre ;

A payer tous les agents des clubs de Paris, qui secondaient ces commissaires dans leur funeste mission ;

A solder les *Montagnards* de Caussidière et de Sobrier, et tous les porteurs de cravates et d'écharpes rouges, qui battaient le pavé de Paris ;

A donner à boire à tous les planteurs d'arbres de la liberté ;

A offrir aux badauds de la capitale de ridicules fêtes païennes ;

A défrayer le luxe insolent, le grand train, les scandaleuses orgies de tous les démagogues qui s'étaient jetés sur le pouvoir comme une légion de vautours ;

A éteindre leurs dettes les plus criardes, et à remplir les poches de bon nombre d'entre eux.

Habitants des campagnes, voilà quel a été l'emploi des 45 centimes !

Th. MURET.

Ce qu'avait coûté la révolution de Février avant la fin de 1848. — Je viens de parcourir d'une extrémité de la France à l'autre, et de visiter, avec une entière impartialité d'âme, nos grands foyers industriels, naguère si florissants, aujourd'hui si dévastés. Si c'est par leur application qu'on doit juger de la valeur des doctrines, la France a bien fait de se borner à un premier essai de celles qu'on voulait lui imposer. Ce simple essai sur quelques points, la peur qu'on a eue sur tous les autres, ont suffi pour produire une perturbation plus grave et plus profonde que celle qui a suivi la double invasion de 1814 et 1815. On ne saurait l'évaluer à une perte moindre de *dix milliards*.

BLANQUI.

(Rapport à l'Académie des sciences morales et politiques.)

Ce bon M. Joigneaux. — Il faut que nos amis des campagnes sachent ce qu'a été, ce qu'a écrit, ce qu'a osé signer de son nom ce vertueux conseiller du village, cet *agriculteur* qui leur parle d'un ton de bonhomie si caressant, ce réformateur si tendre et si humain.

En 1839, le citoyen Joigneaux fut condamné à cinq ans de prison et cinq ans de surveillance, pour la rédaction d'un odieux pamphlet intitulé : le *Moniteur républicain*. Le prospectus faisait les promesses suivantes :

« Nous n'écrirons que ce que les lois défendent sous peine d'amende, d'emprisonnement, ou même de condamnation capitale. »

Le premier numéro, daté de frimaire an XLVI, porte une vignette représentant la Liberté armée

d'un fusil, vêtue de guenilles, et assise sur des barricades de pavés, avec des cadavres à ses pieds. Voici un fragment du premier article :

« Nous parlerons contre la propriété, contre la religion de la majorité; nous ferons l'apologie des faits qualifiés crimes et délits; nous provoquerons, sans scrupule aucun, à la haine, au mépris, à la destruction du gouvernement et de ses chefs; nous ferons, en un mot, tout ce qui est défendu sous peine d'amende, de prison et de guillotine. »

Mais ceci n'est que de la bravade. Voici venir les conseils, les instructions directes, les excitations à l'assassinat. Le deuxième numéro contient une *Méditation* adressée aux jeunes gens; on leur dit :

« Chacun de vous est placé sur un théâtre immense, il ne tient qu'à lui d'y jouer un grand rôle; ce théâtre où tant de Brutus et tant d'Alibaud ont déjà légué leur mémoire à tous les siècles, en immolant ou cherchant à immoler la tyrannie; où un *homme* du peuple, le Christ mourut pour la cause de la fraternité; où les *héros* de 1793 scellèrent de leur sang leur dévouement aux devoirs et aux droits de l'homme. »

Nous demandons grâce à nos lecteurs pour ces monstruosité blasphématoires, qui ne sont cependant pas les seules. On lit dans le numéro 5 :

« Il est temps de tirer l'épée du fourreau, et surtout de jeter le fourreau loin de nous. Mais ce serait encore risquer la partie que de l'entamer autrement qu'en frappant de grands coups; et, puisqu'il faut nous expliquer, nous ne concevons rien de possible, si l'on ne commence par frapper la tête de la tyrannie, en d'autres termes, par tuer

Louis-Philippe et les siens. Nous prouverons cette nécessité dans notre prochain numéro. »

Ce numéro 5 se termine par un pompeux éloge de Billaud-Varennes :

« *Modèle de toutes les vertus politiques et le digne directeur des massacres de septembre.* »

Le numéro 6 établit la théorie du régicide et le droit à l'assassinat :

« Le progrès est le devoir de l'homme ; la royauté est contraire au progrès : il n'y a donc qu'une ressource à employer , le régicide , le tyrannicide , l'assassinat , comme on voudra qualifier cette action *héroïque*.

« *Il est sans doute bien d'être athée ; mais cela ne suffit pas ; il se faut bien pénétrer de la nécessité que le devoir impose , celui de faire disparaître les rois. On n'est pas homme de sang royal sans être coupable.* C'est l'attentat que nous appelons de tous nos vœux , *que nous comptons exécuter nous-même*, tôt ou tard. Le tyran doit , à défaut de la Providence , *qui n'existe que pour les sots* , rencontrer un homme enfin qui le traite selon ses œuvres. »

Nous croyons tout commentaire inutile , et la plume , d'ailleurs , nous tombe des mains à l'idée que de pareilles horreurs ont pu germer dans une tête humaine , et s'imprimer , et se signer , et se publier en France. Nous demanderons seulement à la *Feuille du Village* ce qu'elle pense de ces simples citations. (MESSAGER DE LA SEMAINE.)

Les clubs. — Le vrai peuple qui s'assemble occasionnellement pour exprimer son opinion sur

des sujets politiques, n'a rien de commun avec ces sociétés permanentes, qui, tenant leur mandat d'elles seules, usurent le droit de contrôler les autorités constituées et s'imposent à l'opinion publique. Les réunions du premier genre ont droit au respect; les autres sont incompatibles avec l'existence de tout gouvernement, et avec elles il n'y a que deux solutions possibles: ou elles meurent sous l'indifférence publique, ou elles renversent l'ordre établi.

WASHINGTON.

Vaines tentatives de séduction. — Ces messieurs font comme certains habiles voleurs qui ont envie de s'introduire la nuit dans un château. Préalablement, ils viennent caresser le chien de garde, ils lui donnent de la viande et des gâteaux, afin de se le rendre favorable et de pouvoir ouvrir la porte sans qu'il leur morde les jambes. Voilà le secret de toutes les flatteries dont ils fatiguent l'armée depuis quelque temps, après l'avoir humiliée en la chassant de Paris et en tenant sur son compte les plus indignes propos. Nos soldats ont trop de pénétration pour ne pas voir ce que cela vaut. La masse est composée des fils de nos bons cultivateurs; ils ont l'esprit de leurs pères, et ils n'aiment ni les *émeutiers*, ni les *partageux*. Ils veulent, quand ils auront payé leur dette à la patrie, retrouver le champ et le pré que leur père a acquis au prix de tant de sueurs et de privations, et sur lesquels eux-mêmes, avant de tomber au sort, ont appliqué chaque jour le travail de leurs jeunes bras. Sois donc tranquille, mon ami; la séduction ne prendra pas. Nos soldats rendront guerre pour guerre, et quand on

leur crierà : « Ne tirez pas sur vos frères ! » ils répondront : « Je ne vous connais pas ; mes frères sont derrière moi et je les protège. »

Le maréchal BUGAUD d'ISLY.

Recette de Ledru-Rollin pour faire une révolution.

— Ledru - Rollin , appelé en témoignage devant la haute-cour de Bourges, prétendait n'avoir pas deviné l'intention des émeutiers qui venaient envahir l'Assemblée, sous prétexte de lire une pétition pour la Pologne!... puis, comme cet envahissement du palais Bourbon lui rappelait un évènement de même nature auquel il se glorifiait d'avoir pris sa bonne part, il oublie tout-à-coup la prudence du témoin pour se laisser entraîner par l'amour-propre de l'artiste, et, avec l'aplomb d'un docteur en fait d'émeutes, le voilà qui explique naïvement à la cour comment il convient de s'y prendre pour escamoter un trône, une régence, ou un gouvernement provisoire!

« Croyez-vous donc, dit-il, que les révolutions se fassent en disant le *mot* pour lequel elles se font?... Pas le moins du monde! On s'empare de toutes les circonstances qu'on juge propres à émouvoir l'opinion publique, et, à l'aide d'un tour de main, le gouvernement est renversé!... »

Un monde en construction. — J'ai jeté dans le monde, il y a huit ans, cette parole devenue fameuse: *La propriété, c'est le vol.*

Ce fut un scandale pour la monarchie consti-

tutionnelle; maintenant c'est l'effroi de la république.

J'entends que ce soit le salut de la république.

La propriété est la non-réciprocité, et la non-réciprocité est le vol. J'ai, pour appuyer ma thèse, l'exploitation de l'homme par l'homme, j'ai l'expérience de la misère pendant six mille ans.

Mais la communauté est aussi la non-réciprocité, puisqu'elle est la négation des termes ad-
verses; c'est encore du vol.

Entre la propriété et la communauté, *je construirai un monde.*
PROUDHON.

Proudhon vice-Dieu. — Proudhon déclare que si Dieu ne fait pas son devoir en aidant le socialisme, il le destituera et se chargera de prendre à sa place la direction du monde, pour fonder la *réciprocité du crédit*. Voici comment s'exprime cet effréné démagogue :

« J'ose le dire, si le but que j'assigne à la révolution de Février (le communisme) n'était pas vrai, ce ne serait pas la philanthropie seule qui souffrirait en nous, ce serait la raison. Il faudrait croire alors que la civilisation a menti, que la philosophie et la religion ont menti, que la société est engagée dans une impasse; il faudrait dire que la raison a été donnée à l'homme pour égarer son jugement, et que le progrès, dans l'humanité, est une aberration de la Providence.

« Il n'en sera pas ainsi, lecteur, je vous le jure; et si la *puissance secrète qui mène le monde pouvait faiblir dans ses résolutions, il y aurait assez*

de force dans une seule tête pour plier la destinée ;
SI DIEU POUVAIT HÉSITER, UN HOMME LE REMPLACERAIT.... »

Jusqu'à quel point la folie humaine peut-elle donc aller en temps de révolutions !

Du cri : *Vive la République démocratique et sociale.*
— Allons au fond des choses, et voyons ce que veut dire ce cri dont on a fait un mot de ralliement.

La République DÉMOCRATIQUE ! Ne l'avons-nous pas ? Quel Etat plus démocratique au monde que celui où le suffrage souverain, la suprême puissance, appartiennent à tant de citoyens, sans distinction ; où le plus obscur et le plus pauvre pèse, par son vote, autant que le plus opulent et le plus illustre !

Mais ce mot *démocratique* n'est-il pas employé ici pour déguiser une anarchie où le pouvoir appartiendrait au plus turbulent et au plus criard ?

La République SOCIALE ! si je ne me trompe, ceci veut dire *fondée sur le socialisme*. Examinons ce qu'il y a sous ce mot, inventé par des charlatans, par des intrigants, pour faire des dupes et des malheureux.

Socialisme, vous diront-ils, signifie *association universelle*. En d'autres termes, tout le monde mettant son travail en commun, les hommes laborieux, industriels, se donneraient de la peine au profit des paresseux et des incapables ; les frêlons vivraient aux dépens des abeilles. Étrange *association* ! singulière *fraternité* !

« — Tu es laborieux, tu travailles ; je ne fais rien et je ne veux rien faire. » Tout le socialisme, tout le communisme est là.

Vive la République démocratique et sociale ! n'a pas, dans le fait, d'autre sens que : Vive la République des anarchistes et des fainéants de bon appétit !

L'envie démocratique. — Le socialisme n'est que le type le plus achevé de l'envieux. Jamais l'ignoble passion qu'ont tant de fois décrite les moralistes, ceux surtout qui ont vécu au sein des républiques, ne s'était affichée avec plus d'impudeur que dans les écrits et dans les actes de cette secte. Ces malheureux sont jaloux de tout, envient tout, haïssent tout ; civilisation matérielle, intellectuelle, morale, ils ont tout en exécration. Vos biens, vos talents, votre renommée, tout en vous leur est à charge. Pourquoi possédez-vous cette terre, cette maison, cette rente, cette place, cette épouse ? Pourquoi vous plutôt qu'eux ? Pourquoi avez-vous de l'esprit, du savoir, des lumières ? Pourquoi êtes-vous philosophe, homme d'Etat, poète, artiste, etc., tandis qu'eux ne sont rien, ne peuvent rien ?

Ils poussent la démence jusqu'à vouloir effacer les inégalités de la nature. Comme ils ne peuvent s'égaliser à vous, ils veulent vous égaler à eux. Ils chasseraient volontiers de ce monde, aussi bien que la fortune, le génie et les vertus. En effet, tant que tout cela sera de ce monde, ne verront-ils pas au-dessus d'eux des privilégiés de toutes sortes dont la supériorité les fera sécher ? De là l'invention du communisme, de l'Icarie, du travail organisé, etc., etc. Le seul

moyen de guérir leur envie est de tout niveler, c'est-à-dire de tout abaisser aussi bas que possible, aussi bas qu'eux. (L'ORDRE.)

Extrait du Petit Catéchisme révolutionnaire (1799).

— *Demande* : Quel est le but d'une révolution ?

Réponse : De détruire pour changer et de changer pour détruire.

D. Combien compte-t-on d'éléments révolutionnaires ?

R. Quatre : le déficit, la disette, l'audace et la peur.

D. Combien y a-t-il de vertus révolutionnaires ?

R. Deux : le pillage et l'assassinat.

D. A qui profitent les révolutions ?

R. Aux fripons et aux ambitieux.

D. Que fait le peuple dans une révolution ?

R. Il change de maître.

D. Que font les honnêtes gens dans une révolution ?

R. Une triste figure.

D. Pourquoi cela ?

R. Parce qu'en s'en mêlant ou en ne s'en mêlant pas, ils en sont toujours les victimes.

D. Par quelle raison ?

R. Par la raison que tous les moyens sont bons pour le crime qui attaque, et ne le sont pas pour la vertu qui se défend.

D. Comment finit une révolution ?

R. Par l'excès du mal, par l'aveuglement des chefs, et par le réveil du peuple.

Le droit au vol. — Il existe à Paris un établis-

sement de *Propagande démocratique et sociale*, qui vend et fait distribuer une foule de brochures, de pamphlets et de *canards* à tout prix. Pour donner une idée des doctrines coupables et repoussantes propagées par cette boutique, nous n'avons qu'à ouvrir une de ses productions de 1849. Elle est intitulée : DROIT AU VOL.

En voici un passage :

« Le droit de vivre est supérieur au droit de propriété et à tous les droits sociaux.

« L'homme dont l'existence est menacée par le besoin, peut donc s'emparer de la propriété d'autrui, peut *voler en toute sûreté de conscience*. IL EN A LE DROIT.

« En poussant la logique, on pourrait prouver que non seulement celui dont la vie est menacée a le droit de voler, mais encore que C'EST POUR LUI UN DEVOIR. »

On ne commente pas, on ne réfute pas de pareils principes, nés sans doute au bain ou dans une maison de fous. Aucun de nos lecteurs ne sera surpris que, sur un mandat du procureur de la République, le *Droit au vol* ait été saisi au bureau de la *Propagande démocratique et sociale*.

Les toasts.—Je fuirai les clubs et les banquets patriotiques, comme on fuit la peste. Je voulais bien le progrès du peuple et une organisation sociale qui pût le rendre heureux; mais je n'avais jamais imaginé qu'on pût vouloir y arriver par des moyens et des sentiments aussi atroces que ceux qui ont été formulés aujourd'hui dans plusieurs *toasts*, qui étaient de véritables discours de barbarie, d'irréligion,

de désordre affreux et de férocité. Croirais-tu qu'on a bu à Marat, à Robespierre, à Danton, à Saint-Just et à tous les brigands qui ont ensanglanté notre première révolution ? On a fait l'éloge de leur caractère et de leurs sentiments patriotiques, et quand ce discours a été fini, j'ai entendu autour de moi ces horribles propos : « Oui, il nous faudrait des hommes comme ceux-là aujourd'hui ; on ne peut régénérer la France qu'en faisant tomber cinq ou six cent mille têtes. »

Un autre a bu aux condamnés de Bourges et aux transportés, qu'il a décorés du titre d'illustres victimes de la réaction, de martyrs de leur amour pour le peuple et la liberté : il a appelé l'heure de la vengeance, et il a déclaré qu'on devait être impitoyable.

Un autre a bu aux révolutionnaires italiens, et il en a tiré occasion pour outrager le Pape et tous les ministres de la religion, qu'il a appelés calotins et tyrans du peuple. La plupart des convives faisaient éclater leur joie féroce à chacune des phrases de ces orateurs, et j'ai entendu plusieurs fois : A bas les riches ! A bas les prêtres ! A bas les tyrans ! Vive la guillotine ! Je me suis cru un moment en enfer.

Le maréchal BUGEAUD D'ISLY (1).

Les blaguers. — Il faut en convenir, l'ordre

(1) Quand le brave maréchal, dont la mort fut un deuil pour la patrie, écrivait ce passage, dans ses *Veillées d'une chaumière de la Vendée*, il ne se doutait pas que, sa tombe à peine fermée, des Rouges infâmes insulteraient à la douleur publique par ce toast : *Au choléra, parce qu'il nous a délivrés de Bugeaud !*

social, si audacieusement attaqué par M. Proudhon, doit cependant quelques remerciements à cet homme étrange. Nous l'avons vu, avec son ironie exacte comme l'algèbre, convaincre d'impuissance, d'ignorance et de mensonge MM. Pierre Leroux, Considérant, Louis Blanc, les rêveurs et les théoriciens du communisme. Le voici maintenant qui démasque et stigmatise les démagogues pratiques, les *hommes d'action*, si l'on peut appliquer ce nom aux citoyens Ledru-Rollin, Delescluze, Martin-Bernard et consorts, comme il les appelle. Ce dernier morceau est un chef-d'œuvre de vérité et de puissance. En voici la péroraison :

« Voulez-vous donc, citoyens, servir encore votre patrie, travailler au progrès, contribuer au triomphe de la révolution ? Croyez-moi, devenez d'autres hommes. Mettez au crochet votre défroque parlementaire, rengainez votre phraséologie, brûlez-moi ces vieux oripeaux du jacobinisme ; étudiez la philosophie de l'histoire, de l'économie politique et du droit. Tenez, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Je ne connais qu'un mot qui caractérise votre passé ; et je saisis cette occasion de le faire passer de l'argot populaire dans la langue politique. Avec vos grands mots de guerre aux rois et de fraternité des peuples ; avec vos paroles révolutionnaires, et tout ce tintamarre de démagogues, vous n'avez été jusqu'à présent que des *blagueurs*.

« Salut et fraternité. P.-J. PROUDHON. »

Blagueurs ! Le mot sera éternel. Jamais bour-

reau, imprimant le châtiment et la honte sur l'épaule d'un condamné, ne creusa de cicatrice plus brûlante et plus durable. Blagueurs ! C'était le mot des masses, quand passait quelqu'un de ces charlatans bouffis d'insolence, de vanité et de sottise ; mais il n'y avait qu'un écrivain de cette brutalité et de ce talent qui eût le droit d'élever cette épithète grossière à la hauteur d'une formule politique.

(LE MESSENGER DE LA SEMAINE.)

Doctrines des clubistes parisiens. — Nous recommandons les extraits suivants des procès-verbaux de quelques clubs, lus à la tribune, en 1849, par M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur :

— Voici comment s'exprimait un orateur dans le club Raisin, au faubourg St.-Antoine, là où le danger de pareilles doctrines peut être plus grand, parce qu'elles s'adressent à des ouvriers qui n'ont pas, comme vous, les lumières de l'éducation pour séparer les bonnes doctrines des mauvaises. Un orateur dit qu'il ne reconnaissait à personne « le droit de se partager le sol comme on l'a fait jusqu'à présent, parce que le sol est le bien de tous, comme les rayons du soleil. Selon lui, la propriété aujourd'hui, c'est le droit de jouir du travail des autres ; par conséquent, c'est un vol. »

Un autre orateur ajoute : « Associons-nous pour engloutir la petite propriété, car elle ne doit pas exister. A ce sujet j'ai un reproche à faire à nos pères : ils ont partagé la terre ; ils n'en avaient pas le droit. En 1788 on ne connaissait pas l'exploitation de l'homme par l'homme ; depuis 18 ans nous l'avons connue, car on l'a poussée à l'extrême. »

Dans le club de la Reine-Blanche un orateur dit : « Vous voulez conserver le superflu lorsque vous manquez du nécessaire ; tout homme en venant au monde a droit de propriété. »

Au salon de Mars, « Le socialisme, dit un autre, n'est pas le *nec plus ultra* du bonheur. Il arrivera quelques hommes plus considérables qui opprimeront les autres individualités. Le vrai bien, c'est le communisme. »

Dans une réunion de la rue Saint-Antoine, un orateur s'écrie : « Je paraîtrai mardi aux assises ; ils ont osé me faire un procès, ces juges de la monarchie. Eh bien ! je leur dirai : C'est moi qui viens vous intenter un procès terrible, car vous, privilégiés, vous m'avez volé le soleil, la famille et le droit au travail. »

Dans un club du boulevard du Temple, on s'explique dans des termes aussi violemment hostiles : « A l'aide des anciennes lois, dit l'orateur, on s'empare de la propriété de son voisin, et, dans ce cas, on a raison de dire que : la propriété, c'est le vol. »

Dans le club Valentino, un des orateurs les plus accrédités, un des théoriciens de ces belles doctrines, s'écrie : « Dans l'état sauvage, c'était le droit du plus fort qui régnait ; dans la civilisation, si le peuple n'a pas le droit au travail, on le met dans la nécessité d'invoquer le droit du plus fort, de prendre un fusil pour se procurer sa nourriture. »

Et puis on ajoute la raillerie à la violence, et l'on dit : « Que les riches ne craignent rien ; quand on aura la République vraie, le peuple donnera le droit au travail à ses adversaires, et leur donnera

les meilleures places, parce qu'ils seraient les plus faibles. »

Dans le club de l'Arbalète, on s'écrie : « Les révolutionnaires de 1793, nos pères, étaient appelés niveleurs et démolisseurs; faisons comme eux. Ce n'est qu'en passant le niveau sur la tête des riches et des pauvres, que nous devons conquérir la vraie démocratie. »

Dans le club de la barrière Poissonnière, un orateur traduit en pratique cette théorie. Il propose un moyen de niveler les riches et les pauvres, et ce moyen, le voici : « On présente un objet de décret disposant que le milliard accordé aux émigrés sera restitué par eux ou leurs ayant-cause. »

Un autre orateur ajoute : « C'est au peuple qu'appartient le commerce ainsi que les bénéfices de l'industrie : s'il croupit dans la misère, c'est sa faute, car la puissance est dans ses mains, et il ne tient qu'à lui d'en sortir en s'emparant de tout cela. »

Dans le club du faubourg du Temple, le président invite les citoyens à fournir des documents pour faire l'histoire de l'insurrection de juin, « afin de prouver que les insurgés ne sont pas des assassins, mais bien afin de prouver le contraire. »

Un autre dit : « Nous ne voulons pas d'une Constitution qui n'a pas reconnu le droit au travail, qui a maintenu le remplacement militaire et la peine de mort. »

Un autre, s'expliquant dans le même sens : « Le peuple obtiendra l'amnistie, parce que c'est lui qui est le maître. L'amnistie ne doit pas être pour les transportés, mais pour ceux qui les ont envoyés sur les pontons. »

Un autre cite Robespierre qui a dit : « Ceux qui font les révolutions à moitié creusent leur tombe, » et il ajoute : « Le peuple a été battu, mais non vaincu dans les journées de juin. »

Comme si l'on voulait annoncer ce plan d'insurrection avec plus de clarté, on s'écrie dans un autre club : « Avec une puissante organisation, on peut remuer toute la France, et faire véritablement du socialisme un Etat dans l'Etat. Il faut que cela soit, il faut que nous formions en effet un Etat dans l'Etat. »

Un dernier exemple, Messieurs. Il s'agissait, dans le club Valentino, de l'élection d'un colonel pour la 1^{re} légion ; notre honorable collègue, M. Lucien Murat, était sur les rangs. Un orateur s'écrie : « La première question à lui poser est celle-ci : Dans le cas où votre cousin tenterait de se faire nommer empereur, consentiriez-vous à lui plonger un poignard dans le sein ? » Une voix dans l'auditoire ayant fait entendre ce cri d'horreur : « Mais ce serait un assassinat ! » l'orateur répond : « Pensez-vous que Charlotte Corday, qui a poignardé Marat, et celui qui a poignardé Rossi, à Rome, fussent des assassins ? Pour moi, ajoute-t-il, celui qui a tué Rossi, à Rome, n'est pas un assassin ; son seul tort est de s'être enfui après avoir fait une si belle œuvre. »

LÉON FAUCHER.

L'impôt progressif. — Avec l'impôt progressif, les immeubles ne suivent plus la loi de l'offre et de la demande, ne s'estiment pas d'après leur revenu réel, mais suivant la qualité du titulaire. La con-

séquence sera que les grands capitaux seront dépréciés, et la médiocrité mise à l'ordre du jour ; les propriétaires réaliseront à la hâte , parce qu'il vaudra mieux pour eux manger leurs propriétés , que d'en retirer une rente insuffisante ; les capitalistes rappelleront leurs fonds , ou ne les commettront qu'à des taux usuraires ; *toute grande exploitation sera interdite , toute fortune apparente poursuivie , tout capital dépassant le chiffre du nécessaire proscrit. La richesse refoulée se recueillera en elle-même , et ne sortira plus qu'en contrebande ; et le travail , comme un homme attaché à un cadavre , embrassera la misère dans un accouplement sans fin.* PROUDHON.

Catéchisme des communistes. — Voulez-vous connaître dans toute leur nudité les odieuses doctrines des théoriciens qui prétendent réformer la société et régénérer la France ? lisez les lignes suivantes extraites d'un catéchisme de socialistes communistes, publié en langue bretonne, à Quimper :

« D. Y a-t-il un Dieu ?

« R. Il n'y en a point ; chaque chose sur la terre est faite pour le bien du corps. L'homme peut voler , commettre des meurtres , se livrer , enfin , à tous les excès imaginables ; si c'est pour le bien du corps, tout cela lui est permis : c'est même une loi qui lui est ordonnée.

« D. Est-il nécessaire d'aimer et d'honorer son père et sa mère ?

« R. Non ; il n'y aura désormais parmi le monde ni père , ni mère , ni aucune espèce de parenté. Les parents ne font que ravir et mettre en lam-

beaux l'amitié des enfants ; la parenté est la source de tous les maux qui arrivent ici-bas.

« D. Le mariage est-il une bonne chose ?

« R. Non ; il n'y a rien de pire que le mariage : le mariage est une loi infâme qui met le désaccord entre les personnes et qui les rend malheureuses. Le temps est rapproché où chacun pourra prendre une femme et la répudier quand il en sera las ; les femmes, en général , appartiennent à tout le monde.

« D. Et les biens de la terre , l'argent et les autres choses ?

« R. Tous ces biens seront communs comme les femmes. Quand un père mourra , son fils n'héritera pas de ses biens ; chaque homme aura sa part du champ et de l'argent du défunt. »

De pareilles monstruosités vous transportent d'indignation ! Peut-on prêcher des doctrines plus abominables, exposer des maximes plus dépravées ? Voyez l'infamale tactique ! on commence par nier Dieu, pour autoriser tous les crimes et faciliter le plus infâme libertinage. Ce ne serait point une société qu'on ferait avec ces théories, destructives de toute civilisation , mais un peuple de brigands, vivant comme les chiens, et que cette affreuse barbarie conduirait rapidement à la sauvagerie.

PHARE DE LA MANCHE

Situation de la France. — Qui de nous peut penser au pays, qui peut prononcer son nom sans une tristesse inexprimable ? Pendant trente-quatre ans, à travers les épreuves d'une lutte continuelle et les crises d'une révolution, la

France a joui de tous les biens d'une société réglée et libre. Son activité et sa prospérité se développaient en tous sens, par un progrès rapide et continu. Le bien-être de ses citoyens, de toutes les classes de ses citoyens, croissait de jour en jour. La sécurité régnait dans ses villes et dans ses campagnes. La civilisation couvrait le sol de ses travaux, et remplissait les esprits de ses espérances. Sans bruit, sans faste, maintenant la paix, respectant le droit, la société française voyait grandir partout, dans la société européenne, sa considération et son influence. Tous ces biens semblaient pleins d'avenir. Et tout à coup, en un jour, en une heure, ils ont disparu, comme les plus belles moissons disparaissent sous l'orage ou l'incendie.

La France ne s'est point abandonnée elle-même dans ce désastre. Elle a lutté, elle lutte incessamment pour y échapper. On ne l'accusera pas de porter dans ses efforts trop d'exigence et d'ambition. Elle accepte des choses qui lui déplaisent infiniment. Elle réduit au plus stricte nécessaire ses prétentions et ses espérances. Ce n'est pas pour le progrès hardi de ses libertés, ce n'est pas pour l'accomplissement de ses desseins dans le monde, ce n'est ni pour la grandeur, ni pour la gloire, ni pour l'avenir, c'est pour les intérêts élémentaires de la société, pour la propriété, pour la famille, pour son repos et sa vie de tous les jours, que la France veille et combat avec tant d'effort.

GUIZOT.

Le Fourierisme. — Le phalanstère de Fourier est

au communisme ce qu'une commune est à la France entière, c'est-à-dire qu'au lieu d'une seule communauté, embrassant tout le peuple et tout le territoire français, il propose trente ou quarante mille petites communautés d'environ deux mille personnes chacune.

Les membres de la communauté forment la *phalange* ; ils vivent, en commun, dans une seule et grande maison qu'ils nomment phalanstère, sorte de *couvent* ou de *caserne*. — Le travail est en commun, ainsi que les produits, qui se distribuent entre les phalanstériens suivant certaines règles.

Il convient de citer quelques traits particuliers à ce système.

En premier lieu, plus que toutes les autres, cette secte s'attaque à la famille et à la morale.

J'ai déjà fait connaître les idées de Fourier sur le *mariage progressif*, et je n'oserais porter mes citations plus avant ; j'ajoute seulement, en termes généraux, que le *plaisir* est la seule religion des phalanstériens. Comme les *saint-simoniens*, avec lesquels ils ont d'ailleurs tant d'analogie, ils se révoltent contre la morale spiritualiste du Christ, et veulent *réhabiliter le culte des passions et de la chair*.

Dans un discours prononcé à l'Assemblée nationale, le 14 avril, M. Considérant, le disciple et le continuateur le plus dévoué de Fourier, disait :

« Les temps de l'obéissance sont passés ; les hommes se sentent égaux, ils veulent être libres : ils ne croient pas et ils veulent JOUIR : voilà l'état des âmes. » — « Dites l'état des brutes ! » interrompit M. de Larochejaquelein.

En second lieu, pour triompher de la paresse naturelle à l'homme, quand il n'est pas stimulé par l'aiguillon de la propriété, les phalanstériens paraissent peu compter sur la *fraternité* ; ils ne veulent pas non plus recourir aux *voies de rigueur* ; mais ils ont une recette précieuse, c'est de rendre le TRAVAIL ATTRAYANT.

Chacun choisit le travail qui lui agréé le plus, et peut en changer aussi souvent que bon lui semble. Tous les travaux d'ailleurs s'exécutent en cadence et sont entremêlés de chants, de danses et autres divertissements. Ainsi le laboureur, couronné de myrthe, conduit sa charrue au son de la musique, et, entre deux sillons, se repose en dansant avec quelque belle travailleuse, couronnée de roses. — Tout est prévu d'ailleurs, les costumes, les couleurs, tout, jusqu'aux fleurs des couronnes et des bouquets, sans lesquels le bon phalanstérien se garderait bien de se mettre à la besogne.

Un travail si *attrayant* ne produit pas seulement les plus riches moissons ; il doit changer bientôt la face de la terre. — M. Proudhon nous promet seulement de faire tourner la terre au rebours de ce que Dieu avait ordonné ; c'est bien autre chose que promet Fourier :... *L'eau salée de la mer se changera en une limonade rafraîchissante.....* Enfin, pour dernier progrès, si nous sommes bien sages, il finira par nous pousser au has de l'échine une *queue avec un œil au bout* ; ce qui, entre autres avantages, nous permettra de voir, de tous côtés, sans avoir besoin de tourner la tête.

Si tout cela n'était pas imprimé, et dans de

gros volumes encore , personne ne voudrait y croire ; tout au moins penserait-on que celui qui écrivait de pareils folies était un échappé de Charenton... Et cependant, il faut l'avouer : non seulement Fourier ne fut pas mis à Charenton , mais on en a fait presque un demi-dieu ; et il se trouve aujourd'hui encore un homme de talent pour propager sa doctrine.

Pauvre humanité ! que sont ta sagesse et ta science , quand Dieu t'abandonne à ton orgueil ?

BONJEAN.

Les vrais principes de Louis Blanc.—Dans son livre publié avant la révolution , M. L. Blanc avait usé de tous les artifices de langage pour dissimuler , autant que possible, les conséquences de sa théorie. Membre du Gouvernement provisoire , président de la Commission du Luxembourg , idole de cent mille ouvriers fanatisés par sa parole , la violence du prédicateur socialiste ne connut plus de bornes. Les discours , insérés au *Moniteur* , étaient déjà assez forts , et cependant , l'enquête l'a prouvé , on avait soin de faire disparaître les passages les plus violents. En voici des exemples révélés par l'enquête :

« Nous parlons d'avoir , de former une
« Assemblée de députés ; vous êtes une Assemblée
« de députés ; vous êtes l'Assemblée des députés
« du peuple ; et que l'Assemblée nationale s'ins-
« talle ou non , celle-ci , j'en ai la confiance , ne
« périra pas...

« Etant presque enfant , j'ai dit : Cet ordre social
« est inique ; j'en jure devant Dieu , devant ma
« conscience , si jamais je suis appelé à régler les

« conditions de cette société inique , je n'oublierai
« pas que j'ai été un des plus malheureux enfants
« du peuple , que la société a pesé sur moi. Et
« j'ai fait , contre cet ordre social qui rend mal-
« heureux un si grand nombre de nos frères , le
« serment d'Annibal...

« Mes amis , sachez-le , vous serez non seule-
« ment puissants , vous serez non seulement riches ,
« vous serez rois. — Car tous les hommes sont
« égaux , tous les hommes sont rois...

« Au point de vue moral comme au point de
« vue matériel , le système sur lequel est basé la
« société est un système infâme !

« Votre concours peut nous être utile par la
« force que vous nous communiquez ; force mo-
« rale qui doit nous mettre en état de dire à
« l'Assemblée : Voici les projets de lois que nous
« présentons ; ces projets de lois , ce n'est pas
« Albert , ce n'est pas Louis Blanc qui les présen-
« tent , c'est le peuple représenté par ses délè-
« gués ; traitez avec lui , et maintenant qu'il est
« organisé , repoussez-le , si vous l'osez ! »

Et l'on s'étonnera ensuite que de malheureux
ouvriers , exaltés jusqu'au délire par de pareilles
prédications , aient fait les journées de juin !

LE MÊME.

Peuple , souviens-toi ! — Souviens-toi ! disait à
son fils l'infortuné Charles I^{er}. montant sur l'écha-
faud.

Souviens-toi ! dirons-nous à notre tour au peuple
qui a reçu tant de leçons.

Souviens-toi ! car on est oublieux en France !

car qui sait si demain d'impudents sophistes n'essaieront pas de t'abuser sur tous les maux que tu as soufferts ?

Souviens-toi que la conciliation n'est point l'abdication , et que la majorité , en ouvrant ses rangs à la minorité , ne doit point se laisser absorber par elle.

Souviens-toi que , pendant 17 ans , quelques hommes , la haine au cœur et le sarcasme sur les lèvres , insultèrent chaque jour à toutes les nobles et saintes choses , déversèrent le mépris et la raillerie sur tous les caractères et tous les esprits , et revendiquèrent pour eux-mêmes le monopole du courage , de la vertu et du talent.

Souviens-toi qu'arrivés au pouvoir , ils étalèrent aux yeux de la France humiliée tant de honte , d'impuissance et de nullité , qu'ils tombèrent au bout de dix mois sous son dédain plutôt que sous sa colère.

Souviens-toi des brillantes promesses qu'ils t'avaient faites et de la manière dont ils les ont remplies.

Souviens-toi de l'indignation vertueuse qu'ils affichaient jadis contre les gaspillages du Trésor , et de la curée qui a suivi le 24 Février.

Souviens-toi des commissaires extraordinaires à 40 fr. par jour , des bulletins de la République qui ont coûté cent mille francs , qui contenaient tant de mensonges officiels et qui valaient moins que rien ; enfin de ces dissipations qui , malgré les 45 centimes , laissèrent dans le budget de 1848 un déficit énorme.

Souviens-toi de tous ces projets de décret , étouffés

par la réprobation publique, et qui, sous prétexte de soulager le peuple, rendaient imminente sa ruine et devaient infliger au pays le déshonneur de la banqueroute.

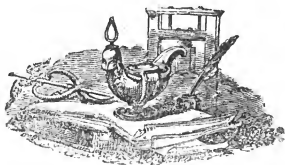
Souviens-toi de la suspension du paiement des caisses d'épargnes.

Souviens-toi des scandaleuses nominations qui ont affligé la conscience publique, de ces commissaires aventuriers, forçats et assassins.

Souviens-toi de la liste des récompenses nationales, prime offerte, avec tes deniers, à des voleurs et à des assassins.

Peuple, souviens-toi de tout cela ! et lorsqu'à l'avenir ces sycophantes viendront encore te parler de vertu, de talent et d'honneur, lorsqu'ils viendront spéculer sur la crédulité et escompter tes souffrances, démasque le mensonge sous leurs paroles dorées et repousse loin de toi leurs perfides conseils !

PHARE DE LA MANCHE.



VARIÉTÉS.

AMÉNITÉS SOCIALISTES.

Si les rouges étaient au pouvoir, ils se mangeraient ; en attendant, ils se déchirent. Voici des échantillons de leur polémique dans les journaux. Ils se connaissent, ils se disent leurs vérités ; à nous de recueillir ces vérités, de les conserver et de les relire.

Considérant à Proudhon. — M. Proudhon, vous avez dépassé à notre égard toutes les bornes, vous et les vôtres... Recevez-en nos remerciements. Merci d'une conduite qui n'a aucun nom dans la langue des gens qui se respectent. Merci ! car elle nous fait désormais, non pas seulement un droit, mais un devoir impérieux de vous traiter comme vous le méritez. *Vous n'avez vécu que de dénigrements et de morsures ; vous ne vous êtes fait un nom que par la détraction de ceux-là même dont vous exploitiez les idées ; car vous n'avez rien, rien entendez-vous, rien de sérieux à vous, pas une miette d'idée, pas un brin de pensée, même dans le bagage si plaisamment enflé de votre Banque d'échange. Vous n'avez rien à vous que le génie de la détraction ; et, ce que vous avez parce que vous l'avez pris, vous ne l'avez payé qu'avec la fausse monnaie du zoïlisme audacieux qui est toute votre richesse. C'est pourquoi l'on comprend*

que vous ayez dit : *La propriété, c'est le vol...* Eh bien ! c'est moi qui vous le dis, et vous ne prouverez pas le contraire, ce que vous avez créé, ce que vous avez découvert se réduit à trois mots : *Rien ! Rien ! Rien !* — Un zéro très-gros, très-boursoufflé, plein de tapage et de venin, j'en conviens ; mais un zéro en chiffre et pas autre chose ; voilà votre compte. Vous avez, pardieu, bien raison de demander le crédit gratuit ! Vous vous croyez tout le socialisme, et vous le dites, la main sur la Constitution et sur l'Evangile. Eh bien ! la main sur ma conscience tout simplement, je vous dirai, moi, ce que vous avez été et ce que vous êtes du socialisme ; *vous en avez été et vous en êtes l'Erostrate....* Vous avez tout abîmé, tout brûlé, monsieur Proudhon... POUR VOUS FAIRE UN NOM. Et savez-vous pourquoi vous avez fait cela ? Oui, vous le savez, mais je vais le dire pour les autres : *C'est parce que, si votre nom historique et extérieur est Erostrate, votre nom intime est bien plus sinistre encore : vous vous appelez DESTRUCTION...* Cela, je le sais et vous en jouissez, constitue une grandeur. Cette grandeur, je ne la conteste pas, et je vous plais, en ajoutant ici que l'histoire ne conteste pas non plus la grandeur d'Attila. *Il y a de grands fléaux sous la main de Dieu !...* Je confesse votre puissance de *destructivité*, vous en avez le génie ; la force de vos dents, le caractère dangereux de leurs morsures, je ne vous ôte rien de ce qui est à vous ; je vous proclame un des grands et légitimes châtiments envoyés à un monde corrompu !... Je vous trouve, en un mot, dans la sphère des principes et des idées, ce caractèro

mystérieux, fatal et sacro-saint que de Maistre trouvait à la *guerre* dans le domaine des faits, et qu'il retrouvait dans la conception antique et quasi-pontificale du BOURREAU....

Réponse de Proudhon à Considérant — La *Démocratie pacifique*, organe quotidien de la prétendue école sociétaire, est, avec la *Phalange* qui lui sert de complément, une sorte de déversoir de toutes les folles absurdités et impuretés de l'esprit humain. Ce déversoir a pour enseigne le nom du plus grand mystificateur des temps modernes, Fourier; pour objet apparent, la métamorphose sociale; pour but réel, *une spéculation d'intrigants sans principe*, sans théorie, et dont tous les moyens se résument dans ce mot de Tacite, travesti par M. Considérant: *servilisme*! Tout le monde a entendu parler de la prétendue *théorie* de Fourier, de la *science* découverte par Fourier, du *système* de Fourier. C'est, je le répète, la plus grande mystification de notre époque.... Ce n'est pas seulement la théorie agricole-industrielle, soi-disant enseignée par Fourier, et propagée à si grands frais par M. Considérant, dont je révoque en doute l'existence; c'est la valeur scientifique de *tous les travaux* de Fourier, de quelque façon qu'on les envisage, que je nie. Fourier, comme économiste, méthaphysicien, réformateur, inventeur, savant enfin, n'existe pas. J'ai connu l'individu, j'ai lu tous ses bouquins: je suis encore à chercher l'homme de science, l'homme d'intelligence. Si M. Considérant en a quelque nouvelle, je le somme d'en faire part à ses lecteurs; car il y a trop long-temps que cette mystification

dure et que le public est dupe.... Certes, il faut que je sois bien sûr de mes paroles quand je viens dire aux abonnés de la *Démocratie pacifique* : *Il n'y a point de théorie de Fourier, point de science sociale d'après Fourier, par conséquent point de socialisme phalanstérien; il n'y a qu'une coalition de CHARLATANS dont vous n'êtes tous que les misérables dupes !* Eh bien ! que M. Considérant produise ses raisons ; qu'on entame une critique ; qu'on fasse le tamisage des élucubrations de Fourier. Jamais occasion plus solennelle, plus décisive ne s'est offerte de faire sortir victorieusement l'idée du Maître, si tant est que jamais idée ait été conçue sous ce crâne éburné. Le socialisme de Fourier a suffisamment agité le monde : qu'on sache, enfin, si l'homme, idole de la *Démocratie pacifique*, fut le plus merveilleux des génies ou le plus colossal des fous. M. Considérant, averti par l'opinion, n'a pu s'empêcher de reconnaître qu'en effet j'étais un incomparable destructeur. A cet égard, il me donne des éloges dont il est loin de soupçonner la portée, et qui seraient capables de faire tourner une tête dix fois plus forte que la sienne. Mais, comme il n'y voit pas plus loin, il me dit, par forme de conseil amical, que mon rôle de destructeur, d'Attila, d'Erostrate, de BOURREAU est fini. Ah ! monsieur Considérant ! *il est trop tard pour la retraite !* Votre dernière heure a sonné. Vous avez passé vingt ans sans rien fonder, sans rien faire ; vous avez consommé je ne sais combien de millions à payer les folies de Clairvaux, de Rambouillet et d'ailleurs, *les sottises de votre propagande, les tartines de votre insipide journal.*

Vous avez épuisé la complaisance de l'opinion, fatigué la curiosité, lassé jusqu'au dévouement. Votre *incapacité* éclate jusque dans votre dépit.... Votre parole est comme un cuivre enduit de plomb, une cymbale fêlée. Vous êtes mort, vous dis-je, mort à la démocratie et au socialisme; la révolution vous a tué le 24 février. Ce qui parle, ce qui écrit, ce qui jargonne, ce qui déblatère sous le nom de Victor Considérant n'est plus qu'une ombre, l'âme d'un trépassé qui revient parmi les vivants demander des prières. Va, pauvre âme, je vais réciter pour toi le *De profundis*, et je donnerai quinze sous pour te faire dire une messe. P.-J. PROUDHON.

AUTRES AMÉNITÉS.

Pierre Leroux à Proudhon. — « Mon cher Proudhon, vous êtes un *démolisseur*, vous n'êtes pas un architecte.

Vous dissertez sur les choses sociales en *démolisseur* que vous êtes. Vous parlez sans cesse de synthèse, et vous ne faites que des *dissections*. Votre science, faut-il vous le dire? sent le *cadavre*; et vous feriez de nos citoyens autant de cadavres, si on vous laissait faire!

Proudhon à Pierre Leroux. — Ecoutez-moi, cher théoglosse. Je vous fais grâce, pour aujourd'hui, de toutes les folies et absurdités que vous avez à pleine bouche répandues dans vos trois diatribes; je vous ferais trop souffrir en les relevant. Mais, je vous en préviens, je n'aime point cette façon jésuitique d'égorgiller un homme en

l'embrassant. Je préfère mille fois la haine avouée, cordiale, de Louis Blanc, à votre fausse bonhomie. Vous pouvez qualifier mes idées, c'est votre droit; mais je vous défends de qualifier mes intentions: sinon, je vous qualifierai vous-même; je vous marquerai si avant et si brûlant, qu'il en sera fait mémoire dans les générations futures. Ce sera, pour vous, un moyen d'arriver à la postérité, plus sûr que la Triade, le *Circulus* et la Doctrine.

**SUITE DES AMÉNITÉS SOCIALISTES, OU LA
JUSTICE RÉCIPROQUE.**

Le système de Fourier ressemble, par l'entortillement des parties, à ces chapelets d'œufs de crapauds, qu'on trouve en été dans les marais fangeux.

P. LEROUX.

Il nous en coûte de remuer ce mélange de violence, d'outrecuidance et de détraction haineuse, qui fait le fond de l'école de M. Proudhon et la substance de son journal. V. CONSIDÉRANT.

Il y a désormais quelque chose de trop sur la terre. Ce quelque chose est ou la Banque du peuple ou la boutique de M. Considérant... Le phalanstère m'ennuyait autant au moins que la Banque du peuple porte ombrage à M. Considérant.

PROUDHON.

A la 4^e. édition de son livre (*Organisation du travail*), M. Blanc était sur la logique aussi peu avancé que sur l'économie politique; il raisonnait de l'une et de l'autre comme un aveugle des couleurs..... J'aime Louis Blanc et je lis ses ouvrages;

mais nul ne peut consentir à paraître dupe ou imbécile.

LE MÊME.

Louis Blanc attendait, pour agir, qu'il fût gouvernement, ou tout au moins ministre du progrès : il avait besoin, comme il l'écrit lui-même, d'une autorité dictatoriale pour faire le bien.

LE MÊME.

V. Considérant et ses amis sollicitent depuis 20 ans un crédit de 4 millions et une lieue carrée de terrain pour organiser la commune-modèle : ils se refusent à opérer sur le monde actuel, ils n'en peuvent rien tirer, ils font de lui table rase. En sorte que si la commune-modèle réussissait, il faudrait que le genre humain tout entier fît son déménagement ; ce qui serait, il faut l'avouer, une révolution sans exemple dans les fastes de l'humanité, à qui cependant n'ont pas manqué les innovations et les métamorphoses. Que dis-je ? 4 millions et une lieue carrée de terrain ne suffisent point encore pour la fondation du phalanstère : il faut choisir, trier, dans la jeune génération, une colonie de 4 à 500 enfans, qui n'aient reçu de la société civilisée aucune empreinte funeste. Le fouriérisme a besoin, pour s'expérimenter, d'âmes vierges qu'il lui soit loisible de pétrir à sa guise : quant aux vieux adeptes, dépravés par la civilisation, ils n'ont pas assez de foi en eux-mêmes, ils n'oseraient se prendre pour composer leur personnel d'essai.

LE MÊME.

Les moyens indiqués sont détestables : je n'en veux d'autre preuve que ce ministère du progrès qui revient encore au bout des exhortations de Louis Blanc. Hors de l'Eglise, point de salut ; hors

du Gouvernement, point de liberté : le réformateur du Luxembourg ne sort pas de là.

LE MÊME.

Le socialisme est une protestation contre le pouvoir. Or, la Montagne entendait réaliser le socialisme par le pouvoir, et, qui pis est, se servir du socialisme pour arriver au pouvoir. LE MÊME.

Le jour où Louis Blanc demanda son ministère du progrès, et proposa de transborder et déménager tout le pays ; où Considérant sollicita l'avance de 4 millions et une lieue carrée de terrain pour bâtir sa commune-modèle ; où Cabet, quittant la France comme une terre maudite, abandonnant son école et sa mémoire à ses calomniateurs, est allé, si j'ose me servir d'une pareille expression, faire pieds-neufs aux Etats-Unis, ce jour-là l'utopie gouvernementale phalanstérienne et icarienne s'est elle-même jugée : elle a donné sa démission.

LE MÊME.

Comparaison, antithèse, période carrée, élégance du tour, rien n'y manque, hors l'idée, qui, j'en suis fâché pour M. Blanc, est juste à rebours du sens commun.

LE MÊME.

Tenez, Pierre Leroux, faut-il que je vous dise ce que je pense de votre rôle et du mien dans ce drame gigantesque du 19^e. siècle ? Je suis le batteur en grange de la révolution de Février ; les prolétaires qui nous écoutent sont les meuniers et les boulangers, et vous, avec votre triade, et les autres, avec leurs fariboles charivariques, vous n'êtes tous que des pâtisseries.

LE MÊME.

Nul ne sait ce que renferme de bêtise et d'infamie le système phalanstérien.

LE MÊME.

Passons vite sur les constitutions des saint-simoniens, fouriéristes et autres prostitués, se faisant fort d'accorder l'amour libre avec la pudeur, la délicatesse, la spiritualité la plus pure. Triste illusion d'un socialisme abject, dernier rêve de la crapule en délire.

LE MÊME.

**LA FOLIE DE PROUDHON LE LOGICIEN, PROUVÉE
PAR UN SYLLOGISME.**

Si nous avons eu l'honneur d'être membre de l'Assemblée nationale, lorsque la vérification des pouvoirs eut lieu relativement au citoyen Proudhon, nous nous serions inscrit contre son admission, et c'est, au nom du bon sens et par une logique simple, que nous aurions écarté le logicien-sophiste. Une Assemblée qui tient à sa dignité, aurions-nous dit, ne peut, quel que soit son respect pour le suffrage universel, admettre un fou parmi ses membres ; or, le citoyen Proudhon est fou ; donc il ne peut siéger sur nos bancs.

A cet argument, l'ami Greppo se serait dressé convulsivement à la crête de la Montagne ; il aurait fait le tapage pour nous faire rappeler à l'ordre, et nous aurions accru les fureurs du démagogue par ce syllogisme :

— Cet écrivain est fou et doit être tenu pour fou, qui écrit et fait imprimer les phrases suivantes :

« La société humaine est entièrement à démolir, car tout est à refaire : propriété, famille, religion. Dieu s'est trompé, ou a trompé les hommes depuis six mille ans.

« L'homme est destiné à vivre sans religion : une

foule de symptômes démontrent que la société, par un travail intérieur, tend incessamment à se dépouiller de cette enveloppe désormais inutile.

« Nous touchons à la révélation par l'idée d'ordre, laquelle, en donnant la formule absolue du vrai, abolit la religion et la philosophie.

« Jadis, après avoir béni notre naissance, la religion priait sur notre cercueil : sachons aujourd'hui lui rendre les derniers devoirs. Craindrions-nous, par pitié filiale, d'ensevelir notre mère ? Notre émancipation complète ne datera que de ces grandes funérailles.

« Incapable de pénétrer la raison des choses, la religion est plus impuissante encore à réaliser l'ordre dans la société.

« Les efforts du Galiléen pour dégager la société des langes de la superstition devinrent les matériaux d'une superstition nouvelle, et le plus hardi des raisonneurs fut transformé en thaumaturge et en mythologue.

« Le respect d'un Dieu inconnu, la crainte de faire planer sur lui un soupçon injurieux à sa puissance et à sa bonté, ont fait seuls imaginer l'horrible dogme d'une souillure originelle, et les expiations sanglantes qui en ont été la suite : c'est ce dogme qui a inspiré les sacrifices humains connus sous le nom d'*actes de foi*, les macérations et les extravagances des ascètes, le délire des stylites et des fakirs, et tant de pratiques abominables ou ridicules, depuis les reliques authentiquées du pape jusqu'aux pastilles du grand lama.

« La religion et la sophistique (la philosophie) n'ont plus rien à dire, et devraient se taire.

« Les défauts d'institution du sacerdoce sont le meilleur indice des mesures à prendre pour faire rentrer l'Eglise dans l'Etat, et procéder avec prudence à l'abolition des cultes.

« Le malheur voulut que les rois ne sussent ni dominer ni exterminer le sacerdoce.

« Pour que l'on ose toucher à l'encensoir, il faudra que le Gouvernement tombe aux mains des communistes; mais, alors, il y aura des martyrs.

« L'athéisme pratique sera désormais la loi de ma raison et de mon cœur.

« L'anthropophagie subsiste partout dans l'esprit de nos institutions; j'en atteste le sacrement d'Eucharistie et le Code pénal.

« Assez de douleurs, assez de ruines. Nous avons fait table rase de tout, des partis et du gouvernement: la légende touche à sa fin.

« Soixante ans de révolution n'avaient pu déraciner en France le respect de l'autorité; et nous, journalistes, nous pouvons le dire avec orgueil, en une campagne nous avons vaincu la papauté et le gouvernement, la domination spirituelle et temporelle. Nous n'avons pas dégénéré de nos pères!...

« Je ne veux être ni gouvernant ni gouverné.

« La liberté, comme la raison, n'existe et ne se manifeste que par le dédain incessant de ses propres œuvres.

« S'il est un être qui avant nous et plus que nous ait mérité l'enfer, il faut bien que je le nomme: c'est Dieu.

« Notre principe à nous, c'est la négation de tout dogme; notre donnée, le néant. Nier, toujours nier, c'est là notre méthode: elle nous a conduits

à poser comme principe en religion l'athéisme, en politique l'anarchie, en économie politique la non-propriété. »

Or, le citoyen Proudhon a écrit ces phrases et les a fait imprimer ;

Donc le citoyen Proudhon est fou. —

Greppo-Pylade se serait fort agité sans doute pour l'honneur de Proudhon-Oreste. Peut-être même notre syllogisme eût-il été mal accueilli de l'Assemblée : il n'en est pas moins irréfutable.

J. T.

CABET ET SON ICARIE.

Nos utopistes ne sont plus des philosophes de cabinet ; ils veulent réaliser leurs rêves, au risque de causer les plus amères douleurs et de bouleverser la société tout entière. On pourrait lire avec quelque intérêt des détails piquants sur l'imaginaire Icarie, comme on lit l'*Utopie* de Morus ou la *Cité* de Campanella. Mais, quand de malheureux ouvriers, trompés par de fallacieuses promesses, égarés par le journal *Le Populaire*, viennent apporter leurs épargnes au citoyen Cabet, et lui confier leur avenir et celui de leurs familles, on déplore l'aveuglement de ces malheureux, et l'on s'indigne contre ceux qui leur ont fait concevoir d'absurdes espérances.

Plusieurs convois de familles françaises sont parties pour l'Amérique, où les attendait le bonheur de l'Icarie. La plupart des émigrants sont morts de misère, et quelques-uns ont porté plainte contre les escrocs qui leur avaient tendu le

piège d'une colonisation impossible. Le parquet a instruit l'affaire, et, après trois audiences, le tribunal de police correctionnelle de la Seine a rendu le jugement suivant :

« Attendu que, dans le journal *Le Populaire*, Cabet a annoncé publiquement la formation d'une société ayant pour but de réunir tous les éléments nécessaires pour aller tenter dans le Nouveau-Monde l'essai de la nouvelle organisation sociale dont ce journal est l'organe ;

« Que, dans les numéros postérieurs, Cabet a annoncé l'achat fait, pour le compte de la société, d'un million d'acres de terre dans le Texas, sur les bords de la rivière Rouge, et dans lesquelles les émigrants trouveraient toutes les conditions de salubrité et toutes les ressources nécessaires pour la colonisation, qu'ainsi il a provoqué des souscriptions nombreuses et s'est fait remettre partie de la fortune d'autrui ;

« Attendu que les premiers émigrants qui ont suivi la foi de Cabet et sont partis à la recherche de son Icarie, se sont vus obligés, après avoir remis à Cabet toutes les valeurs dont ils étaient possesseurs, bijoux, argent, etc., de faire à pied, et jusqu'à 150 lieues des bords de la rivière Rouge, le chemin le plus pénible, par des routes non frayées ; qu'arrivés à leur destination, après des pertes nombreuses et des fatigues inouïes, ils n'ont rien trouvé de préparé pour les recevoir, que le nom de Cabet y était même ignoré des agents de la compagnie qui leur cédèrent, sur leurs signatures, des parcelles de terrains à défricher ;

« Attendu que si, postérieurement à ces faits, un essai sérieux de colonisation a été tenté à Nauwoo, le préjudice causé aux premiers émigrants n'en constitue pas moins, à la charge de Cabet, le délit prévu et puni par l'article 405 du Code pénal;

« Par ces motifs, le tribunal condamne Cabet à deux ans de prison, 50 fr. d'amende, et à l'interdiction pendant dix ans des droits mentionnés dans l'article 42 du Code pénal. »



ANECDOTES.



Ce qu'il faut de petits verres et de pipes pour planter un arbre de la Liberté. — On remarque, dans notre compte-rendu de la séance du Conseil général, le refus unanime fait par le Conseil de voter le paiement de la somme de 7,300 fr., pour acquitter les frais occasionnés par la plantation de l'arbre de la Liberté ; sur le Champ-de-Mars.

Cette question paraît devoir donner lieu à des incidents de plus d'une nature.

Le Conseil général prétend que ces frais ne le regardent en rien, et il paraît avoir assez raison ; mais, d'un autre côté, le Conseil municipal en prétend autant, et si l'on se reporte à la nature des dépenses, on ne peut lui donner absolument tort.

Qui donc paiera ? — Nous ne savons ; mais à coup sûr on a vu peu de mémoires aussi curieux que ceux qui sont présentés à l'approbation de l'un ou l'autre Conseil ; sur ce point les créanciers sont très-coulants : peu leur importe qui les paiera, pourvu qu'on les paie.

Nous sommes parvenus à nous procurer connaissance de certaines des pièces de ce débat, et nous croyons pouvoir être assez indiscrets pour faire part à nos lecteurs de quelques-unes des notes qu'elles nous ont fournies. C'est un véritable monument historique, à la fois instructif et très-édifiant. Il prouve par quelle époque de désordre,

de subversion nous sommes passés , et quelle dilapidation les républicains de la veille prétendaient apporter dans les caisses publiques , produit des sacrifices des contribuables.

Ecoutez : ceci est de la pure histoire.

M. Deschamps, le commissaire aux pouvoirs illimités , ayant résolu de nous gratifier d'un arbre de liberté , excellente idée , si elle coûtait moins cher , les citoyens Lebrun et Marion , architectes , offrirent de se charger *gratuitement* , remarquez bien ce mot , de la direction de tous les travaux , qui ne devaient pas dépasser 1,500 fr.

Ces citoyens , mais le citoyen Lebrun principalement , du moins son nom figure presque à l'exclusion de celui de son collègue sur la note du fournisseur , s'entendirent avec le citoyen Derly , débitant de liquides , et les travaux commencèrent. Il fut consommé , pour creuser le trou où devait être déposé l'arbre , et pour élever l'estrade que tout le monde a vue , par une quantité d'ouvriers qui paraît s'être élevée à une trentaine , la somme de :

- 210 bouteilles de vin ,
- 208 cafés *consolés* ,
- 113 verres de cognac et eau-de-vie ,
- 49 litres de cognac et eau-de-vie ,
- 14 flacons de cognac et eau-de-vie ,
- 2 bouteilles de vin de Champagne ,
- 4 verres d'absinthe ,
- 1 demi-bol ,
- 4 soupes à l'ognon ,
- 1 verre d'eau sucrée ,
- 188 cigares ,

34 pipes *épinées*,

1 pipe *épinée et culottée*.

Plus, diverses fournitures de comestibles et de cidre, dont nous voyons, à certain *déjeuner*, à *trois heures après dîner* (textuel), trente travailleurs consommer chacun *deux litres et demi*. Le tout s'élevant à la somme de 938 fr. 50 c.

Dans un autre compte, nous voyons figurer le salaire des ouvriers employés à faire les travaux, tandis qu'il est dit, dans une autre pièce, que ces ouvriers appartenaient aux ateliers nationaux. Mais ce n'est là qu'une bagatelle dans ce dédale.

Une particularité plus curieuse, c'est que, les comptes faits et résumés, comme nous l'avons dit, à la somme de 7,300 fr., au lieu de 1,500 fr., il est réclamé par l'*entrepreneur* une somme de 25 pour 100, comme appointements. Si bien que, non seulement la direction n'aura pas été faite *gratuitement*, comme il avait été annoncé, mais on se fera payer une prime importante, même sur les petits verres, cigares, pipes et cafés que l'on aura consommés.

Cela passe tellement les limites du croyable, que si nous n'en avions eu les preuves sous les yeux, nous n'oserions l'avancer.

Ces comptes présentés à M. Bobée, maire provisoire de Rouen, et dont cependant les opinions démocratiques sont connues, il a déclaré ne pouvoir admettre que la ville en fût responsable.

M. Deschamps, l'ex-commissaire aux pouvoirs illimités, a invoqué ces mêmes pouvoirs, dont il était revêtu quand ces dépenses furent faites sous son administration, pour qu'elles fussent

payées, mais en parlant toutefois d'une réduction à opérer.

Le citoyen Selme-Davenay, que le citoyen Deschamps avait nommé président de la fête, a déclaré que les prétentions du citoyen Lebrun lui semblaient inadmissibles, et que si l'on réduisait le mémoire à 3,000 fr., ce serait encore bien payé.

L'administration préfectorale actuelle, il faut lui rendre cette justice, ne paraît pas approuver non plus toutes ces dépenses.

Le Conseil général refuse d'examiner les mémoires.

Le Conseil municipal ne veut pas s'en mêler davantage.

Après avoir été si joyeusement planté entre les pintes et les pipes, le pauvre arbre de liberté ne trouve plus un seul parrain. M. Deschamps seul, et pour cause, insiste pour que le paiement s'effectue. Ce bon M. Deschamps ! et il ressort de la lettre même où il convient qu'une réduction doit être opérée, que s'il était encore commissaire-général, il y a long-temps que l'affaire serait faite.

Personne n'en doute, et nous savons que lui, et surtout les dignes patriotes qui travaillaient sous son nom, nous en auraient fait voir bien d'autres, si l'on n'avait eu l'indignité d'arrêter leurs exploits.

MÉMORIAL DE ROUEN.

Les pellerins de la liberté. Une petite fille voyait passer chaque matin les groupes d'ouvriers des ateliers nationaux ; cela l'intriguait beaucoup. Maman, finit-elle par demander, qu'est-ce donc que ces

hommes qui se promènent tous avec des *pelles* ?
Ma fille, répondit la mère, ce sont les *pellerins* de la liberté, un nouveau corps d'état créé par la République.

L'hôtel du président Marrast. — La dynastie du *National*, transplantée au Palais-Bourbon, devait y donner des exemples d'austérité républicaine, et éclipser les souvenirs des Fabricius et des Cincinnatus de la république romaine (ne pas confondre avec la république de Mazzini). L'histoire est curieuse et demande quelques explications préalables.

L'Assemblée législative avait été saisie d'une demande de crédit de 135,745 fr. pour l'achèvement de l'hôtel de la présidence de l'Assemblée. La Commission eut l'indiscrétion de vouloir connaître l'emploi de cet argent. Or, il résulta de l'enquête, qu'outre les dépenses utiles, on avait gaspillé les sommes suivantes :

Tapis destinés à préserver de l'humidité les pieds délicats de M. Marrast, président de l'Assemblée à cette époque, 5,000 fr.

Glaces neuves, quand les appartements de l'hôtel étaient depuis long-temps décorés des glaces nécessaires, 15,000 fr. — Le premier marquis de la République aimait à multiplier son image.

Enfin M. Marrast, impatient d'ouvrir les salons présidentiels, a tranché du calife, et, nouvel Haroun-al-Raschid, il a voulu que son palais s'élevât par enchantement, et que toutes ces merveilles fussent improvisées. L'architecte, qui craignait sans doute le lacet fatal, fit travailler ses ouvriers jour et nuit, et se trouva prêt au jour fixé. Cette fan-

taisie orientale coûte, en plus-value aux ouvriers, 3,600 fr.

Total, 23,600 fr.

Voilà bien ces puritains de la veille, qui déblatéraient contre les dilapidations de la royauté !

Une affiche. — Un plaisant, qui ne pouvait être qu'un réactionnaire, colla, dans le temps de la faveur du National, l'affiche suivante sur la porte de ce journal :

« Avis aux gens sans place.

« Se présenter aux bureaux du National. Il suffit d'avoir un appétit de la veille et une capacité du lendemain. »

Lamartine jugé par son père. — Ce pauvre Alphonse ! disait le chevalier de Prat, père du grand républicain que nous connaissons, ce pauvre Alphonse ! il ne manque pas d'une certaine facilité ; mais il n'a pas le sens commun : c'est une girouette qui tourne, même quand il ne fait pas de vent !

A qui la terre. — Dans un club où se préparaient les élections de 1848, on faisait signer la déclaration des Droits de l'homme du grand Robespierre, à tous ceux qui se présentaient pour prendre la parole. Un citoyen monte à la tribune, signe et péroré. Après avoir dit des choses fort sensées, il s'apprête à descendre ; mais se ravisant tout-à-coup : Citoyens, s'écrie-t-il, il me vient un remords ; j'ai signé les Droits de l'homme, mais je désirerais reprendre

ma signature. — Pourquoi ? pourquoi ? demanda-t-on de toutes parts. — C'est qu'il est dit dans ces Droits, que la terre appartient à l'homme, et je ne le crois pas. (Cris, menaces, bruits de toute espèce.) — Non, citoyens, je ne le crois pas, car je suis certain que la terre appartient à Dieu, et que l'homme n'en est que le locataire. — C'est vrai, c'est vrai ! — Non, non ! — Si, si ! — Aux voix ! La question était grave ; on passa au scrutin, et Dieu se trouva propriétaire, à la majorité d'une voix.

Un partage socialiste. — Dans une pauvre commune du Morvan, habitée par quelques-unes de ces familles simples, dont l'honnêteté peut être momentanément égarée, un de ces modernes anabaptistes, que chacun de nous a vus à l'œuvre, avait prêché et promis le partage des terres au profit, bien entendu, de ceux qui n'en avaient pas. Ses discours avaient eu grand succès, la persuasion avait été complète, et le naïf auditoire n'attendait plus que l'ordre de partage qui devait venir de Paris. Aussi crut-il devoir se préparer à le mettre à exécution.

Mes braves Morvandiots allèrent donc, durant le jour, en plein soleil, bien gentiment, bien innocemment, à la barbe pourtant de ces voleurs de propriétaires, diviser, en autant de parts qu'ils étaient de paires de bras, les champs dont ils attendaient la curée. Tout se passait très-fraternellement. Tous les visages étaient gais, excepté pourtant ceux des propriétaires. Les délimitations se faisaient avec le plus grand calme, et, il faut le dire, avec la plus grande équité.

Mais après le jour venait la nuit, et la nuit, voici ce qui arrivait.

Dans le silence du foyer les clairs enseignements de l'apôtre arrivaient à leur conséquence. Chaque partageux se disait qu'après tout il n'y aurait pas grand péché à ce que son lopin de terre fût un peu plus fort que celui du partageux son voisin, et sur cette idée, entre chien et loup, et même à une heure plus indue, il allait, déplaçant les bornes, agrandir sa portion aux dépens de celle de son prochain. Mais comme le prochain, Jean, Pierre, Jacques et bien d'autres, ayant conçu la même idée, était venus dans le même but, il s'ensuivait ce que je n'ai pas besoin de dire. Le poing et le bâton faisaient leur besogne, et il y eut plus d'une tête cassée.

Cette histoire est un assez bon symbole du communisme de la *Sociale* et de ses inévitables résultats.

A larron, larron et demi.

F. LÉLUT,

Représentant de la Haute-Saône.

Une faute d'impression. — Il y a des fautes d'impression qui ressemblent à des épigrammes. Un imprimeur de Rouen, qui n'y entendait pas malice, fit une de ces fautes piquantes, après la révolution de Février. Tous les Français devinrent électeurs et même éligibles, on le sait, sans aucune condition de *cens*. Le malencontreux imprimeur, aussi vrai que caustique sans le vouloir, substitua l'*s* au *c* initial, et mit bravement : sans condition de *sens*.

Un clubiste de Vire. — Vire eut aussi son club

en 1848, et ses motions patriotiques, et ses orateurs furibonds. Chacun apportait sa recette de salut pour la République, et la République se mourait de toutes les sottises de ses fils. Un foulon sans lettres, sans organe, mais poussé par son zèle, monte à la tribune du club virois. Citoyens, dit-il, (On n'entend pas!) Citoyens... (Plus haut, s'écrie-t-on de toutes parts.) Qu'à cela ne tienne! dit le foulon; et il monte sur la table qui était devant lui, persuadé que c'est le vœu de l'auditoire.

Limites de la fraternité. — Un fils de famille voyageait en chemin de fer, de Paris à Orléans, avec un de ces disciples de Cabet, qui se proclament les frères et amis du genre humain. Après quelques heures on s'arrête à une station, et la bourse du communiste se trouve épuisée: Frère, dit-il au jeune homme, paie pour moi, je te le rendrai à Orléans. — Je ne puis pas. — Comment, citoyen, ne sommes-nous pas frères? — Hélas! oui, citoyen; mais nos bourses ne sont pas sœurs.

Le Lion et la République. — Parmi les tableaux exposés aux Beaux-Arts, en 1848, il y en avait un où la République était couchée sur un lion; ce qui fit dire à un mauvais plaisant: « Cet animal paraît avoir de la République plein le dos. »

Une bonne définition. — « Les républicains du lendemain sont ceux qui ont préféré le bonheur de la France à leur opinion.

« Les républicains de la veille sont ceux qui ont préféré leurs opinions ou leurs utopies au bonheur de la France. »

Cette définition excellente fut donnée, dans un club, par un ouvrier.

Échenillage. — Quelques jours après le 15 mai, on se félicitait, dans un groupe assez nombreux, de l'arrestation des citoyens Barbès, Blanqui et compagnie, comme si les difficultés de la situation eussent pu disparaître pour si peu. — Eh! mon Dieu, dit un bon paysan qui se trouvait là, on a un peu échenillé l'arbre, c'est vrai; mais il n'en portera pas moins de fruits véreux.

Scène intime de la vie privée. — Une chambre d'ouvrier au faubourg Saint-Antoine. (*Il est minuit.*) — Ah! te voilà, Pierre?... on ne t'a pas vu de toute la journée.... Tu es encore allé avec les autres?

— Que veux-tu, femme? quand l'ouvrage ne va pas.

— Mais, oui, il va; c'est toi qui ne vas pas! Le père Laudrin est venu; tu sais, l'ébéniste; il a des commandes; il t'offre 6 fr. par jour.

— J'en veux douze! dis-le à ce bourgeois!

— Tu n'es pas raisonnable.

— De quoi! de quoi! nous ne voulons pas d'exploitation de l'homme par l'homme.

— Encore de ces mots..... Ah ça, Pierre, qu'est-ce que tu fais donc comme cela toute la journée avec les camarades?

— Nous lisons *Le Père Duchêne*.

— En voilà des occupations ! Et toute la soirée ? Vous n'avez pas affaire ?

— Nous avons attroupement de 8 heures à minuit.

— C'est du joli !

— Femme ! tu ne connais rien à tout cela. C'est le droit de réunion. Ils ne veulent rien faire pour le peuple ! ils nous ont floués ! Qu'est-ce qu'ils ont fait de cette liberté , pour laquelle nous nous sommes battus sur les barricades ?

— Mais , brigand , tu ne t'es pas battu ! tu n'as pas été sur les barricades , puisque nous étions le 24 février à Saint-Denis , chez l'oncle Martin. Tu sais bien que nous sommes revenus à Paris le 25 , quand tout était fini. Tu es un républicain du lendemain , Pierre.

— Tais-toi , femme ! ou ça va se gâter !

— Pierre , tu sens le vin ; tu as été au cabaret ?

— Un peu , pas beaucoup.

— Et moi , je n'ai pas dîné !

— Que veux-tu , femme ! ils ne veulent rien faire pour le peuple.

Mésaventure d'un Proudhoniste. — Un disciple du citoyen Proudhon , qui pousse jusqu'au fanatisme les opinions du maître en matière de propriété , écrivait dernièrement à son tailleur :

« J'aurai besoin pour le mois d'octobre d'une redingote à la *valeur* (à la *propriétaire* , selon les réactionnaires). »

Puis , pendant qu'il y était , il écrivit à son propriétaire pour le prévenir qu'il ne paierait pas le terme de juillet , non plus que les termes suivants , et il adressa sa lettre :

« A M. Durand , *voleur* de la maison n°. . . ,
rue. . . , à Paris. »

Or , M. Durand , qui , avant d'être *voleur* , avait
été ouvrier serrurier et entrepreneur , attendit son
locataire dans la loge du portier , pour lui de-
mander une explication. Le locataire rentra entre
chien et loup.

— Monsieur , dit le propriétaire en croisant ses
bras de Cyclope sur sa poitrine d'Hercule , vous
m'avez traité de voleur dans votre lettre.

— N'êtes-vous pas propriétaire ?

— Après ; que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! vous saurez que toute propriété
étant un vol , tout propriétaire est un voleur.

Le Proudhoniste avait à peine achevé , qu'il lui
tombait une grêle de coups de poing sur le dos.

— Que faites-vous ? s'écria-t-il tout abasourdi.

— Je donne un démenti à vos principes. Vous
voilà propriétaire d'une raclée , et vous ne l'avez
pas volée.

Les effets du partage. — Un ouvrier parisien de la
bonne espèce tonnait , au milieu de plusieurs de
ses camarades , contre le communisme. L'un de
ses auditeurs , le plus malin de l'atelier , s'écria :
« Tu parles contre le communisme ; mais sais-tu
seulement ce que c'est ? » L'ouvrier interpellé ne
répondit rien d'abord. Il se dépouilla de sa mé-
chante blouse , la déchira en deux , puis en quatre ,
puis en huit , etc. , et en donna un morceau à chacun
de ses camarades. Reprenant ensuite la parole , il
leur dit : « Le communisme , mes amis , a pour

but de faire avec un tout utile à quelqu'un , un tas de petits morceaux qui ne servent à personne. » Quel exquis bon sens !

Les frères et amis. — Au mois de juillet 1850, trois de nos républicains les plus foncés étaient allés à Clairvaux voir les prisonniers politiques. En sortant, l'un des visiteurs dit au gardien qui les accompagnait : « Je vous recommande nos frères et amis. » — « Comment, dit celui-ci, *vous appelez des voleurs vos frères et amis ; venez au greffe, que je vous fasse voir cela.* » Effectivement, il leur montra, sur le registre d'écrou, que, sur *vingt* condamnés politiques, *dix-huit* avaient subi jusqu'à *trois* et *quatre* *condamnations pour vol* ! Je ne sais à quel point cette communication fut agréable à MM. les rouges ; mais on ne les a plus revus depuis, quoiqu'ils eussent bien promis de revenir bientôt revoir *leurs frères et amis*.

Dialogue entre un bourgeois et un caporal. — La scène se passe à la barrière du Maine, à Paris.

— Citoyen caporal, vous êtes socialiste !

— Non, citoyen bourgeois.

— Vous avez tort. Venez donc demain à Mont-Parnasse manger du veau démocratique et social.

— Je n'aime pas le veau.

— Vous préférez peut-être la vache enragée de votre caserne ?

— La vache enragée de la caserne vaut encore mieux que la vache à Colas de Proudhon.

— Vous ne connaissez pas un sous-officier qui veuille manger du veau avec nous.

— Si fait, je connais notre ex-fourrier à qui la chose peut convenir.

— Il mangerait bien le veau de la fraternité ?

— Pardi ! il a bien mangé la grenouille de l'escouade.

Suppression par ordre de l'autorité. — Dans les *Volcaniennes*, vaudeville représenté en 1848 au Gymnase, se trouvait cette fin de couplet :

La République enfin fera le tour du monde,
Et nous serons heureux quand le tour sera fait.

Ordre a été donné de supprimer ces deux vers.

Différence de goûts dans la même famille. — Un descendant de Rouget de l'Isle, l'auteur de la *Marseillaise*, a reçu de la Société d'encouragement de l'industrie nationale un prix de mille francs, pour perfectionnement des buanderies. N'est-ce pas un bienfait de la Providence que cette diversité des goûts dans les familles ? Le descendant de Rouget de l'Isle s'occupe avec succès d'une industrie utile. Son aïeul voulait abreuver les sillons d'un sang impur ; lui veut les féconder avec le résidu des lessives.

Les assiettes de dessert du président Marrast. — L'Assemblée législative eut à régler, à la fin de 1849, le compte des tapis et des dorures commandés par M. Armand Marrast pour l'hôtel de la présidence. A ce sujet, un journal, généralement bien informé, raconta ces curieux détails :

« Pendant le voyage du Président de la République à Nantes, un des vice-présidents de l'Assemblée qui remplaçait M. Dupin absent, fut engagé à dîner par M^{me} Dupin. M. Napoléon Daru, grand amateur de porcelaines, fut frappé de la beauté d'une assiette de dessert qu'on plaça devant lui, et demanda à M^{me} Dupin d'où provenait ce magnifique service.

« Je l'ignore, répondit M^{me} Dupin; ce sont des assiettes dont se servait M. Marrast. Nous les avons trouvées ici et nous nous en servons aussi. »

» M. Daru demanda la permission d'emporter une des pièces de ce service, qu'il fit transporter dans sa voiture. Le lendemain matin, il se rendait à Sèvres, et présentait au directeur la merveilleuse assiette, en le priant de lui en indiquer l'origine.

» Rien n'était plus facile au directeur. Il avait, en effet, reconnu une pièce d'un service qui, commencé sous Charles X, n'avait été terminé que vers la fin du règne de Louis-Philippe. Les premiers artistes y avaient travaillé, et pour tout dire, en un mot, c'est au pinceau de M^{me}. de Mirbel qu'était due la moitié des peintures qui les enrichissaient. Aussi, indépendamment de la part des frais généraux qui était à la charge de ce service, chaque assiette ne revenait pas à moins de 1,440 fr. Quand on présenta ce chef-d'œuvre à Louis-Philippe, il le trouva trop beau pour l'employer à sa table, et voulut que chaque pièce fût renfermée dans un étui, afin qu'on le conservât comme un monument de l'art céramique français. « Il ne servira qu'une fois, dit le roi; c'est quand la reine d'Angleterre viendra à Paris. J'ai l'orgueil de vou-

loir lui montrer ce produit de nos manufactures. »

« Vanité des vanités ! La reine Victoria n'est pas venue à Paris, et c'est M. Marrast qui, trouvant le service à son goût, l'a étreigné sur sa table. A l'heure qu'il est, il y manque plusieurs assiettes, ébréchées ou cassées par les malotrus qu'il invitait à ses dîners.

» Que vous en semble, et croyez-vous que M. Marrast fût aujourd'hui bien venu à se poser en puritain ? »

Un tableau d'Horace Vernet. — Un de nos amis, écrit l'*Echo du Midi*, a été admis à voir, dans l'atelier d'Horace Vernet, à Versailles, un tableau dont l'idée paraîtra fort singulière. En voici à peu près la composition : La guillotine est dressée, le couperet a cessé de fonctionner. On voit çà et là des corps étendus sans tête et des têtes dans un panier. Tout est mort ; le bourreau, n'ayant plus personne à exécuter, vient de se guillotiner lui-même ; son corps est étendu sur la planche fatale. Plus loin, on voit, prête à tomber, une croix aux bras de laquelle sont pendus deux prêtres. Partout, sur le premier plan, se reproduit l'image d'une destruction complète. Et, après ce chaos, le choléra, personnifié, joue des airs de triomphe sur une flûte faite avec un tibia. La Mort, assise sur la guillotine, lit le dernier numéro du journal la *Voix du Peuple* ; le manche de sa faux sert de hampe à un drapeau rouge, sur lequel sont écrits les mots : République sociale. Horace Vernet a conçu, il y a peu de

temps, l'idée de ce tableau, qui est à peu près terminé.

L'ami Greppo.— Si nous avouons sans peine nos antipathies contre la Montagne, nous déclarons avec plaisir notre admiration pour l'un de ses plus ardents citoyens qui s'est montré, dans une occasion solennelle, l'ami le plus sincère et le plus dévoué. On se souvient de la séance solennelle où Proudhon, l'excentrique, fut admis à l'exposition de ses théories ultra-révolutionnaires par ses patients confrères de la Constituante. On se souvient de l'honneur que lui fit M. Thiers, de réfuter sérieusement ses billevesées communistes. L'Assemblée alla aux voix, et la Montagne renia l'audacieux sectaire. Tous à l'envi protestèrent contre ses doctrines monstrueuses, tous, excepté son fidèle Greppo. L'ami Greppo se leva seul pour appuyer l'ami Proudhon; et la statuaire et la peinture et la poésie sont restées muettes devant un tel dévouement. O ingratitude !

La numismatique seule s'est montrée reconnaissante : elle a frappé deux médailles en faveur de l'ami Greppo. Un fabricant lyonnais de médailles démocratiques a payé la dette de la patrie. D'un côté de la 1^{re}. médaille on lit :

Le citoyen Greppo vote seul pour la proposition du citoyen Proudhon.

Puis en exergue : *République démocratique et sociale.*

Au revers se trouve une tête de mort avec des ossements en sautoir; au-dessous sont gravés ces mots :

Si les aristocrates conspirent, nous boirons

dans leur crâne à la santé de l'avenir et à la mémoire des Montagnards de 93. — Vive la farandole!

On lit au bas: *Lyonnais, à la régénération sociale.... le sang!*

La deuxième médaille porte:

Le peuple devient sans culotte, quand ses tyrans ne lui en laissent pas, et vorace, si, fécondant la terre par ses travaux, il ne peut avoir sa part du pain quotidien.

Sur le revers sont gravés ces autres mots:

Représentants du peuple, pensez au peuple.

29 avril 1848, département du Rhône.

Et en légende les noms suivants:

Laforêt, Doutre, Auberthier, Lacroix, Lortet, Mortemart, Gourd, Paullian, Benoît, Mouraud, Chanay, Ferrouillat, Pelletier, Greppo.

Greppo, si doux en amitié, si apprivoisé par les caresses de Proudhon, si tremblant sous la main de fer du fougueux démocrate, Greppo, l'ami Greppo n'a qu'un tort, c'est de se fâcher contre ses ennemis les réacs, et de leur refuser dans la presse la liberté dont l'ami Proudhon a joui pleinement à la tribune. Ainsi les assises du mois d'août 1850 ont eu à juger, à Paris, un prétendu délit de presse, sur une plainte en diffamation portée par l'ami Greppo, représentant du peuple.

M. Delacombe, officier de l'université, vieillard de 60 ans, anti-révolutionnaire de la veille, et réactionnaire du lendemain, a publié, dans l'*Ami du Peuple* du 26 juin 1850, un article ainsi conçu:

« *La crête de la Montagne.*

« Oui, il y a parmi les représentants du peuple qui siègent à la Montagne plusieurs *citoyens* qui professent, et ne s'en cachent nullement, l'athéisme, le matérialisme, l'assassinat, le culte de la guillotine. Ceci n'est pas une calomnie. Il suffit pour s'en convaincre de lire leurs écrits et les discours qu'ils ont prononcés dans les clubs. Et d'ailleurs si quelquefois, dans leurs discours publics, ils couvrent d'un voile hypocrite leurs desseins sanguinaires, ils ne se font pas faute, dans leurs conversations particulières et dans leur effusion intime, d'avouer qu'ils sont hommes de spoliation, de terreur et de carnage.

« Un représentant montagnard, un de ces hommes étiques, rabougris et laids, qui exècrent tous ceux qui sont moins étiques, moins rabougris et moins laids qu'eux, le Sancho Pança de M. P.-J. Proudhon, M. Greppo, puisque enfin il faut l'appeler par son nom, se trouvait par hasard hier en assez bonne compagnie, où l'on ignorait qui il était.

« Une discussion politique s'étant engagée, M. Greppo a prononcé ces paroles :

« Lors de la prochaine, de la *désirable* collision
« qui doit *inévitablement* s'engager, nous entrerons
« dans *toutes les maisons*, nous nous emparerons
« de tous ceux qui nous seront *signalés* comme
« *réacs*, nous les traînerons dans la rue et nous
« *les fusillerons* sur le pavé, à la porte de chez
« eux ! »

« Si ce que nous annonçons n'est pas vrai, que

M. Greppo, hélas ! représentant du peuple, nous intente un procès en calomnie.

« Il ne faut pas que la vérité soit étouffée. »

Le lendemain 27 juin a paru un autre article intitulé : *Le parti des assassins*, et conçu en ces termes :

« Sous peine d'être imbécile, infâme et déloyal, le peuple doit être avide de la vérité ; la voici sur ce point :

« Le parti montagnard est un *parti d'assassins*. *L'Assemblée Nationale* et *l'Ami du Peuple* ont toutes raisons pour l'affirmer.

« Quant à nous, nous connaissons, siégeant à la Montagne, un très-grand nombre d'hommes partisans de l'assassinat.

« Caussidière *letueur*, comme on l'appelait, s'était fait apporter, dès le lendemain du coup de main, du malentendu de Février, un modèle de guillotine coupant *onze têtes à la fois*. Nul doute qu'on n'en eût fait usage, si, au 15 mai, les Rouges l'eussent emporté.

« Si quelque Montagnard ose nier, nous publierons le nom de l'inventeur de cet aimable modèle.

« Car *l'Ami du Peuple* a toujours les preuves de ce qu'il avance.

« Pour nous, il est évident que si le gouvernement n'est pas ferme, s'il ne prend pas une mesure de salut public, s'il recule devant un coup d'Etat qui nous sauvera, nous aurons l'échafaud sur nos places publiques.

« Allons, Louis-Napoléon ! allons, Changarnier !

allons , majorité , faites table rase des socialistes !
Ayez donc l'énergie de nous sauver !...

« Ah ! nous défendons bien aux Marc Dufraise, aux Joigneaux , aux Greppo et *tutti quanti* de protester contre nous ! »

Les citoyens Dufraise et Joigneaux ont prudemment gardé le silence ; mais, nous l'avons dit, l'ami Greppo est malendurant ; il n'aime pas ceux qui le haïssent, il est hargueux, il se fâche. Plainte a donc été portée par l'ami Greppo contre M. Delacombe. Des poursuites ont été exercées par le procureur de la République, et le plaignant s'est porté partie civile.

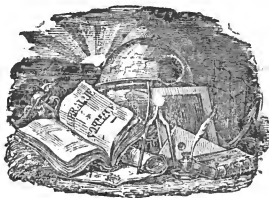
M. Delacombe n'a pas reculé ; il a demandé à faire la preuve des faits. Les deux médailles frappées en l'honneur du dévouement sont tombées comme deux pavés sur la tête de l'ami Greppo. M^e. De Thorigny , avocat de M. Delacombe, a invoqué, à l'appui des témoins, une récente interruption de l'ami Greppo adressée en pleine Assemblée à un membre de la majorité. L'orateur parlait des horreurs de 1793, l'ami Greppo s'est écrié : « Il faut rappeler les horreurs de 1793 pour arrêter les traîtres. »

M. Suin, avocat-général, a sans peine éclairé la conscience du jury en ces termes : « Selon le journal, M. Greppo aurait dit : *Nous entrerons dans les maisons des aristocrates et nous les fusillerons à leur porte.* Suivant la nouvelle version , M. Greppo aurait dit seulement : *Si les aristocrates remuent , nous les fusillerons à leur porte.* La nuance de ces deux versions est imperceptible. Sans doute M. Delacombe a répété

« avec légèreté , avec témérité même , un pareil
« propos ; l'excuse de bonne foi qu'il allègue doit
« être admise, car le propos en lui-même est cons-
« tant. Y a-t-il lieu de déclarer M. Delacombe
« coupable de diffamation pour l'avoir rapporté !
« Sur ce point, il s'en rapporte à MM. les jurés. »

Et MM. les jurés ont déclaré M. Delacombe non coupable ; et l'ami Greppo, partie civile, a été condamné aux dépens.

Depuis ce fatal verdict, l'ami Greppo doit faire des vœux plus ardents que jamais en faveur des bouleversements proudhonniens. Périssent la France plutôt que le principe nouveau de l'AN-ARCHIE !



POÉSIES.

VOYAGE AUX ANTIPODES.

A la paix d'un doux gîte, à l'ombre du clocher,
Parfois, dans ses ennuis, qui n'aime à s'arracher ?
Las d'infliger aux gens les rigueurs de nos codes,
L'an dernier, j'entrepris un tour aux Antipodes.
Or, la nef qui portait mes modestes destins
Tout-à-coup se brisa sur des écueils lointains,
Et la mer l'engloutit, près d'une vaste plage
Dont, Robinson nouveau, j'atteignis le rivage.

Un grand peuple habitait ce sol hospitalier.
Mais quel tableau ! quel peuple amusant, singulier !
De ses lois, tous les ans, son aimable caprice
Démolît, reconstruit, puis rase l'édifice.
En un clin d'œil il sait, avec un goût charmant,
Changer d'esprit, d'habits et de gouvernement ;
Tour à tour d'un despote il bénit la puissance,
Passe à la liberté, puis court à la licence.
Quand je touchai ces bords, mon regard enchanté
Le trouva trébuchant, ivre d'égalité.
Dans les bois, on voyait, pleins d'un fougueux vertige,
Des Tarquins aux bras nus niveler chaque tige.
« De quel droit, disaient-ils, le chêne au large tronc
« Au-dessus de l'arbuste élève-t-il son front ?
« Et, parmi nous, pourquoi, par quelle autre injustice
« Faut-il que l'un commande et que l'autre obéisse ?
« Plus de joug ! plus de chefs ! de son vieux général
« L'humble et pauvre soldat n'est-il donc pas l'égal ?
« Tous deux du même Dieu n'ont-ils pas reçu l'être ?
« Tout serviteur a droit de dire à son sot maître :
« A votre tour, patron, qu'un peu d'or rend si fier,
« Faltes mon lit, ce sol ; j'ai fait le vôtre hier. »

Peuple heureux, m'écriai-je, heureux, si ton génie

Dans ce joli chaos salt trouver l'harmonie !
Et l'on me répondait : « Connaissez à ces traits
« Que le monde est en marche , et le siècle en progrès.
« L'humanité , portant ses lourdes destinées ,
« N'avait pas fait un pas depuis six mille années.
« Voyez-la , vers son but , se ruer sans broncher.
« Le triomphe ou la mort , c'est sa course au clocher.
« Son triomphe est d'aller jefant par les fenêtres
« Le pouvoir , ce vieux frein que rongeaient nos ancêtres.
« Souverain de la terre , un libre citoyen
« Connait-il sous le ciel d'autre droit que le sien ?
« Non ; de l'esprit lui-même à bas la tyrannie !
« L'idiot , après tout , vaut l'homme de génie ;
« L'ignorant va de pair avec l'homme lettré ,
« Par l'étude et l'histoire à grands frais éclairé.
« Talent , esprit , savoir , Insolens privilèges
« Qu'on achète à prix d'or au marché des colléges ! »

Ainsi parlait ce peuple , en un charmant patois ,
Dialecte mêlé de welche et d'iroquois.
Cependant de ces gens , penseurs de l'autre monde ,
J'admiraïs , à part moi , la sagesse profonde ,
Et , tandis qu'ils vantaient leur système nouveau ,
L'enthousiasme aussl me montait au cerveau ;
Il exaltait mon âme. Alors , sans plus attendre ,
Sa chaleur au dehors brûla de se répandre.
J'avalis , dans le naufrage , en mes affreux abois ,
Du vaisseau , par hasard , sauvé le porte-voix.
Comme l'ange , embouchant la trompette dernière ,
Appellera les morts couchés dans la poussière ,
Mon souffle , remplissant l'instrument solennel ,
Fit retentir ces mots : « Silence universel ! »
Ce fulminant exorde eut un succès immense ;
On se tait , on se presse , on tremble , et je commence :

« Frères , un souverain perdu dans l'univers ,
« Pour mieux vous contempler vient de franchir les mers.
« Ecrasés jusqu'ici sous des tyrans féroces ,
« Vous étiez des cirons ; vous voilà des colosses ;
« Dieu même en a pâli. Naguère , parmi vous ,
« On distinguait encore des sages et des fous ;
« Vous voilà tous égaux ; vivez sans jalousie.
« Délire merveilleux , sublime frénésie

« Qui brise tous les rangs, et, sans faveur, sans choix ,
« Dresse géans et nains sur le même pavois !
« Un radoteur dirait : cette foule , affranchie
« Des utiles degrés de toute hiérarchie ,
« Et le front aligné sous un commun niveau ,
« N'est plus qu'un vil ramas , un stupide troupeau.
« Retournant en tumulte à l'état de nature.
« Renvoyez ce rêveur lui-même à la pâture.
« Moi, je viens rendre hommage à votre majesté.
« Ici, se redressant au nom d'égalité ,
« Tout mortel comme un roi s'est couronné lui-même ,
« A celui du voisin heurte son diadème ,
« Et nul d'eux ne s'enquiert, follement soucieux ,
« Si la liberté meurt dans ces chocs glorieux.
« Mais vous qui proscrivez vos chefs et vos fétiches ,
« Que vous sert d'être égaux, si vous n'êtes tous riches ?
(Oui, c'est cela, bravo ! crièrent à la fois
Cinq cent mille auditeurs, en grossissant leur voix).
« Amis du bien public, je vous comprends, leur dis-je :
« C'est vers ce but flatteur que l'instinct vous dirige ;
« Pour l'atteindre, je viens vous guider aujourd'hui.
« Que celui qui n'a rien prenne le bien d'autrui ,
« Puis, qu'un autre honnête homme ait droit de le re-
prendre :
« Ainsi, libre du soin d'acheter et de vendre ,
« Chacun, à tour de rôle, enrichi, dépouillé ,
« Pourra dire : « Sans fruit je n'ai pas travaillé. »
« Cette œuvre juste, immense et sans cesse à refaire ,
« Remplira largement vos loisirs sur la terre ;
« Vos mœurs s'embelliront d'un passe-temps si doux ;
« Du reste, citoyens, la paix soit avec vous ! »

La foule me cria : « Vos pensers sont les nôtres. -
« Mais il est deux abus, source de tous les autres ,
« Deux abus monstrueux dont vous ne parlez pas ,
« Les impôts, le plus lourd des fléaux d'ici-bas ,
« Et la rage d'avoir quelqu'un qui nous gouverne. »

« Oui, c'est le dernier cri de la raison moderne ,
« Leur dis-je, plus d'impôts ni de gouvernement.
« Et, pour éterniser ce grand événement
« Qu'appellent en tous lieux les penseurs et les sages ,
« Fondez un monument qui défira les âges.

« Enorme pyramide , il faut , comme Babel ,
« Que son fatle orgueilleux se dresse jusqu'au ciel ,
« Cependant que sa base écrasera la terre. »
« Non , non , s'écria-t-on d'une voix de tonnerre ,
« Non , non , la pointe en bas , la base dans les cieux !
« Pourquoi toujours singer nos stupides aïeux ?
« La base assez long-temps a rampé sous le fatle. »

« — Eh bien ! soit ; le projet n'est certes pas si bête.
« Parmi vous , peuple-roi , tout doit être nouveau.
« De cette base en l'air , ouï , l'effet sera beau ;
« Le plan est neuf , hardi , résoudre un tel problème
« Du savoir-faire humain sera le mot suprême.
« La puissance du peuple en doit venir à bout ,
« Pour peu qu'il foule aux pieds la science , et surtout
« Si , dans ce long travail , le gâcheur se respecte
« Jusqu'à marcher toujours l'égal de l'architecte. »

Cela dit , qui peindrait les applaudissements ,
Les flatteuses clameurs , les sourds trépignements
Dont la foule accueillit ma harangue soudaine ?
Jamais pareil succès n'enivra Demosthène.
Je vis courir à moi les docteurs des tribus ,
Solons échevelés et Lycurgues barbus.
Leurs mains serrèrent mes mains d'une étreinte fébrile.
Tel était l'engoûment de ce peuple mobile ,
Que , nouveau Télémaque , ému , saisi d'effroi ,
Je l'entends , quelle horreur ! me demander pour roi.

« Merci , merci , lui dis-je ; ah ! garde ta couronne ;
« On sait ce qu'elle vaut quand ton amour la donne.
« Ce présent formidable (excuse ma candeur)
« M'inspire moins d'orgueil , hélas , que de terreur.
« Ta majesté , d'ailleurs , à s'oublier si prompt ,
« Ose-t-elle abdiquer ? Le peut-elle sans honte ?
« Non , règne sur toi-même , et règne sans rivaux.
« Bientôt , pour accomplir de plus humbles travaux ,
« Loin de ces bords heureux , laisse-moi , je te prie ,
« Regagner nos foyers et ma chère patrie. »

La foule crie alors : « De quel don mieux venu
« Pourrions-nous faire hommage à l'illustre Inconnu ? »

Et je réponds : « Mon cœur recevrait avec joie,
« O peuple hospitalier, cent écharpes de soie,
« Un cordage, un filet, puis un esquif léger
« Que de biscuit et d'eau l'on prit soin de charger. »

On accède à mes vœux. La soie obéissante
Sous ma main s'arrondit en sphère frémissante ;
Je suspends la nacelle à ses flancs gracieux,
Et j'y monte, assourdi d'universels adieux :
— « Quand vous reverra-t-on ? » — « Quand, la voyant solide,
« On mettra le bouquet sur votre pyramide. »

A ces mots, je m'enlève. — Alors, non sans pitié,
Je vis s'enfuir la terre, et ramper sous mon pié
Ces bruyants vermiseaux, qui dans leurs fourmillières
Dressaient des fronts si hauts et des âmes si fières;
Puis sur ce petit globe, aussi nu que le mien,
Je cherchai quelque chose et je ne vis plus rien.

Un vent officieux, grâce à la Providence,
Me ramena gaillard au bon pays de France,
Pays de la routine, où l'on ne prétend pas
Mettre la base en haut ni le sommet en bas ;
Où la seule Raison commande en souveraine ;
Où toute nouveauté serait un phénomène ;
Où quelques jours de fer à supporter encor
Nous mèneront tout droit aux jours de l'âge d'or,
Âge de paix, d'amour, de concorde parfaite,
Qu'on nous dit d'espérer... et que je vous souhaite !

MICHAUX (Clovis).

LA TORCHE ET LE FLAMBEAU.

(Fable.)

Entre deux champs couverts, d'une riche moisson,
Où, plein de joie et d'espérance,
Un père de famille, un paisible colon
Voyait de ses labeurs la juste récompense,
De la ferme au prochain hameau,
Par une nuit d'été voyageait un flambeau.
Nul zéphir ne troublait sa marche régulière.

L'air était calme et pur, le ciel brillant et beau ;
Et, quoique réveillé par sa vive lumière,
En le voyant passer, le plus timide oiseau

Refermait en paix sa paupière ;

Lorsque, par un sentier qui croisait son chemin,
Grondant, sifflant, menant grand train,
Vint une torche étincelante

L'aborder sans façon, en l'appelant voisin ;
Troublant la paix de l'air dans sa course bruyante,
Effrayant des deux champs les hôtes emplumés,
Allant à droite, à gauche, et de sa tête ardente
Secouant au hasard les débris enflammés.

— « Voisin, dit le flambeau, puisqu'ainsi tu m'appelles,

« Tes airs évaporés me semblent dangereux ;

« Crains pour ces champs d'épis les effets désastreux

« De tes brûlantes étincelles.

« Pour ses riches moissons le colon tremblera,

« Et, dans ses vengeances cruelles,

« Sa colère nous confondra. »

La torche n'en tient compte ; et, le traitant de lâche,
Grand mot qui fait aller au rebours du bon sens

Une foule d'honnêtes gens,

Elle poursuit sa course et ses airs de bravache.

Mais le flambeau n'avait que trop raison.

La torche en accomplit le sinistre présage ;

Ses flammèches bientôt portèrent le ravage,

La ruine, la mort dans ce riche vallon.

Cette moisson si belle, en proie à l'incendie,

N'offrit en un moment qu'un spectacle d'horreur,

Qu'un océan de flamme où périt engloutie

La fortune du laboureur.

Il accourt l'œil en pleurs, jure, se désespère,

Hurle de rage ; et, sous ses pieds,

La torche et le flambeau, que confond sa colère,

Sont foulés, éteints et broyés.

Il eut tort, j'en conviens, j'aime à le reconnaître ;

Mais, quand on perd le fruit de ses travaux,

D'un premier mouvement le moins fou n'est pas maître.

Et nous, si sûrs, si fiers de nos cerveaux,

Dans ce siècle de pamphlétaires,

De tribunes et de journaux,

Qu'on nomme siècle des lumières,

Dans nos faveurs, comme dans nos colères,

Savons-nous distinguer les torches des flambeaux ?
Tel prétend éclairer, qui sème l'incendie.
Dès qu'il voit la lumière, un autre crie au feu.
A leur gré, quoi qu'on fasse, on fait trop ou trop peu ;
Et notre bon pays, qui sans cesse varie,
Qui de tout pour un rien et s'engoue et s'ennuie,
Ne veut plus de juste milieu.

VIENNET ,
de l'Académie française.

ÉPIGRAMMES.

Qu'est-ce donc que le communisme ?
C'est la cupidité qui s'arme d'un sophisme.

Réforme ! réforme ! réforme !
On le cria tant, pour la forme,
Qu'un jour on excita de factices fureurs.
Oh ! qui réformera tant de réformateurs ?

LE CITADIN ET LE PAYSAN. (Historique.)

Le citadin. Thomas, au peuple la victoire :
Vivent messieurs du provisoire !
Le paysan. Crier *Vive ?*... est-ce bien le cas ?
Ils sont en haut et nous en bas.
C'est encore la même histoire.
De l'écouter nous sommes las,
Et vos saints ne sont pas les nôtres.
A peine nos cochons sont gras,
Qu'il nous en faut engraisser d'autres.

Ils n'étaient pas vingt mille avec Ledru-Rollin ;
Mais leur féconde solitude
Dans tous avait mûri, par une longue étude,
La science du *tour de main* (1).

(1) Voyez ci dessus, *Mélanges*, page 13.

SUR LOUIS BLANC , AUTEUR DU NOUVEAU-MONDE.

Louis Blanc le rêveur, enrhumé du cerveau,
Nous construit un *Monde Nouveau*,
Monde informe, Inconnu, mystérieux empire
Dont la condition d'abord est de détruire.
Dans une guerre impie à la société,
Il brise la famille et la propriété,
Il étouffe ce qui respire,
Et jette sa pensée à d'infâmes échos.
Imberbe novateur, embryon de héros,
Dans les plans de votre délire,
Faites-nous grâce du cahos.

LE PEUPLE A SON MAÎTRE.

J'aime et je hais sans cause, et j'usurpe, et j'abdique.
Je veux un jour la République,
Le lendemain je veux un Roi ;
Je ne peux vivre, ô Maître, avec toi ni sans toi.

Cabet, revenu d'Icarie,
Du communisme absurde impossible patrie,
En a vanté les lois, et les mœurs, et le sol.
Du vol de ce nouvel Icare
A travers ce pays bizarre,
Il ne restera que le vol.

SUR J.-P. PROUDHON.

Ce sophiste n'a pas d'ambition vulgaire :
Tout le choque ici-bas ; rien ne saurait lui plaire.
Le Roi règne et gouverne, il ne veut pas de Roi.
La loi commande à tous, il ne veut pas de loi.
Poursuivant de ses traits toute aristocratie,
Du mobile vulgaire il démontre en tout lieu
L'ignoble lâcheté, la folle impéritie.
Ce qu'il veut, on ne sait ; mais attendez un peu :
Cieux décrépits, tremblez ! silence, vieille terre !
Ce sophiste n'a pas d'ambition vulgaire....
Il aspire à détrôner Dieu !

Est-il fou ? je ne sais ; est-il méchant ? peut-être.
Vit-on, d'un tel sang-froid, un pareil casse-cou ?
Si cet énergomène est ce qu'il veut paraître,
On ne peut en douter, il est méchant et fou.

« Je ne suis, disait-il de sa voix formidable,
« Je ne suis, disait-il de son air obstiné,
« Ni gouvernant, ni gouverné. »
C'est-à-dire, entre nous, qu'il est ingouvernable.

Sa bave avait des rois sali les diadèmes ;
Souriant à l'aspect de l'univers en feu,
Il lança vers le ciel d'infâmes anathèmes,
Oubliant, l'insensé ! que, malgré ses blasphèmes,
L'orgueil n'est point la force, et Satan n'est point Dieu.

La monarchie a des abus,
Mais bien moins que la république.
Comment anéantir l'état démocratique ?
—Laissez-le cuire dans son jus.



PENSÉES.

PENSÉES SUR LE COMMUNISME.

La Commune sociale de février 1849 définit fort bien le communisme : « La mise en commun de toutes les propriétés immobilières et mobilières, qui appartiendraient à tous ; la réunion en une seule propriété nationale de toutes les propriétés particulières quelconques ; le droit exclusivement réservé à l'Etat de diriger la production et la consommation. »

Cette grande et capitale folie ressemble, selon le propos d'un homme de sens, « au chenil où un grand seigneur fait vivre ses chiens, qu'il aime et ne veut pas rendre malheureux, mais qu'il fait manger, sortir, courir, rentrer, pulluler au signal de son sifflet, qui est sifflet par un bout et fouet par l'autre. »

Le communisme est une constitution d'état anti-sociale, fondée sur la suppression de la propriété individuelle, de la famille et de la liberté, c'est-à-dire des sources les plus pures du bonheur en ce monde.

Charles GOURAUD.

Le communisme ne peut renaître sur la terre que par la désorganisation.

PROUDHON.

Tout le socialisme incline au communisme.

LE MÊME.

Le communisme est la religion de la misère.

LE MÊME.

La communauté est le terme fatal du socialisme, et c'est pour cela que le socialisme n'est rien, n'a jamais rien été, ne sera jamais rien. LE MÊME.

Le socialisme se proclame avant tout anarchiste et athée, c'est-à-dire réfractaire à toute autorité divine et humaine. LE MÊME.

Avec son habileté sans égale à enfiler des phrases, le socialisme n'a jamais abouti qu'à inquiéter le monde, sans pouvoir rendre les hommes ni meilleurs ni plus heureux. LE MÊME.

Le communisme, pour subsister, supprime tant de mots, tant d'idées, tant de faits, que les sujets formés par ses soins n'auront plus besoin de juger, de penser, ni d'agir : ce seront des huîtres attachées côte à côte, sans activité ni sentiment, sur le rocher... de la fraternité. LE MÊME.

Les communistes se promettent, une fois maîtres du pouvoir, d'exproprier tout le monde, et de n'indemniser personne. LE MÊME.

La communauté des femmes est l'organisation de la peste. Loin de moi, communistes ! votre présence m'est une puanteur, et votre vue me dégoûte. LE MÊME.

PENSÉES SUR LA RELIGION, LA POLITIQUE, LA MORALE, ETC.

On avait assez considéré la religion comme un besoin de l'homme ; les temps sont venus de la considérer comme une nécessité de la société.

DE BONALD.

La religion est le bien du peuple ; elle est le bien de l'Etat. Douter de la vérité de la religion, c'est

une erreur personnelle ; la combattre , c'est un attentat contre la société. MONTESQUIEU.

Chose admirable ! La religion qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie , fait encore notre bonheur dans celle-ci. LE MÊME.

Quiconque rejette le bouclier de la religion , se trouve sans défense au moment du combat.

BOSSUET.

La religion est la chaîne d'or qui unit la terre et les cieux. YOUNG.

Aimez et observez la religion ; le reste meurt , elle ne meurt jamais. FÉNELON.

L'oubli de la religion conduit à l'oubli de tous les devoirs de l'homme. De combien de douceurs n'est pas privé celui qui manque de religion ? Quel sentiment peut le consoler dans ses peines ? Quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quel prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien ! Quel tableau pour son cœur , quand sa femme , ses enfants et ses amis concourent à l'instruire en l'édifiant , quand il voit briller l'image du ciel dans sa maison ! J.-J. ROUSSEAU.

La religion enrichit l'âme de toutes les vertus , elle l'élargit , elle la fait aimer autant qu'il est possible d'aimer , et lui procure par là cette paix douce , profonde , inaltérable ; cette paix que le monde ne peut ni donner ni ôter , qu'il ne connaît même pas ; cette paix enfin , qui nous rend amis des autres et de nous-mêmes. BARTHÉLEMY.

Le christianisme a perfectionné l'ordre social autant par ses dogmes que par ses préceptes. En

révélant la vraie notion de la souveraineté, il a tout ensemble adouci le pouvoir et ennobli l'obéissance.

LAMENNAIS.

Redisons-le avec une joie pleine de confiance et d'amour : il existe un Dieu ; les ténèbres fuient devant ce grand nom ; le voile qui couvrait notre esprit s'abaisse , et l'homme à qui toute vérité et son être même échappaient , sans qu'il pût le retenir, renaît délicieusement à l'aspect de *Celui qui est*, et par qui tout est.

LE MÊME.

L'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement , et par qui tout a été fait ?

MASSILLON.

Il faut beaucoup de philosophie pour sentir la beauté de l'ordre , et beaucoup de religion pour goûter le bonheur de la paix.

LAMENNAIS.

Un Dieu, une âme immortelle ; deux vérités intimement liées. Point de Dieu sans justice , sans peines pour le crime , et sans récompense pour la vertu ; point de peines pour le crime , ni de récompense pour la vertu sans une autre vie ; point d'autre vie sans l'immortalité de l'âme. Or, il y a un Dieu : l'âme est donc immortelle.

JAMIN.

Le christianisme , toujours d'accord avec les cœurs , ne commande point des vertus abstraites et solitaires , mais des vertus tirées de nos besoins et utiles à tous. Il a placé la charité comme un puits d'abondance dans les déserts de la vie.

CHATEAUBRIAND.

La politique ne doit être autre chose que le bon sens appliqué à la morale.

LOCKE.

Le génie , en politique , consiste , non à créer ,

mais à conserver ; non à changer , mais à fixer ; il consiste enfin à suppléer aux vérités par des maximes : car ce n'est pas la meilleure loi , mais la plus fixe , qui est la bonne. RIVAROL.

Dans leur simplicité , nos ancêtres avaient fondé une monarchie qui a duré 1400 ans. Nous pouvons les en plaindre : cependant ils trouveraient des raisons pour excuser une faute qui les a privés de l'inappréciable avantage de voir , comme nous , sept ou huit constitutions en 30 années , et de vivre sous les douces lois de la Convention et de l'Empire. La stabilité a aussi son prix. LAMENNAIS.

Je vois ce qu'on a détruit ; qu'on me montre ce qu'on a fondé. Qu'ont produit ces innombrables tentatives pour reconstruire l'édifice social ? Que reste-t-il de tant de vains essais ? Tout devait être éternel , et rien n'a eu de lendemain. LE MÊME.

Une révolution a ses lois , comme une comète a son orbite ; et la première de toutes est que ceux qui croient la diriger ne sont que des instrumens , les uns destinés à la commencer , les autres à la continuer ou à la finir. DE BONALD.

Quel état de société que celui où ce qui était crime la veille , devient loi le lendemain ! LE MÊME.

Tous sont propres à détruire , peu à réédifier. Si l'on donnait à une troupe de marmots le château des Tuileries à démolir , les plus petits casseraient les vitres , les autres briseraient les portes ou mettraient le feu aux charpentes , et l'édifice , malgré sa solidité , serait bientôt en ruine ; mais si on leur donnait une chaumière à construire , ils ne sauraient comment s'y prendre , parce qu'il faut , pour bâtir , un plan , un ordre de pensées et de travaux ,

et qu'il ne faut rien de tout cela pour détruire.
C'est là l'histoire des révolutions. LE MÊME.

Les petits esprits ne voient dans les meilleures institutions que leurs abus, et dans les plus mauvaises que leurs avantages. La première de ces dispositions fait les révolutions, la seconde les prolonge. LE MÊME.

Beaucoup d'ouvriers politiques travaillent en Europe comme certains ouvriers en tapisserie, sans voir ce qu'ils font. Ils seraient bien étonnés s'ils pouvaient voir le revers de leur ouvrage. LE MÊME.

La France république serait la fin de l'Europe monarchique, et l'Europe république serait la fin du monde. LE MÊME.

On a un grand avantage, quand ce que l'on présente comme le plus conforme à la raison et à la justice, se trouve appuyé de l'autorité des siècles passés. MALESHERBES.

Le peuple est très-sujet à s'abuser : il prend souvent l'inquiétude et l'impatience pour l'amour de la liberté ; mais il ne veut que changer de maître. Plus sa fièvre est longue, plus il s'affaiblit, et moins il résiste à la main habile qui veut l'enchaîner. LE MÊME.

Une société d'athées peut-elle subsister ? Cette question a été souvent agitée, et j'y répondrai par cette autre : Une poignée de sable, que n'unit aucun ciment, peut-elle être dispersée par un ouragan ? LE MÊME.

Les mœurs sont l'ouvrage des lois, et le bonheur public l'ouvrage des mœurs. LE MÊME.

Le chaos se cache aujourd'hui sous un mot : *démocratie*. GUIZOT.

Parti ou individu , il faut voir ce qui est et mesurer ce qu'on peut : les illusions prolongées aggravent en même temps le mal et l'impuissance.

LE MÊME.

L'ordre est bien plus attaqué qu'on ne pense et bien moins défendu qu'il ne faut. LE MÊME.

Nous avons essayé de toutes choses , de la république , de l'empire , de la monarchie constitutionnelle. Nous recommençons nos essais. A quoi nous en prendre de leur mauvais sort ? De nos jours , sous nos yeux , dans trois des plus grands états du monde , ces trois mêmes gouvernements , la monarchie constitutionnelle en Angleterre , l'empire en Russie , la république dans l'Amérique du Nord , durent et prospèrent. Aurions-nous le privilège de toutes les impossibilités ? LE MÊME.

Il faut le répéter sans relâche : tous les éléments du parti de l'ordre , bonapartistes , légitimistes , orléanistes , conservateurs de toute date et de toute nuance , tous ont besoin , absolument besoin les uns des autres. Unis , ils auront beaucoup à faire pour vaincre ; désunis ils seront infailliblement vaincus.

LE MÊME.

Nous avons de quoi lutter contre le mal qui nous dévore ; mais le mal est immense. LE MÊME.

En apprenant à ne voir que ce qui est , on apprend aussi à ne voir que ce qui se peut. LE MÊME.

Le bon sens est le même dans les plus hautes et dans les plus modestes affaires de la vie. A chaque jour suffit son œuvre. Défendre la société de toutes parts attaquée , c'est l'œuvre d'aujourd'hui. Quand les hommes d'ordre auront agi ensemble pour l'accomplir , ils seront à coup sûr mieux pré-

parés et plus enclins à accomplir aussi d'ensemble la reconstruction du gouvernement du pays, quand le jour de cette œuvre-là sera venu. **LE MÊME.**

Basées sur l'orgueil et sur l'intérêt, nous savons ce que les révolutions modernes ont produit : le bruit de la vague, son mouvement, sa chute.

M^{me}. EUGÈNE D'HAUTEFEUILLE.

(*Mélanges polit. et litt.*)

Il faut vouloir, puis vouloir encore. Nous avons bien marché jusqu'à l'égoïsme qui sépare; pourquoi n'irions-nous pas jusqu'à la fraternité qui réunit et qui recompose? **LA MÊME.**

La force instantanée pourrait enlever les fruits de l'industrie, ceux mêmes de la terre, l'argent, l'or, les bijoux; mais le fer resterait, et le fer, trésor de justice alors, deviendrait vengeur! **LA MÊME.**

Comment donner assez de solidité aux échelons supérieurs pour qu'ils supportent le poids qui leur est donné? et comment éviter le combat que les rivalités se livrent pour la possession de ce degré supérieur d'où chacun retombe à son tour?

LA MÊME.

Le laboureur qui sème l'ivraie peut-il récolter le pur froment? Cultiver de mauvais instincts, n'est-ce pas semer l'ivraie dans le monde?

LA MÊME.

Relevons l'énergie, base de toutes les vertus.

LA MÊME.

On nous a dotés d'une république improvisée qui, si je ne me trompe, ne convient point aux Français, à ce peuple léger, variable, insouciant, vif, impressionnable, mais généreux, dont le bon sens s'est éveillé à ce point qu'il se craint lui-même:

voilà du moins comment j'explique l'immense suffrage du 10 décembre, qui nous a donné Louis-Napoléon.

LA MÊME.

Nulle habileté ne peut nous tirer de l'abîme où nous sommes ; des vertus seules peuvent nous sauver.

LA MÊME.

Laisser un peu de superflu dans les mains des propriétaires, c'est fonder le trésor de ceux que cet excédant fait vivre.

LA MÊME.

Le riche est le banquier du pauvre.

LA MÊME.

La richesse est la caisse d'épargne de l'ordre social.

DE BARANTE.

Je regarde, quant à moi, comme des ennemis de la liberté, ou tout au moins comme des imprudents, ceux qui demandent l'application immédiate de cet aphorisme politique : *Tout citoyen est électeur, et tout électeur est éligible.* PROUDHON (1).

La tendance démocratique produit l'incohérence et la rivalité, ce qui est contraire au but de toute société.

LE MÊME.

On ne peut choisir qu'entre la monarchie, l'aristocratie et l'anarchie.

CONDORCET.

Le jour où le peuple élit, il abdique.

DE BARANTE.

(1) Cette pensée ainsi que quelques morceaux qu'on a lus dans ce volume, prouvent que le citoyen Proudhon a souvent des idées fort justes sur les questions du jour. Malheureusement, il est plein de contradictions inexplicables : on l'ouvre ici, c'est une chaîne de vérités irrésistibles ; on l'ouvre là, c'est un tissu d'absurdités colossales. On dirait que cet homme étrange est un génie en démente, qui a des moments lucides, ou un écrivain d'un sens profond, sujet à de fréquentes éclipses de l'intelligence.

Quand on succède au peuple, on est despote.

LE MÊME.

Nous sommes dans un siècle où l'obscurité protège mieux que la loi et rassure plus que l'innocence.

LE MÊME.

Le prince absolu peut être un Néron, mais il est quelquefois Titus ou Marc-Aurèle. Le peuple est souvent Néron, et jamais Marc-Aurèle.

RIVAROL.

Il y a des temps où le gouvernement perd la confiance du peuple ; mais je n'en connais pas où le gouvernement puisse se fier au peuple.

LE MÊME.

Le génie des peuples, c'est l'expérience.

NAPOLEON.

La liberté sans la vertu, c'est l'arme de la mort dans la main du brigand.

F. BOGAERTS.

N'écoutez pas ceux qui vous disent que vous pouvez vous enrichir autrement que par le travail et l'épargne ; ce sont des empoisonneurs.

FRANKLIN.

Tous les gens de bien sont parents les uns des autres, les méchants sont étrangers.

PLUTARQUE.

Nous estimons la prudence ; mais, en temps de révolution, il est une vertu que nous mettons au-dessus de la prudence : c'est le courage, parce que le courage, c'est le salut.

Nous sommes frères, je le veux bien, mais pas dans le mal. Faites-vous pendre si ça vous plaît ; mais n'exigez pas, au nom de la fraternité, que je me fasse pendre aussi. Frère jusqu'à la corde, c'est assez.

WALLON.

Vous autres, vous voulez que les bons pâtissent pour les mauvais, que les courageux travaillent pour les fainéants, que les économes amassent pour

les prodigues. Vous appelez cela de la fraternité ; moi j'appelle cela de la folie, du vol à main armée, du brigandage. **LE MÊME.**

Quand l'égalité n'est pas possible par en haut , les démocrates la veulent par en bas. Incapables d'être grands comme les grands , ils les veulent rendre petits et misérables comme eux. **LE MÊME.**

Vous n'avez rien à perdre , rien à risquer , si ce n'est votre peau qui ne vaut pas grand'chose ; donc vous avez intérêt à faire des révolutions ; donc vous êtes de mauvaise foi , ou plutôt vous n'êtes rien , mais vous voulez le désordre et l'anarchie , parce que vous espérez y gagner quelque argent et quelque place. **LE MÊME.**

Nous autres , nous voulions aussi l'égalité , mais l'égalité vraie , réelle , sérieuse , l'égalité qui fait la dignité de l'homme et non pas son abaissement ; l'égalité qui relève , qui rend plus fort et meilleur ; celle qui veut que tout citoyen soit également citoyen , et qu'il contribue aux charges de l'Etat dans la proportion de ce qu'il a. Vous , vous voulez l'égalité dans la honte et dans la mendicité. Vous voulez vivre aux dépens de ceux qui ont plus d'ordre , plus d'activité , plus d'intelligence que vous , et qui ont su économiser , accumuler leur fortune. Voilà ce vous appelez la république démocratique et sociale. **LE MÊME.**

Tant qu'on ne travaille pas pour son compte , on travaille mal ; on en fait le moins possible. Vous avez beau parler de fraternité , de dévouement , l'homme est égoïste ; il pense à soi d'abord , et aux autres quand il en a le temps. Les ateliers nationaux , c'est l'organisation de la paresse protégée par l'Etat. **LE MÊME.**

Cette tourbe des villes et des campagnes , que nous appelons des partageux , ne possède ni sou vaillant , ni vertu au cœur ; c'est le rebut , l'écume de la société ; la société les a repoussés parce qu'ils ne sont bons à rien , ils la repoussent à leur tour et veulent la détruire. Ils ont pour appui et pour amis naturels les vauriens de tous les pays , qui ne craignent ni Dieu ni diable , les condamnés de toutes les races , les esclaves de toutes les passions et de tous les préjugés. LE MÊME.

Un rouge n'est pas un homme , c'est un rouge ; il ne raisonne pas , il ne pense plus. Il n'a plus le sens du vrai , ni le sens du juste , ni celui du beau et du bien. Ça n'est pas un être moral , intelligent et libre comme vous et moi. Sans dignité , sans moralité , sans intelligence , il fait le sacrifice de sa liberté , de ses instincts et de ses idées au triomphe des passions les plus brutales et les plus grossières ; c'est un être déchu et dégénéré.

LE MÊME.

Les *réactionnaires* , les *aristos* , ce sont , dans leur langage , tous ceux qui veulent le bon ordre , la paix , le travail , tous ceux qui repoussent l'anarchie. Qu'en réponse à des déclama tions forcenées et stupides , un honnête et intelligent ouvrier fasse entendre de sages paroles , il sera traité , lui aussi , de *réac* et d'*aristo*.

Théodore MURET.

Recherchez un peu qui sont , en général , ces entrepreneurs ou ces parleurs de clubs et de ban quets. Sont-ce des ouvriers ? Non ; vous trouvez en eux de mauvais avocats sans cause , de mau vais médecins sans malades , de mauvais écrivains sans lecteurs , des brouillons ambitieux perdus

de dettes et d'inconduite, qui ont besoin d'un bouleversement pour pêcher en eau trouble et rétablir leurs affaires.

LE MÊME.

Quand le travail s'arrête, ou seulement décroît notablement, il y a souffrance pour tout le monde. Aussi, les fortunes anéanties par les théories infernales du socialisme se comptent par milliers, et des savants n'évaluent pas à moins de 25 milliards les pertes générales de la France. Et cependant, sauf les ateliers nationaux, nous n'avons eu que la peur du socialisme. Que serait-ce donc si nous avions la réalité dans toute son étendue? Nous serions descendus fort au-dessous des sauvages, car nous nous serions égorvés au milieu de la misère la plus effroyable.

Le maréchal BUGEAUD.

Le plus grand service à rendre au peuple aujourd'hui, c'est de le ramener à la religion, aux sentiments qui font le bonheur et la prospérité des familles, et au respect de la loi. Il faut aussi lui enseigner à régler ses désirs et son ambition sur la mesure du possible; en un mot, il faut dissiper dans son esprit toutes les erreurs, toutes les illusions que les démagogues et les socialistes y ont accumulées. Sans cela, le peuple, tourmenté par des idées irréalisables, ne sera jamais heureux.

LE MÊME.

Pour les démagogues et les socialistes, le peuple se compose de tous les fainéants et les vicieux d'une grande ville, c'est-à-dire la tourbe. Ce peuple-là, à leur dire, doit être obéi dans tous ses caprices. Il lui est permis de renverser tous les gouvernements et de tirer sur les troupes, sans que celles-ci aient le droit de se défendre. Ces

prétentions seraient fort commodes ; mais notre brave armée ne les admettra pas : elle sait qu'elle est instituée pour défendre le vrai peuple contre les attaques de ces bandits qui forment l'armée des socialistes et des révolutionnaires de toute espèce ; et elle manquerait à tous ses devoirs envers le peuple , si elle ne rendait pas guerre pour guerre aux gens qui , en attaquant les lois , attaquent le peuple qui en est la source , puisqu'elles sont faites par les représentants qu'il a nommés. **LE MÊME.**

Si c'est un assassinat , un seul individu en est victime ; mais la guerre politique fait des milliers de victimes et atteint tout le monde dans ses intérêts. Et nos soldats seraient coupables de combattre les émeutes ? Non , mille fois non , ils méritent au contraire la reconnaissance de la patrie.

LE MÊME.

Quand la presse a le droit de tout dire , il faut que les hommes qu'elle endoctrine aient le talent de tout discerner. Plus elle devient hardie , plus elle exige chez les lecteurs une capacité inébranlable , un sens droit et vigoureux. C'est une invincible loi des choses humaines , que chaque nouvelle liberté demande pour contre-poids une vertu , chaque droit nouveau oblige à un nouveau devoir.

Philarète CHASLES.

Chacun doit contribuer à entretenir l'Etat , comme il entretient sa maison , pour y loger en sûreté.

DESTUT DE TRACY.

Les meilleures institutions , lorsque l'instruction d'un peuple n'est pas assez profonde , assez générale pour en développer le germe , ne sont que des éléments de perturbation jetés dans la société.

E. GIRARDIN.

Les causes morales qui influent sur les actions des hommes sont tellement compliquées, qu'on ne saurait prévoir d'avance laquelle déterminera chaque événement.

SIMONDE DE SISMONDI.

Qu'on le sache bien aujourd'hui, si les systèmes sont si fragiles, si les principes sont si contestés, si les hommes et les choses passent avec une mobilité si indicible, il faut l'attribuer à ce jeu fatal de la foi humaine en matière de gouvernement. Il manque quelque chose à notre société pour se grandir et se sauver, c'est le respect envers les pouvoirs, la foi en ce qui commande.

CAPEFIGUE.

Quand la nature a repris le dessus et renversé l'œuvre des donneurs de lois; quand on est revenu à cette première question : que nous faut-il ? on a fait une expérience, on a reçu un avertissement ; mais de quel profit sera l'expérience seule ? à quoi servira d'avoir appris que le bien n'est pas où on on l'a cherché, si l'on ne se met point à réfléchir sur soi-même pour apprendre où il est.

Augustin THIERRY.

Il faut, si on ne veut pas que la société périsse, prouver ce que, par respect pour la conscience humaine, on n'aurait jamais autrefois entrepris de démontrer.

A. THIERS.

L'homme est un être limité, son cœur l'est comme son corps. Il faut l'élever successivement de lui à sa famille, de sa famille à sa patrie, de sa patrie à l'humanité.... Dites-lui d'aimer l'Europe avant la France, la France avant sa famille, de travailler pour les plus éloignés de son cœur, avant de travailler pour les plus rapprochés, et, maître ridicule, vous n'obtiendrez qu'une déso béissance railleuse.

LE MÊME.

C'est, grâce à la concurrence, qu'on a substitué au cheval portant sur son dos, le cheval traînant une voiture à roues; à la voiture roulant sur la terre et ralentie par le frottement, le bateau glissant sur la surface liquide d'un canal; et enfin au bateau glissant sur l'eau, une suite de wagons roulant sur deux arêtes de fer, qu'ils touchent à peine, et traînés par une puissance illimitée, celle de la vapeur.

LE MÊME.

Si le principe de la concurrence a été cause que chacun, animé du désir de mieux faire que son rival, a travaillé à tout améliorer, le peuple n'y a-t-il pas gagné d'avoir du grain, du vêtement, du logement, de toutes choses enfin en meilleure qualité et en plus grande abondance.

LE MÊME.

Ce prétendu droit au travail, auquel ne correspondrait que l'impossible, n'est qu'un prétexte inventé par les factions pour avoir le moyen de lever à leur profit des armées soldées par le trésor.

LE MÊME.

Ce cri d'humanité qu'on affecte de pousser quand il s'agit du droit au travail, n'est qu'un cri simulé, imitant la voix du malheur, et ne décelant en réalité que la voix des factions.

LE MÊME.

Ou utopistes, ou factieux, voilà comme je définis les philosophes qui, pour ne pas s'appeler *communistes*, ont imaginé de s'appeler *socialistes*. Je leur demande pardon de cette manière de les définir, et je les supplie de croire que, dans mon jugement sur leurs systèmes, il n'entre pas la moindre rancune contre leur personne, mais une incurable aversion pour la déraison orgueilleuse, stérile et perturbatrice.

LE MÊME.

TABLE DES MATIÈRES.

Dialogue-Préface.	v
<i>Calendrier.</i>	vii

LE CLUB DE LA MODÉRATION. Histoire abrégée du communisme.

<u>Doctrines des principaux chefs des écoles so- cialistes et communistes contemporaines.</u>	i
<u>Babeuf.</u>	33
<u>Robert Owen.</u>	36
<u>Saint-Simon.</u>	37
<u>Charles Fourier.</u>	37
<u>Cabet.</u>	39
<u>Pierre Leroux.</u>	40
<u>Louis Blanc.</u>	41
<u>P.-J. Proudhon.</u>	43

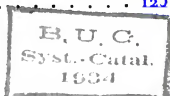
<u>MÉLANGES. L'esprit de famille (GUIZOT). .</u>	49
<u>Les paysans (DUPIN aîné).</u>	51
<u>La propriété (THIERS).</u>	52
<u>La propriété, c'est le vol (PROUDHON). . .</u>	53
<u>La propriété, c'est la liberté (DE BARANTE). .</u>	54
<u>L'argument des coups de fusil (DE BARANTE). .</u>	55
<u>Le bon socialiste (GRUN).</u>	56
<u>Les Rouges (LAMENNAIS).</u>	57
<u>Le parti rouge (MANIFESTE ÉLECTORAL). .</u>	58
<u>La Rouge (Victor HUGO).</u>	59
<u>Encore la Rouge (Victor HUGO).</u>	59
<u>Les promesses des Rouges.</u>	60

Bienfaits de la Rouge (PROUDHON).	60
Quel est le plan des Rouges (Th. MURET)..	62
Les socialistes.	63
Les partageux (LE PHARE DE LA MANCHE).	64
Le socialisme (Eugène SUE).	64
Le vrai sens du mot <i>socialisme</i> (LAMARTINE).	65
Ce qu'est la propriété pour les communistes (ALEXANDRE DUMAS).	66
Débuts de la République (LÉON FAUCHER)..	67
Le socialisme (LÉON FAUCHER).	69
Le socialisme (Ad. FRANCK).	70
Le devoir des bons citoyens (LÉON FAUCHER).	72
Bases du communisme (Comité de l'HUMANITAIRE).	73
Les six fléaux de l'humanité (STRUVE).	75
Le communisme jugé par l'expérience en Afrique (TAILLEFER).	76
Le socialisme désavoué (PROUDHON).	76
Utilité des controverses sur le communisme (LOUIS REYBAUD)..	77
L'impôt des 45 centimes (Th. MURET).	78
Ce qu'avait coûté la révolution de Février avant la fin de 1848 (BLANQUI).	79
Ce bon M. Joigneaux (LE MESSENGER DE LA SEMAINE).	79
Les clubs (WASHINGTON)..	81
Vaines tentatives de séduction (BUGEAUD D'ISLY).	82
Recette de Ledru-Rollin pour faire une révolution.	83
Un monde en construction (PROUDHON).	83
Proudhon vice-Dieu.	84
Du cri : Vive la République démocratique et	

sociale.	85
L'envie démocratique (L'ORDRE).	86
Extrait du Petit catéchisme révolutionnaire.	87
Les toasts (BUGEAUD D'ISLY).	88
Les blagueurs (PROUDHON et LE MESSAGER DE LA SEMAINE).	89
Doctrines des clubistes parisiens (LÉON FAUCHER).	91
L'impôt progressif (PROUDHON).	94
Catéchisme des communistes (PHARE DE LA MANCHE).	95
Situation de la France (GUIZOT).	96
Le Fourierisme (BONJEAN).	97
Les vrais principes de Louis Blanc (BONJEAN).	100
Peuple, souviens-toi (PHARE DE LA MANCHE).	101

VARIÉTÉS. Aménités socialistes. Considérant à Proudhon.	104
Réponse de Proudhon à Considérant.	106
Autres aménités. Pierre Leroux à Proudhon.	108
Proudhon à Pierre Leroux.	108
Suite des aménités socialistes, ou la justice réci- proque (LEROUX, CONSIDÉRANT, PROUDHON).	109
La folie de Proudhon le logicien, prouvée par un syllogisme (J. T.).	112
Cabet et son Icarie.	115

ANECDOTES. Ce qu'il faut de petits verres et de pipes pour planter un arbre de la liberté (MÉMORIAL DE ROUEN).	118
Les pellerins de la liberté.	121
L'hôtel du président Marrast.	122
Une affiche.	125



Lamartine jugé par son père.	123
A qui la terre.	123
Un partage socialiste (F. LÉLUT).	124
Une faute d'impression.	125
Un clubiste de Vire.	125
Limites de la fraternité.	126
Le Lion et la République.	126
La bonne définition.	126
Echenillage.	127
Scène intime de la vie privée.	127
Mésaventure d'un Proudhoniste.	128
Les effets du partage.	129
Les frères et amis.	130
Dialogue entre un bourgeois et un caporal.	130
Suppression par ordre de l'autorité.	131
Différence de goûts dans la même famille.	131
Les assiettes de dessert du président Marrast.	131
Un tableau d'Horace Vernet.	133
L'ami Greppo.	134

POÉSIES. Voyage aux Antipodes (MICHAUD (Clovis).	140
La Torche et le Flambeau (VIENNET).	144
Epigrammes (J. T.).	146

PENSÉES.	149
Pensées sur le communisme.	149
Pensées sur la religion , la politique , etc.	150

FIN DE LA TABLE.



